

Théodore Botrel

**LES SOUVENIRS D'UN
BARDE ERRANT**

Préface de Charles LE GOFFIC



Publiés à Paris

**LIBRAIRIE BLOUD & GAY
3, rue Garancière**

1926

Table des matières

Première partie.....	4
Chapitre un	4
Ma première chanson	4
Chapitre deux	8
L'ogre	8
Chapitre trois.....	13
L'étang noir.....	13
Chapitre quatre.....	16
À Dinan-La-Jolie.....	16
Chapitre cinq.....	21
Un intersigne.....	21
Chapitre six.....	25
Les «tape-fer»	25
Chapitre sept.....	28
La forêt enchantée.....	28
Chapitre huit	30
Les loups	30
Chapitre neuf	36
Le départ.....	36
Chapitre dix.....	39
Parisien !	39
Chapitre onze.....	42
Nostalgie	42
Chapitre douze	46
«Mut'-ou-Cor' ?»	46
Chapitre treize.....	49
«Aide-toi...»	49
Deuxième Partie	53
Ma jeunesse.....	53
Chapitre quatorze.....	53
Sur le trimard	53
Chapitre quinze	57
La faute.....	57
Chapitre seize	61
Dans la Basoche	61
Chapitre dix-sept.....	64
Devant Victor-Hugo - Chez Henri Becque	64
Chapitre dix-huit.....	67
Débuts... dramatiques	67
Chapitre dix-neuf	70
Premiers refrains. Premiers bouquins	70
Chapitre vingt.....	73
Au 41 ^e	73

Troisième Partie.....	76
Mes vrais débuts	76
Chapitre vingt et un	76
La mort de grand'maman Fanchon	76
Chapitre vingt deux.....	79
Antoine et Scriwaneck.....	79
Chapitre vingt trois	82
Un soir de fête	82
Chapitre vingt quatre	87
"Il ne faut point dire : Fontaine"	87
Chapitre vingt cinq	90
"Monsieur l'Aumônier"	90
Chapitre vingt six.....	93
L'ouverture du "Chien Noir"	93
Chapitre vingt sept.....	99
La "Paimpolaise"	99
Chapitre vingt huit.....	103
Chansonniers et poètes	103
Chapitre vingt neuf.....	107
Mes vrais débuts	107
Chapitre trente.....	110
Au Port-Blanc.....	110
Chapitre trente et un	114
Les "bons camarades"	114
Chapitre trente deux.....	119
Les "Chansons de chez nous"	119
Chapitre trente trois	122
La chanson "au quartier"	122
Chapitre trente quatre.....	125
Le "Prince"	125
Quatrième Partie.....	128
EN TOURNÉE	128
Chapitre trente cinq.....	128
La "Fleur de Lys"	128
Chapitre trente six.....	131
A la Haute-Cour (Le Serment)	131
Chapitre trente sept.....	135
En escadres - Chez Pierre Loti.....	135

Première partie

Mon enfance

Chapitre un

Ma première chanson

Je viens de parcourir, une fois de plus, comme chaque année, le coin de Bretagne, ou, près d'une tendre grand'mère, je vécus les premières années de ma vie.

C'est - au centre exactement de la route qui mène de Ploërmel à Dinan - les jolies bourgades de Gaël, de Muel, de Saint-Méen ; c'est l'humble village, surtout, du Parson, demeuré le même après tant d'années : à gauche, l'abreuvoir ou, agrippé à la crinière des chevaux, je fis, au désespoir des miens, tant de malencontreuses baignades ; à droite, un peu plus loin, le petit verger dans lequel s'élevait la chaumière de ma « *Grand'maman Fanchon* », qu'un nouveau riche abattit, il y a quelques années, parce qu'elle masquait la vue de sa magnifique villa ; en face, la petite ferme qui vit naître et grandir un petit Breton que Dieu doua d'accents tellement éloquents qu'il devait, un jour, se faire applaudir avec enthousiasme jusque sous les voutes sacrées de Notre-Dame de Paris : j'ai nommé le R. Père Janvier. J'étais de l'âge de son petit frère, Ange-Marie, et, quand nous avions cinq ou six ans, le « *grand* », d'une dizaine d'années plus âgé, nous prenait par la main et nous menait à Saint-Méen, pour nous y déposer à l'école primaire, alors que lui-même se rendait assidument aux classes du Séminaire. Sa petite ferme est à présent la propriété d'un ami de jeunesse de mon père, Cyrille Le Garçon, avec lequel j'aime à évoquer le passé en buvant une bolée - une « *boleu* » comme on dit par-ici - de son cidre « *pur jus garanti, ben goulayant, dret en gout et justificatif* ». Un peu plus bas et du même côté de la route, c'est toujours la ferme des Lorans ou la bonne Marie-Rose, que j'appelais du doux nom de « *Marraine* », vient de clore, elle aussi, ses pauvres yeux. Combien d'autres maisons encore ? Cinq ou six, peut-être... et voilà tout mon petit Parson qui, jadis, me paraissait si vaste et si beau, et duquel j'eus, plus tard, la nostalgie si forte que j'en faillis littéralement mourir.

Et mon pèlerinage annuel, après visites à l'« *Oncle Ange* », le vieux forgeron de Muel, et à la « *Tante Lalie* », qui m'élevèrent, s'achève par une station devant la tombe de Grand'mère, doucement étendue à l'ombre du séculaire clocher mévennais une croix de granit, son nom sous une hermine noire et ce quatrain de son « *p'tit gâs* » qu'on y a fait graver en lettres d'or

Elle aimait dire sa prière
À côté de son petit-fieu :
J'ai tant vu prier ma grand'mère
Que, depuis lors, je crois en Dieu.

Or, l'autre jour, on rentrait, par-là, le sarrasin (le « *blé-nâ* ») qui, depuis quelque temps, séchait par petites gerbes rouges et brunes, semblables à des tentes barbares d'un peuple de guerriers liliputiens, dans les vieux champs bondés de gros pommiers croulants sous le poids de leurs fruits déjà quasi murs. Ah ! il y aura du cidre, cette année ! Mais en sera-t-il moins cher pour cela ? Mystère et mercantilisme !

La campagne, 'a l'entour, semblait s'endormir aux sourds ronrons félins des machines 'a battre et, au détour d'un chemin creux, j'eus la sensation que, par cette douce soirée d'automne, je voyais défiler devant moi les dernières gerbes entassées dans la dernière des charrettes ; car la foule des moissonneurs l'escortait, celle-là ; des jeunes, des vieux, quelques enfants aussi, mais tous un peu trop graves et trop

silencieux.

Et, soudain, une vision virgilienne remonta de mon souvenir. Je me revis, tout enfant, passant ici-même et par un même soir avec le dernier char rentrant la dernière gerbée. On avait préparé, durant l'après-midi, le beau « *bouquet pommé* ». Sait-on le faire encore aujourd'hui seulement ? On coupait, alors, une longue branche de saule dont on dépouillait soigneusement chacune des branchettes de toutes ses feuilles ainsi que de son écorce; puis, ces branchettes bien appointées, on les garnissait de bout en bout de jolies pommes de toutes les couleurs : jaunes, grises, rouges, brunes, marbrées ; aux extrémités flottaient de légers rubans dits « *faveurs* », multicolores également, le tout de l'effet rustique le plus charmant qui soit. Perché au sommet de la dernière charge de blé-noir, agenouillé sur l'avant, c'est moi qui le portais ordinairement, de mes petites mains tremblantes d'émotion et de fierté, ce bouquet sacré qui tenait à la fois du drapeau et de l'ostensoir.

Et l'on chantait tout à l'entour. Quoi ?... Tout le vieux folklore populaire qui berce, depuis des siècles, le paysan de chez nous : « *En revenant de nocés* », « *C'était Anne de Bretagne* », d'autres refrains encore; mais, surtout, une chanson que je n'ai jamais entendue ailleurs et dont il me serait impossible, du reste, de me rappeler tous les couplets. Elle commençait ainsi

Connaissez-vous belle Rose ? (bis)
Rose, Rose est un beau nom,
 Verse à boire,
Rose, Rose est un beau nom,
 Buvons donc !

Elle a blonde chevelure (bis)
Qui lui tomb' jusqu'aux talons,
 Verse à boire,
Qui lui tomb' jusqu'aux talons,
 Buvons donc !

C'est sa mer' qui la lui peigne (bis)
Pour en couronner son front
 Verse à boire,
Pour en couronner son front,
 Buvons donc !

C'est son frèr' qui la regarde (bis)
Dans un miroir d'Argenton (?)
 Verse a boire,
Dans un miroir d'Argenton
 Buvons donc ! ...

Et la vieille complainte se dévidait ainsi, interminablement, tout au long du chemin. Et c'était moi qui, perdu là-haut dans le « *blé-nâ* », lançais à pleins poumons le premier vers de chacun de ces couplets naïfs que tous répétaient en chœur; et, ma foi, la chanson finie tout de même à la longue, emballé par le rythme et voulant, petit têtù, chanter, chanter encore, j'improvisai de nouveaux couplets, sans queues ni têtes, sans rimes, certes, (savais-je ce que c'était ?) mais pas toujours sans raison cependant, si j'en juge d'après quelques bribes qui, après un demi-siècle, ont surnagé dans ma mémoire :

*C'ti qu'a les plus bell's gerbées (bis),
C'est le fermier Le Garçon,*

*Verse à boire,
C'est le fermier Le Garçon,
Buvons donc !*

*Parce qu'il a des bonn's filles (bis)
Et des courageux garçons,
Verse à boire,
Et des courageux garçons,
Buvons donc !*

*Parce qu'il va-t-a la Messe (bis)
Dieu lui bénit sa moisson.,
Verse a boire,
Dieu lui bénit sa moisson,
Buvons donc !*

*Buvons donc une bouteille (bis)
À la santé du patron,
Verse à boire,
A la santé du patron,
Buvons donc !*

*Qui régale a la nuitée (bis)
Tous les brav's gâs du Parson
Verse à boire,
Tous les brav's gâs du Parson,
Buvons donc !...*

Telle fut, chers compatriotes, ma première chanson incontestablement ; je vous la donne pour ce qu'elle vaut : pas bien cher, sans doute ; mais, songez que son auteur n'avait guère, alors, plus de six ans.

Or, ce rythme entraînant de marche populaire m'a tellement hanté au cours de mon existence chansonnière que je l'ai adopté, plus tard, pour deux de mes œuvrettes. Et il m'a porté bonheur, car toutes deux, grâce a lui sans doute, ont eu, ma foi, leur beau petit succès.

La première est « *La Fanchette* » - vous vous la rappelez, n'est-ce pas ?

*Amis. quittons cette assemblée
Et fuyons le son des binious !
Que l'on remplisse ma bolée
D'eau-de-vie et de cidre doux
Je vas vous conter une histoire,
Verse a boire
Plus belle qu'un sône breton,
Buvons donc !*

- cette « *Fanchette* » qui, interprétée au deuxième acte du drame des Goncourt et de Jean Ajalbert, « *La Fille Elisa* », par la géniale chanteuse **Damia**, fait en ce moment courir tout Paris aux Folies-Dramatiques,

L'autre, c'est « *Rosalie* », la « *Rosalie* » que tant de nos Poilus entonnèrent au Front durant les premières années de la terrible Guerre :

Rosalie, c'est ton histoire (bis)
Que nous chantons a ta Gloire,
Verse à boire,
Tout en vidant nos bidons,
Buvons donc!...

Rosalie, sœur glorieuse (bis)
De Durandal et Joyeuse,
Verse à boire !
Soutiens notre bon renom,
Buvons donc ! ...

Je pensais à tout cela pendant que les moissonneurs, fils et frères de ces héros d'hier, héros eux-mêmes la plupart sans doute, disparaissaient au loin en silence et, cependant, aux approches du village, -e décidaient tout de même, s'entraînant peu a peu l'un l'autre, a fredonner en chœur une de leurs chansons.

« *Enfin !...* », pensai-je tout ravi, car je n'aime pas les foules trop silencieuses.

Et je m'arrêtai, béat, sur la grand'route, pour écouter leurs voix qui montaient, un peu lasses et d'autant plus attendrissantes, dans l'auguste silence de la campagne bretonne...

...Hélas ! trois fois hélas ! Ces malheureux étaient en train de déshonorer mon doux paysage idyllique en hurlant lamentablement :

« Monte la-d'ssus ! Monte la-d'ssus
Et tu verras Montmar-ar-tre ! »

Chapitre deux

L'ogre

Tous les jours, le déjeuner à peine achevé, une toute petite main se glisse dans la mienne, en même temps qu'une fine voix enjôleuse me susurre insidieusement :

- Papa va au «courrier» avec Léna ?

«Aller au courrier», c'est porter mes lettres, non simplement au bureau de poste, mais jusqu'à la gare même de Pont-Aven, au train de deux heures et demie, et, ce, en prenant le chemin des écoliers et des bardes : tout le long des chemins creux ou à travers les champs et les landes du Bourg-Neuf. Et comme il faut cueillir des mûres à la mignonne sur toutes les haies de la route et lui choisir de-ci de-là des pommes au pied des arbres de nos indulgents voisins, il arrive que le fameux courrier est bien souvent raté, le petit tortillard qui devait l'emporter sur Quimperlé étant déjà presque arrivé à Riec lorsque nous arrivons, nous, en peinarde, l'un remorquant l'autre, à la petite station pont-avenaise. Mais, bah ! tant pis pour mes correspondants : ma petite fille est si contente !

En ce moment, ce sont les châtaignes qu'il faut abattre à coups de pierres ou de pen-baz et décortiquer du talon de mes souliers pour satisfaire les exigences de mon joli tyran. Elle en bourre ses petites poches, en perd la moitié en chemin et, finalement n'en rapporte guère plus d'une vingtaine à la maison. Ce qui ne l'empêchera, pas, bien entendu, de s'écrier triomphalement, le soir, quand on en apportera une grande plâtée fumante sur la table : «C'est Léa qui a ramassé tout ça pour maman !»

Or, hier, comme, de châtaigneraie en châtaigneraie, nous nous étions fort éloignés du logis et que nous atteignons, sous Kerustum, un boqueteau jamais exploré encore, l'enfant, un tantinet inquiète, je crois bien, me demanda tout à coup «C'est-y qu'on seraient perdus comme le petit Poucet ?» Et cette, simple phrase, en ce paysage automnal cependant que pleuvait sur nos têtes et craquait sous nos pieds la feuillée jaunissante, me remit en mémoire une des aventures de mon enfance que je vais vous conter.

La saison des châtaignes est pour les petits Bretons une saison particulièrement bénie, car ces fruits savoureux appartiennent, chez nous, à qui veut bien se donner la peine de les ramasser, nul ne songeant encore à en faire commerce. Il en était jadis ainsi, du moins, au pays mévennais ; il est encore de même aujourd'hui dans le pays quimperlois.

Aussi, quand j'étais tout petiot, tout petiot, guère plus haut qu'une botte et que venait la Novembre, quittais-je souvent dès le fin matin la chaumine de ma grand'mère et, escorté de deux polissons de mon âge, mes compagnons habituels, chargés d'un petit sac que nous portions alternativement, me mettais-je en campagne jusqu'au soir, explorant toutes les petites, châtaigneraies qui pullulaient alors entre le Parson et le Crouais, Quédillac et Plumaugat. Chacun de nous emportait un quignon de pain sous son bras et un briquet dans sa poche ; de sorte que, vers midi, on faisait une belle flambée d'ajonc sec et de bois mort, sous la cendre de laquelle on cuisait des patates déterrées en route dans quelque champ solitaire ; comme dessert, nous nous régaliions des pommes crues et des châtaignes rôties, le tout arrosé d'une bonne goulée de bonne eau fraîche lampée à même une claire fontaine. Quels festins que ces collations de jeune santé, dégustées ainsi dans le plein air déjà frisquet, précédées qu'elles avaient été de galopades apéritives et achevées par de joyeuses batailles qui en activaient la digestion !

Or, une fois, il arriva que la nuit nous surprit loin, très loin de chez nous, et qu'en nous interrogeant l'un l'autre nous nous aperçûmes que nous nous étions tout simplement égarés. Où étions-nous ? Avions-nous passé, sans nous en apercevoir, du bois de Saint-Méen dans celui de Penguilly ? Ou bien, par les «Treize-Chênes» et les «Ormes», nous étions-nous aventurés jusqu'à la forêt, déjà lointaine, de la Hardouinaye ?

Peut-être ; mais je n'en ai jamais rien su de précis par exemple. Nous avons erré à l'aventure, voilà tout. «Errer» : cela suffisait à mon bonheur d'enfant, hier... comme cela suffirait encore, je le sens, à mon bonheur de vieillard, demain, si Dieu m'en accordait le loisir et la force.

Mais le soir, cependant, s'annonçait plus sombre, le vent plus frais ; et voici que, pour comble de malheur, la pluie - notre fine et têtue petite pluie bretonne - se mit à tomber à son tour.

Où aller ? Droit devant nous ? Revenir en arrière ? Nous avons littéralement perdu le Nord, c'est bien le cas de le dire.

C'est alors que l'un de nous se prit à soupirer : «Si au moins nous avions semé des ' petits cailloux blancs sur la route !» Car il me faut vous dire que l'on venait justement de nous conter à l'école l'odyssée du petit Poucet. Aussi cette exclamation fit-elle germer dans nos cerveaux la pensée qui devait assurer notre salut : monter sur un arbre, pour trouver au lointain une petite lumière.

Grimper sur un arbre était chose aisée aux méchants dénicheurs d'oiselets que nous, étions tous trois ; de fait, cinq minutes ne s'étaient pas écoulées que chacun de nous était déjà parvenu au sommet d'un grand hêtre, scrutant anxieusement les frondaisons d'alentour. Et les appels de s'entrecroiser : «Tu ne vois rien, tâ ? - Non, dame ! Et tâ ? - Mâ non plus étou ! -C'est point surprenant, dis-je : on ne construit guère de maisons dans les bois ; poussons jusqu'à l'orée.» Et nous voilà, derechef, fonçant droit devant nous, au petit bonheur, durant une demiheure encore.

Cependant les taillis s'éclaircissant peu à peu, les clairières se faisant plus nombreuses et plus vastes, la campagne devait être visible à présent du sommet d'un quelconque observatoire. Nous regrimpons donc sur trois perchoirs nouveaux et les questions recommencèrent : «Je ne vois cor ren, mâ, et tâ ? - Mâ, ce coup-ci, m'écriai-je, je vois au loin une grande lumière. - Guigne-là ben juste et marchons dessus tout dret !»

Nous redescendons et je m'oriente de mon mieux, assez bien, ma foi, pour un gosse, puisqu'au bout d'un quart d'heure nous nous trouvions devant une longue avenue de châtaigniers au bout de laquelle on apercevait une grande maison que nous baptisâmes tout de suite «Chateau», bien entendu.

- Pourvu que ce ne soit point le château de l'Ogre ! dit l'un de nous.

Cette pensée nous fit un tantinet frissonner, il faut l'avouer ; mais nous étions, au fond, des petits gâs assez braves, qui n'avaient guère peur, l'hiver arrivé, que des loups.

«Des loups !... allez-vous dire, goguenards. Allons-donc ! Des loups en Bretagne !» Oui donc, braves gens. Je ne sais s'il en existe encore aujourd'hui, mais ce que je sais bien, c'est qu'il y en avait chez nous au temps de mon enfance et que moi qui vous parle j'en ai vu, de mes yeux vu, deux ou trois pour le moins. Mais ça, c'est une autre histoire, que je vous conterai un autre jour. Quittons vite nos loups et revenons à nos moutons.

La lumière que j'avais aperçue de si loin éclairait la vaste salle d'un imposant rez-de-chaussée.

C'était une cuisine, mes amis, une cuisine aux carreaux de laquelle nous collâmes, prudemment, nos trois petits museaux inondés de sueur et de pluie. Quel spectacle à la fois attirant et effrayant s'offrit alors à nos regards ! Jamais nous n'avions vu pareil harnois de gueule. Partout des vaisseliers et des crédences garnis de belles assiettes blanches et de cuivres rutilants; une cheminée de granit grande à elle seule comme une de nos chaumines tout entière et où flambait un feu à rôtir une paire de boeufs. Un appareil ingénieux y faisait fonctionner toute seule, comme magiquement, nous semblait-il, une rôtissoire monumentale dans la broche de laquelle étaient enfilées plusieurs pièces de rôtis dont nous ne distinguions pas très bien la forme. L'un de nous souffla : «C'est -y point de gros lieuvres ?» - Ou ben des petits goretts ? dis-je. - «Des petits enfants peut-être ben !» suggéra celui de nous qui, déjà, avait évoqué, tantôt, l'histoire de l'Ogre.

Du coup nous eûmes grande envie de rentrer dans la forêt et nous virions déjà de bord, quand deux mâtins s'en vinrent nous flairer aux chausses en aboyant si fort que nous nous mîmes à hurler nous-mêmes comme des perdus. A nos cris, une porte s'ouvrit avec fracas ; une grosse maritorne en coiffe blanche surgit sur le seuil, envoya coucher les molosses d'un ton qui fut pour eux sans réplique et nous apostropha finalement à notre tour

- Qui êtes-vous ?

- Quasiment des égarés, ma bonne dame !

- D'où venez-vous ?

- Du Parson proche de Saint-Méen.

- Que faites-vous par ici ?

- On cherchait des châtaignes.

- Que me voulez-vous ?

- On ne sait point ; il pleut ; on grelotte ; alors quand on a vu la lumière, on est venu ; et nous v'là

- Vous v'là ! Vous v'là : c'est bentôt dit. Enfin, entrez toujours pour vous chauffer un brin. Vous n'êtes assurément que des faillis gâs, mais des petits chrétiens tout de même ; et ce serait pécher de vous laisser geler dehors, comme ça, sous la pluie ; mais lâchez vos sabots à la porte, au moins !

- Des sabots, ma bonne dame, on en a point.

- Pieds-nus par ce temps ; si c'est Dieu possible !

Et tout en bougonnant ainsi, la bonne femme nous poussait devant le feu, remettait la barre à la porte, jetait une nouvelle bûche dans l'âtre et nous quittait enfin, en grommelant «Espérez un peu : je vas toujours prévenir le maître !»

Et nous restions seuls, serrés l'un contre l'autre comme des poules mouillées, devant le tournebroche et ses inquiétantes pièces de viande qui continuaient de rissoler avec un gentil bruit de graisse fondue tombant dans la lèche-frite.

Mais des petits rires étouffés nous firent soudain tourner la tête. Dans l'entrebaillement d'une porte, nous aperçûmes trois ou quatre petites demoiselles, joliment vêtues de blanc, avec, sur leurs têtes bouclées, des grands flots de rubans bleus. Elles nous dévisageaient en silence, mais en se moquant sans doute de nous, à cause de nos loques fumantes. Et elles s'en fuirent, vives comme les arondes, dès qu'elles se virent découvertes. «C'est les petites garçailles à l'Ogre - dit l'orateur de la bande - : si on couche ici la nuit, mâ je sais ben ce que je ferai. - Et quoi donc ? - J'irai leur tirer les biaux rubans qui sont dans leurs cheveux et je les attacherai dans les nôtres. De cette façon l'Ogre, qui croira nous manger, croquera ses petites filles et, nous, nous pourrons nous en sauver !»

Oui, telles étaient les lugubres pensées que nous continuions à rouler dans nos cerveaux quand la cuisinière vint à nous et mis le comble à nos appréhensions en nous disant : «Suivezmoi : le maître veut vous voir.»

Deux ou trois enjambées à faire, un couloir à traverser, une porte qui s'ouvre sans bruit... et nous voilà

devant l'Ogre. C'était un grand Monsieur - oh ! qu'il était grand ! -- avec une longue barbe grise - oh ! qu'elle était longue ! - et un gros ventre - oh ! qu'il était gros ! - un ventre comme nous n'en avons jamais vu encore, les paysans de chez nous étant généralement des maigrelets.

Il n'avait pas l'air très méchant, pour dire le vrai, mais son ventre nous épouvantait, quoi ! Un ventre aussi conséquent ne pouvait appartenir qu'à un Ogre, évidemment. , Mon Dieu ! Qu'allions-nous devenir ?

Il nous interrogea d'une voix qui augmenta notre frayeur encore, tant elle était brève et sonore. Nous refîmes le récit de notre aventure et j'ajoutai que «séchés à présent, nous ne demandions plus qu'à repartir au plus tôt, pour peu que l'on voulût nous remettre sur le bon chemin du retour.»

«Partir, grommela-t-il, partir par cet affreux temps et par une nuit aussi obscure, vous n'y pensez pas. Je ne puis me débarrasser de vous que demain matin, d'autant que j'ai du monde à souper tout à l'heure et que j'ai grand faim.» Grand faim !... nous tombions bien ! «Vos parents seront-ils inquiets, continua-t-ii. - Pas trop, car nous couchons souvent comme ça chez des oncles ou des cousins des environs quand on est trop fatigués pour rentrer chez nous. - Alors, restez ici et, demain matin, j'aviseraï. Mais, vous n'avez pas pris la fièvre, j'espère, sous l'ondée glaciale ? - Pris quoi ? - C'est qu'avec cette maudite épidémie, on ne sait jamais...»

C'était vrai que la variole noire ravageait à cette époque notre chère contrée ; on ne l'y connaît plus guère aujourd'hui, Dieu merci, mais souvenez-vous, chers amis, du nombre de vieux parents que vous avez connus avec un pauvre visage troué comme une écumoire. Cependant, nous étions à cent lieues de soupçonner ce à quoi on faisait allusion devant nous, bien entendu. Aussi notre épouvante augmenta-t-elle encore lorsque, nous ayant tâtés, longuement, l'un après l'autre, l'Ogre fit la grimace en roulant de gros yeux bizarres. Apparemment qu'il nous trouvait un peu trop maigres pour son appétit !

«C'est que j'ai des filles, moi -- dit-il enfin -- et, dame ! on ne prend jamais assez de précautions. Êtes-vous vaccinés, au moins ?... Hein ?... Répondez !... Oui ! ... Non ?... Vous ne savez pas même de quoi je veux parler ?... Pas vaccinés !... Ils ne sont mêmes pas vaccinés ! ... Eulalie (j'ai retenu le nom qui était celui d'une de mes tantes), Eulalie, (dépouillez-les vivement de leurs petites vestes ! - Oui, docteur.» répondit la grosse cuisinière en nous déshabillant d'un tournemain pendant que son patron ouvrait une boîte sur son bureau et farfouillait dans un tas de petits couteaux et de minces cisailles qui luisaient, sournoisement délicats, sous l'aveuglante clarté de la lampe.

Et nous croyions notre dernière heure arrivée déjà quand, nous prenant entre ses genoux l'un après l'autre, il se mit froidement à nous enfoncer plusieurs fois dans un de nos bras une petite lancette d'acier préalablement trempée dans un flacon que lui tendit sa complice. Je dus, pour ma part, perdre à peu près connaissance, car je ne pris conscience de moi que dans la cuisine, quelques instants plus tard, assis devant une grande écuelle de soupe odorante qui fut engloutie en un clin d'œil et que suivit une grosse tartine de pain bis bien arrosée avec le jus de la fameuse rôtissoire. Par là-dessus, un verre de vin rouge bien chaud et surtout bien sucré : puis, en un autre tournemain, nous voilà enfermés tous trois dans une pièce adjacente, couchés sur deux bons matelas à même le sol et roulés, avec précaution, dans trois grosses couvertures de laine.

«Attention, maintenant, dis-je à voix basse à mes compagnons dès que nous fûmes seuls. Restons aux aguets toute la nuit, afin de sauter par la fenêtre dès que l'Ogre viendra nous quérir -- Entendu ! Que personne ne dorme, surtout ! - Ah ! pas mâ, ben sûr ! ...»

Et deux minutes plus tard nous ronflions tous trois, comme des bienheureux !

Le lendemain matin - encore vivants à notre grande stupeur - on nous fit avaler, en hâte, une succulente soupe au lait gratinée, puis on nous installa dans une gentille charrette et l'Ogre, engoncé dans une peau

de bique qui doublait encore sa corpulence, prit les guides, demanda à sa cuisinière : «Pas d'autres commissions pour Saint-Méen ?» et fit claquer allègrement son fouet. «En route !»

Ah ! la belle promenade ! Nous filions comme le vent au long du bois et des champs, nous réjouissant d'avance de rouler ainsi carrosse durant toute la journée sans nul doute... Ah ! bien ouiche ! Au bout d'une demi-heure à peine nous étions déjà au Parson. Avions-nous dû en faire des tours et des détours, la veille, en ramassant nos châtaignes !... Ou bien la jument de l'Ogre avait-elle aux pattes des sabots de sept lieues ?»

«Vous voilà chez vous, galopins, dit notre hôte. Avez-vous mal à vos bras ? - Ça pique dur ! répondîmes-nous. - Bravo ! c'est que ça prend ! (Si «ça» avait pris ! j'en porte la marque encore !) Dans quarante-huit heures il n'y paraîtra plus. Allez. oust !» Et, nous empoignant par les collets de nos habits, il nous déposa délicatement à terre, tendit à chacun de nous une belle pièce de deux francs toute neuve et fouetta sa bête. «Hue, la grise !»

Sans même songer à lui dire merci, nous restions là, tous trois, plantés au milieu de la route, ébaubis, suffoqués et nous répétant l'un à l'autre pour bien nous convaincre de la réalité de l'aventure : «Il ne nous a pas mangés, dame !... Et il nous a baillé quarante sous ! ...» - car c'était, au fond, cela surtout qui nous éberluait.

Qui était ce brave homme ?... Un docteur de Dinan ou de Caulnes, je crois, retiré par chez nous, sa carrière finie ; mais quant à vous dire son nom et celui de sa bicoque, ma foi, je n'en ai plus souvenir. Il demeure pour nous, toujours et tout simplement, «l'Ogre». Un Ogre peu terrible, en tout cas, et comme je souhaite à tous les petits Poucets (et à toutes les petites Poucettes) présents et à venir, d'en rencontrer un, quand -- étant sortis du droit chemin - ils ne sauront plus à quel «ogre» se vouer !

Chapitre trois

L'étang noir

L'Opéra vient de mettre à son programme la «Nerto» de Frédéric Mistral. Ne pouvant aller l'applaudir, j'ai tenu à relire le poème héroïco-mystique du grand Félibre provençal, où toute la Rome avignonnaise palpète, et chante, et prie, car Dieu et le Diable y sont en perpétuel conflit dans un paysage médiéval, autour d'un palais formidable devant lequel on peut aller rêver encore. Mais, au bout de deux ou trois heures de lecture, las, anéanti par tant de beauté sonore -- la traduction faite par le poète lui-même étant un pur enchantement -- et désireux de reprendre haleine et de me rafraîchir auprès d'une petite source agreste et doucement limpide, je me pris à feuilleter, à nouveau, les pages délicieuses des «Mémoires et Récits» que nous conta le père immortel de l'humble «Mireïo», sueur de notre «Marie».

Et comme j'en arrivais à l'histoire des «Fleurs de glais», je me mis à sourire en songeant que semblable aventure à moi m'advint aussi. Mais, au fait, qui donc n'a pas eu, dans sa jeunesse ardente, ses attirantes et dangereuses «fleurs de glais»... ou ses «roses blanches de l'étang noir» ?

Vous souvenez-vous du récit de Mistral, de la description des beaux iris jaunes du «Mas du Juge» qui se dressaient hors du ruisseau comme des halberdes dorées ?

«Par une belle après-midi - je portais encore les jupes. - j'avais à peine quatre ou cinq ans - après m'être bien roulé - comme font les enfants sur la paille nouvelle, je m'acheminai donc seul vers le fossé du puits «à roue». J'arrive ; douce»ment je descends au bord de l'eau ; j'envoie la main pour attraper les fleurs ; mais, comme elles étaient trop éloignées, • je me courbe, m'allonge et patatras dedans : je tombe dans l'eau jusqu'au cou».

Et bien ! mon «fossé du puits à roue» à moi n'était, à la sortie du Parson, à main droite, qu'un bien modeste étang perdu dans la hêtrée. Tout petiot, je le prenais pour un lac ; à cinq ans, je l'appelais étang : je le reverrais aujourd'hui que je m'écrierais sans doute : «Quoi ! ce n'était qu'une grande mare !» tant il est vrai qu'au cours de notre vie nous proportionnons tout à notre propre taille.

Cachée sous le hallier profond qui ne lui permettait de refléter aucun pan du ciel bleu, ne permettait à nul rayon de soleil ou de lune de l'argenter un seul instant, la pauvre flaque d'eau apparaissait lugubre, encombrée qu'elle était au surplus de sinistres plantes aquatiques, rampantes et pustulentes ; emplies aussi - croyais-je - de mystérieuses et méchantes bêtes, qui n'étaient, au fond, que longues couleuvres bleues des plus inoffensives et que pacifiques grenouilles ventruées et mugissantes.

Tout devait donc, semblait-il, m'éloigner de ce trou d'ombre ; et, de fait, je n'y étais guère attiré que durant le mois d'été au cours duquel il s'irradiait, soudain, de nymphéas superbes, de mystérieux otus, de nénuphars opalins, que nous baptisions, nous, tout simplement - ignorants que nous étions de tous ces noms barbares - «les roses blanches de l'étang noir».

Mais elle était pour nous tellement attirante, cette flore étrange qui nous apparaissait, soudain, presque miraculeusement éclose, par quelque beau matin d'août,, que c'était à qui de nous, galopins du village, arriverait le premier à en cueillir les prémices, afin de les rapporter, triomphalement, aux mères ou au grand-mères - qui ne les acceptaient cependant qu'avec un sourire aigre-doux, sinon avec une bonne taloche ; car les tendres femmes savaient à quels dangers s'étaient exposés leurs petits hommes pour s'emparer des fleurs morbides qui les effrayaient elles-mêmes un tantinet, tant elles étaient pâles et glacées. L'étang noir, en effet, n'était-il pas rempli de traîtreuses lianes enlaçantes ; plein de trous perfides,

aussi, où pouvait, loin de tous secours, disparaître à jamais l'un des chers imprudents ?

Aussi ma bonne grand-mère, qui était du nombre de ces éternelles trembleuses, m'avait-elle bien défendu de m'aventurer du côté de l'étang redouté et m'en avait si bien décrit tous les dangers... que je ne rêvais plus qu'à une chose : les braver tous, afin d'en triompher.

Un beau jour, donc -- j'avais cinq ans au plus --- en arrivant dans le taillis, je m'aperçus, émerveillé, que tous les nénuphars, remontés des eaux glauques, étaient en fleur là-bas, là-bas au milieu de l'étang. Déjà, les deux complices habituels de mes escapades, Jeannet-le-Rouge et l'Ange des Janvier, s'aventuraient aussi loin qu'il leur était possible de le faire, culottes haut relevées sur leurs maigres cuisses nerveuses. Connaissant, moi, par mes expériences antérieures, la profondeur de l'eau, je bondis derrière la haie d'un petit champ voisin et me déshabillai des pieds à la tête. Puis, me voilà semblable à un petit faune de bronze clair, m'aventurant dans l'eau sinistre par courtes enjambées prudentes à cause des lianes et de la vase, écartant de mes petites mains les roseaux et les joncs et les «aragnes d'eau», les pieds tâtonnant à cause des trous plus ou moins bien repérés précédemment, mais avançant toujours, toujours, le visage extasié, vers les grands nénuphars.... vers les blanches roses de mes rêves.

Et j'avais, déjà, capturé trois nénuphars et m'acharnais après le mieux épanoui, dont je ne parvenais pas à rompre la tige soupe et gluante, solide comme un caoutchouc noir, quand le Jannet me cria : «Ohé, Théo ! prends garde à tâ : v'là la Fanchon qu'arrive !» (La «Fanchon», la «mère Fanchette», c'est ainsi que l'on nommait dans tout le pays ma bonne grandmère qui, en réalité, avait nom Françoise). Je me retourne au cri et j'aperçois, terrifié, dans le long chemin creux qui venait du village, la bonne et sainte femme dont l'inquiétude intelligente avait dirigé les pas, à coup sûr, vers l'objet de ses craintes et le but de mes désirs.

Me rappelant soudain la «volée de bois vert» dont elle avait menacé ma possible désobéissance, je ne vis de salut que dans une prudente et rapide retraite. Mais, on sort lentement d'un étang semblable au nôtre qui résiste de toute la force de ses eaux vaseuses et de ses herbes louches et de ses roseaux coupants, si bien que deux ou trois minutes se passèrent avant que de pouvoir en atteindre le bord. Je lève alors le nez et j'aperçois grand-mère au revers d'un des talus, qui, son couteau en main, coupait une longue branche de genêt pour la «volée» promise.

Bigre ! plus un instant à perdre ! Je saute d'un bond dans le champ dont j'avais fait mon vestiaire, ramasse en un seul tas mes vêtements épars, les serre contre mon cœur avec mes nymphéas et fonce tête baissée, rageur et muet, dans le chemin du retour. Je frôle au passage la chère vieille qui me cingle l'épaule d'un petit coup sifflant de sa verge fleurie, et alors commence une poursuite épique ; nous voilà courant, courant tous deux (petites, mais infatigables galopades de l'un, longues enjambées, bientôt lasses, de l'autre), filant d'un trait vers le village, durant qu'au loin mes complices moqueurs se gaussaient de la fin de ma belle aventure.

Mais la justicière, cependant, gagne un peu de terrain et, vlan ! un nouveau coup de fouet me caresse le dos. Je n'en bondis que plus vite, comme bien vous pensez ; mais, dix pas plus loin, elle me rattrape encore et, vlan ! un nouveau coup me cingle... un peu plus bas... à gauche ; sourd au conseil qui nous dit de tendre la joue droite quand la gauche est souffletée, je fais un écart brusque en écartant les coudes... et voilà mes petits sabots qui roulent dans le fossé. Précautionneuse, la bonne vieille s'arrêta pour les ramasser, comme de juste; ce

qui me donna une petite avance appréciable... et une idée salvatrice : à compter de cet instant, sitôt que je sentais la branche de genêt me frôler les talons, je lâchais, sournoisement, l'un quelconque de mes vêtements. Vlan ?., adieu mes petits bas ! Vlan ?... hop ! au. vent, mon caleçon ! ...

Et nous traversâmes ainsi tout le village !

Les gens, sur leur seuil ou dans leur courtil, se tenaient les côtes de rire. Devant les Jeannet, vlan !... j'abandonne mes culottes ; en face des Lorans, ma petite veste. Mais, ensuite, hélas ! plus de lest à jeter;

rien, plus rien que mes trois nénuphars que je n'aurais pas abandonnés pour un empire... et dont grand-mère, au reste, se souciait fort peu. Mais, le Parson n'est pas grand, fort heureusement, je vous l'ai dit ; plus que cinquante mètres à parcourir; plus que vingt : je ne courais plus, je volais ; tant et •si bien que je finis par m'engouffrer dans notre chaumière au moment précis où -- tous mes «affûtiaux» vestimentaires, au grand complet, dans son tablier la chère bonne vieille me rejoignit enfin, sa palme triomphale et vengeresse au poing...

La vengeance des grand-mères ! ...

Ah ! ce ne fut pas long !... La mienne se précipita sur moi comme les vieilles fées des Contes de Perrault, m'enleva dans ses bras de paysanne robuste, monta sur le banc-coffre et m'étendit dans mon lit-clos ; fit ensuite demi-tour, sauta à terre, prit une chemise dans l'armoire, revint à moi, me l'enfila sans souffler mot, redescendit une fois encore, fourrailla une minute dans le foyer et regrimpa sur le banc avec, en mains, une pleine écuelle de soupe au lait, bien gratinée, dans laquelle une cuillère de bois tenait plantée debout. Et je l'entends encore me dire, enfin, d'un ton mi-grondeur, mi-câlin : «Allons, avale-la vite, failli p'tit gâs, durant qu'elle est ben chaude !»

Rien de plus !... Mais tout cela dit et accompli si simplement, tout cela, surtout, tellement inattendu, qu'une révoluion se fit en moi que n'aurait provoquée aucune correction attendri, bourrelé de remords, je tendis à la douce aïeule les pauvres nénuphars écrasés sous la couette, en lui sanglotant ce serment

- Je te le promets, grand-mère... jamais... je n'irai plus «quérir»... les fleurs de l'étang noir !

Et j'ai tenu parole. Jamais, depuis, au cours de ma vie aventureuse - quoique les convoitant, parfois, bien follement - jamais plus je n'ai cueilli les fleurs des mauvais rêves, les fleurs trop pâles aux parfums équivoques d'avoir germé loin du soleil, dans la vase putride, au fond des étangs noirs.

Chapitre quatre

À Dinan-La-Jolie

Je viens de donner audition de mes œuvrettes nouvelles à Dinan-la-Jolie. C'est vous dire que j'y ai pu faire - au début d'une longue randonnée -- une bonne provision d'air natal ; j'y ai, surtout, rempli mes yeux, une fois encore, de sa douce vision dont je ne me lasserai jamais. Qui n'y séjourne pas habituellement ne la voit guère qu'en été, pimpante et coquette et comme ragaillardie au gai soleil d'août ; mais, qui ne l'a pas contemplée, de Lanvallay, par un pâle matin d'automne, ignorera toujours son incomparable splendeur.

Emergeant des douces brumes bleutées de la Rance, qui l'enveloppent et l'estompent, la ville médiévale apparaît, de là, comme agrandie, lointaine et presque irréelle : oui, telle une cité de Rêve qu'un enchanteur aurait fait surgir soudainement, sous nos yeux, du vieux fleuve qui lui baise amoureusement les pieds. Robuste châtelaine corsetée de granit, elle s'accoude, nonchalante, à ses remparts inviolés, hiératique et souveraine, richement drapée dans l'or rouge et le cuivre éclatant de ses frondaisons automnales, couronnée qu'elle est par sa tour de Saint-Malo, son clocher de Saint-Sauveur et l'aiguille de sa Vieille Horloge qui vont se perdre, ainsi que trois prières, dans le doux ciel d'Arvor aux jolis tons d'ardoise.

Ah ! Dinannais, mes bien-aimés compatriotes, nous pouvons être fiers de nous dire les fils d'une aussi jolie maman !

Car je suis né à Dinan. Le saviez-vous, chers lecteurs ? Quelques-uns de vous, peut-être ; mais pas tous. Ecoutez plutôt cette anecdote.

J'avais chanté à Cancale, l'autre soir, et, en montant dans l'autobus qui devait me ramener à la vedette de Saint-Malo, le chauffeur me dit gentiment

- Monsieur Botrel, je viens de faire le pari avec ces Messieurs que moi seul, de nous trois, connais vraiment le lieu de votre naissance. Vous êtes de Saint-Méen-le-Grand, pas vrai ?

- Non, mon ami : j'y ai bien passé mon enfance, mais je n'y suis pas né.

- Parbleu ! dit le voisin de droite, c'est moi qui avais raison : vous êtes des environs de Tréguier, hein ?

- Non, Monsieur. J'ai vécu vingt années de ma belle jeunesse au Port-Blanc, au cœur du pays trégorrois, c'est vrai ; mais je n'y suis pas né.

- Quand je vous le disais ! s'écria, alors, triomphalement, le voisin d'en face; quand je vous le disais, moi, que Botrel est de Pont-Aven !

- Vous faisiez erreur comme les autres, cher Monsieur. J'ai bien ancré, il est vrai, ma petite barque à l'endroit même où l'Aven devient navigable, mais je ne suis pas né au «pays des moulins».

- Alors ?..

- Je suis né natif», comme dit la chanson, des Côtes-du-Nord

A Dinan j'ai reçu le jour.

Si ce récit tombe sous les yeux d'un de mes détracteurs - qui n'en a pas ? - il ne va pas manquer d'insinuer

que je veux essayer de me faire passer près de vous:, chers lecteurs, pour un type dans le genre du grand rhapsode «dont sept villes se disputaient le berceau». Oh ! mon Dieu, non ! Je veux simplement fixer ici, une fois pour toutes, un petit point d'histoire locale, de peu d'importance, je le sais, mais qui intéressera tout de même quelques-uns de mes amis : car, des amis, en ai aussi.

Au reste, ce que je révèle ici, en prose, ne l'ai-je pas dit, déjà, en vers, dans une de mes bluettes qui se chante sur l'air des «Sabots de la Duchesse-Anne» ?

C'est à Dinan-la-Jolie
Que j'ai vu le jour,
Ruelle de la Mittrie
Dans le vieux faubourg
Ne pouvant passer ma vie
Dans ce doux séjour,
C'est à Dinan-la-Jolie
Que je viendrai dormir un jour...

...Dormir dans le beau cimetière, si pieusement fleuri en tous temps, où mes «vieux» m'espèrent déjà sous un menhir celtique anté de la croix chrétienne. Mais un barde toujours errant a-t-il jamais le droit de faire des projets ?

Je savais donc que j'étais né rue de la Mittrie : rien de plus ; car les Botrel, n'étant pas de Dinan, n'y ont aucune maison familiale. Ma grand-mère, elle, était une Joubaux ; et ceux-ci -- braves gens estimés entre tous - y furent, y sont encore nombreux. Mais mon aïeul paternel et, vraisemblablement, tous nos rustiques ancêtres étaient natifs de Broons et, tous, forgerons depuis des siècles, de père en fils.

Mon père, donc, comme tous ses frères - et ils étaient sept enfants dans la modeste forge - y trima, sa petite «masse à frapper devant» à la main, dès ses huit à neuf ans ; c'est dire que jamais il n'eut le loisir d'aller à l'école et je fus, plus tard, le premier des Botrel à savoir lire et écrire. Oh ! fort succinctement, du reste, puisque dès onze ans et demi j'étais déjà, moi-même, «sur le trimard».

Plutôt mal sustenté, demeuré de ce fait un peu débile, mon pauvre papa tomba malade à l'entour de ses quinze ans et dut abandonner le rude métier. Un médecin du pays «l'engagea» pour conduire sa voiture et soigner ses chevaux ; à seize ans, il le céda à Guiblin, tenancier de la célèbre auberge de -SaintMéén, si richement achalandée au temps des diligences et des joyeux rouliers. Devait-il y en avoir, alors, dans la «Grande Maison» et tout au long du jour et de la nuit, des chevaux à referrer !

C'est là qu'un beau jour, M. Flaud, le maire de Dinan, trouva le jeune Jean-Baptiste Botrel, s'intéressa à lui à son tour et le prit à son service. Quelle reconnaissance ne lui en a-t-on pas gardé (ainsi qu'à «Monsieur Alfred») dans notre humble ménage, où les photographies de ces deux bienfaiteurs d'autrefois demeurèrent, toujours, à la place d'honneur l... Songez que M. Flaud, quand son jeune protégé se maria, daigna mener, lui-même, à l'autel, la blanche épousée orpheline ! ... «Ça - comme dit le refrain populaire - c'est des choses qu'une femme n'oublie pas !»

Et voilà comment nous devînmes citoyens de Dinan : et comment, un an plus tard, j'y «vis le jour» (si j'ose dire) dans la nuit du 14 septembre 1868... à minuit un quart... Oui, un quart d'heure plus, tôt et je faisais mon entrée en ce monde un treize et un vendredi ! Quelle catastrophe c'eût été, grands dieux ! Ma pauvre maman, très superstitieuse, en frémissait encore, rétrospectivement, bien des années après. C'est du reste pour cela que j'ai retenu ce bien mince détail.

Je savais donc que j'étais né à Dinan, dans la curieuse petite rue de la Mittrie, qui, du Marchix, mène à la place des Cordeliers : mais, dans quelle maison exactement ? Je n'avais jamais eu la curiosité de m'en

enquérir, tout ce qui concernait mon passé et mon humble personnalité me laissant, alors, indifférent : si je m'en soucie un peu plus, aujourd'hui, c'est parce que de bons amis m'en ont prié; et, aussi parce que - je l'ai dit quelque, part -

Plus l'homme marche vers sa tombe
Et plus il songe à son berceau.

Or, en juillet 1902, la veille de l'inauguration du monument de Duguesclin - ce chef-d'œuvre de Frémiet - je sortais de chez mon frère, libraire au coin de ma rue natale ; face aux Porches, je fus abordé par l'une des charmantes filles de M. Jouannin, le maire actuel de Dinan -- celle qui épousa, depuis, le Docteur S... - Elle voulait me demander, pour les siens, je ne sais plus quel renseignement sur la cérémonie, quand, alors que nous remontions tout en jasant vers le Marchix, une averse soudaine s'abattit sur la ville ; ce n'était que l'avant-coureuse de celles du jour suivant, demeurées si légendaires, celles-là, qu'à Dinan, lorsqu'il pleut à torrent, on -dit encore aujourd'hui : «Oh 1 c'est tout comme à Duguesclin !»

Mais n'anticipons pas.

- Entrons ici, vite ! s'écria ma jolie interlocutrice craignant fort pour sa claire toilette estivale. Et nous entrâmes, en coup de vent, dans une petite boutique qui se trouvait à notre droite et qui était, alors, la boulangerie Pancrau.

Une vieille dame nous y accueillit avec un bon sourire et, demeurée debout derrière son comptoir, ne cessa de me dévisager attentivement, durant qu'après nous être excusés de l'envahissement intempestif nous continuions notre conversation. Trois minutes plus tard, le soleil réapparaissait déjà et nous allions sortir après avoir remercié notre hôtesse, quand elle me dit doucement

- Oh ! ce n'est pas la première fois que vous entrez ici, monsieur Botrel !

- Ah !... Je ne crois pas, cependant, me souvenir...

- Non, non : vous étiez trop jeune pour cela... car c'est tout au plus si vous aviez deux ou trois heures d'existence.

- Hein ?... je...

- Mais oui, monsieur; vous n'avez pas l'air de vous douter que c'est au-dessus de ce magasin, au premier étage de cette maison, que vous êtes né ... et je puis l'affirmer car je vous ai quasiment vu naître.

- Quoi ! Vous seriez donc...

- Une des demoiselles Homery, à qui appartenait le logement sous-loué à votre maman.

- En effet, elle m'a bien des fois cité votre nom.

- Et vous a-t-elle dit aussi que vous étiez un si robuste poupon que la sage-femme, toute fiérotte, voulut absolument vous peser ? Alors, on vous descendit dans la boulangerie et l'on vous mit dans la balance : sur celle-là, tenez, car c'est la même, toujours. Et c'est moi qui vous remontai en vùùs embrassant bien fort pour vous consoler; car vous pleuriez ! vous pleuriez ! ...

Si je devais pleurer, parbleu, pauvre gosse ! Moi qui n'ai jamais pu supporter les balançoires !

Et voilà de quelle façon, bien inattendue, je repérai ma maison natale. Elle est occupée, aujourd'hui, par un

jeune ménage de mes amis, les Moreau-Leforestier ; allez les voir en passant et visitez leur arrière-magasin : il en vaut la peine. C'est une sorte de salle de gardes, ou d'ancienne courette moyen-âgeuse au lourd plafond montant jusqu'au deuxième étage, avec de curieuses colonnettes qui en font tout le tour et un charmant escalier apparent, qui mène à la petite chambre... d'où l'on me descendit nouveau-né, brailant ma première chanson, pour me mener à la pesée !

Je m'empressai de rendre à la bonne dame le bon baiser qu'elle m'avait donné trente-quatre ans plus tôt... et je sortis avec ma blonde compatriote qui, maintenant, s'écriait, radieuse «-- Je vous l'avais bien dit : ce n'était qu'un «grain». Vous verrez que nous aurons un temps superbe, demain, pour les fêtes !»

Un temps superbe ? Oyez plutôt : dès le matin, à l'arrivée du fameux général André, alors ministre de la Guerre, le ciel ouvrit ses cataractes toutes grandes, pour ne plus les refermer de la journée. Jamais certainement il ne plut et il ne pleuvra aussi dru et aussi longtemps à Dinan. A tel point que l'inauguration du monument, qui fait aujourd'hui notre orgueil, ne put avoir lieu «coram populo». Les autorités s'étaient bien aventurées sur l'estrade installée place du Champ, mais personne n'osa s'y asseoir, et pour cause !... Quel déluge !... Je vois encore M. le député Jacquemin, presque agonisant - il devait mourir à quelques jours de là -, une couverture de laine sur les épaules et tenant stoïquement tête à la bourrasque ; le ministre, maigre et long comme un jour sans pain et qui ressemblait à un héron mélancolique, son bicornes aux plumes lamentablement trempées ajoutant encore à la ressemblance avec son allure de long bec noir fureteur, un peu grotesque. A côté d'eux, M. Roujon, le directeur des Beaux-arts, abritait de son mieux le bon maître Frémiet

- Pour conserver un génial artiste à la France ! disait-il.

- Et surtout - ajoutaient les méchantes langues - pour se conserver, à lui-même, la «voix» prépondérante du vieux statuaire qui peu après, en effet, le fit nommer membre de l'Institut.

Jusqu'au pauvre Connétable qui, ruisselant comme nous autres, semblait la trouver bien mauvaise et accentuait sa terrible lippe tout en tenant, bien droit, son épée... de la manière exactement avec laquelle on tiendrait un parapluie.

- Il est furieux - me dit à l'oreille mon malicieux confrère Jules Heurtel - parce que le vent ne lui en a laissé que le manche !

Bref, après une heure d'attente, la pluie ne faisant que redoubler, on dut lâcher pied tout de même et se réfugier dans le Palais de Justice proche, où l'on put palabrer à l'aise... et à sec. Tant et si bien que, si quelques «officiels» manquèrent mourir d'une fluxion de poitrine, nul du moins ne mourut de son discours rentré.

Et la pluie, au-dehors, la pluie tombait toujours ! A la sortie du Palais, nous la retrouvâmes, rageuse et triomphante ; pendant le banquet, elle alla «crescendo» ; durant le concert de gala, elle tambourina si fort sur le toit du Casino que, par instants, je ne m'entendais, plus chanter !

Mais l'heure arrivée cependant du train qui devait le ramener à Paris, le général André dut quitter son fauteuil confortable et se diriger vers le landeau, qui - ouvert en grand ! - l'attendait à la sortie. Il y monta : «floc ! floc !» quel bain de pieds ! Il s'y assied : «bjii !», quel bain de siège ! Dix minutes encore et c'est enfin la gare, et le train, et la fin du supplice.

- Ouf !... dit-il au préfet et au sous-préfet qui l'escortaient, navrés, et en s'écroulant sur la banquette grise ; ouf !... me voici désormais à l'abri des averses ! ...

A l'abri des averses ?... Pas pour longtemps, pauvre homme. Car l'heure était proche où - les écluses du

Grand-Orient ouvertes par Bidegain et Guyot de Villeneuve - il allait pleuvoir, «pleuvoir sur le Temple» les plus lancinantes averses ; pleuvoir, aussi, sur les joues blêmes de l'homme aux fiches infâmes, pleuvoir les retentissantes gifles de Gabriel Syveton, gifles vengeresses dont il ne devait pas se relever.

Quelle époque ! ... Et quelles lamentables mœurs, que l'on croyait disparues à jamais, mais dont on nous prédit - douce perspective ! - la résurrection imminente.

Ah ! comme ce serait dommage ! Bravant les horreurs de la guerre et les désillusions de la Paix, il nous était si doux de vivre, cependant, unis tous fraternellement, comme nous l'étions depuis Août Quatorze... et comme devraient l'être, toujours, de bons et loyaux enfants «nés natifs» de la même Maman !

Chapitre cinq

Un intersigne

Je n'apprendrai rien à des Bretons en leur disant qu'un «intersigne» est, chez nous, le phénomène psychique nommé ailleurs «apparition», «prémonition» et, plus scientifiquement «télépathie» ; phénomène par lequel un agonisant, un mourant - je ne dis pas un mort, notez bien - peut se manifester à longue distance aux êtres chéris auxquels il pense en rendant l'âme.

Qui de nous n'a lu le livre admirable d'Anatole Le Braz, «la Légende de la Mort en Basse-Bretagne» si copieusement bourré d'observations, de faits mystérieux, angoissants, inexplicables, recueillis par le «Maître du Verbe breton» des lèvres mêmes des percipients ? Ceux-ci, parents de marins de l'État ou de pêcheurs islandais ou terreneuviers leurs compagnes, le plus souvent -, j'en ai connus, pour la plupart, et interrogés à mon tour au Port-Blanc (les Toulouzan, les Mainguy, les Bellec) et j'ai été frappé de la conviction avec laquelle ces braves gens affirmaient la véracité de leurs tragiques récits.

N'allez pas croire, au moins, que je commence ici un article en faveur du spiritisme, ou pour le combattre ; je ne prendrai la question ni doctoralement, ni en la traitant «à la blague», car je ne suis ni assez spirite ni assez spirituel pour le faire. Je n'ai jamais eu la hantise malade de l'«Au-Delà», certes ; mais, comme tout breton, j'y pense souvent : je m'y intéresse sans crainte, avec respect et confiance. Voilà tout. C'est pourquoi j'ai dû lire, je crois, à peu près tout ce qui a été écrit sur cette question mystérieuse ; aussi bien les livres de Flammarion, de Delanne et de Richet, que ceux des abbés Coubé, Mainage et Moreux. Mais je ne connais aucun des prophètes de la secte spirite et n'ai jamais assisté à une seule de leurs cérémonies. Ceci dit pour vous avertir, amis lecteurs, que le récit que je vais vous faire, je le ferai sans parti pris de prouver ou d'improver quoi que ce soit ; mais avec le souci unique d'être aussi naïvement sincère avec vous que le furent, devant Le Braz, les vieilles «conteuses» du Port-Blanc.

- Ah ! ces Bretons, diront quelques ricaneurs : comme ils sont superstitieux !

Certes, il ne se produit pas chez eux seulement des phénomènes télépathiques... mais, nulle part ailleurs, on n'en pourrait recueillir un aussi grand nombre.

Parbleu !... la Bretagne n'est-elle pas, plus qu'aucun autre, le pays des morts soudaines ? A chaque heure du jour et de la nuit un marin breton - col-bleu ou pêcheur - n'est-il pas englouti par la grande Dévoreuse, en Chine ou à Terre-Neuve, dans le Pacifique ou en Islande, en pleine jeunesse, en pleine santé ? Dans son agonie rapide, fulgurante, sa pensée dernière ne s'envole-t-elle pas, presque toujours, au Pays, vers l'être adoré qui l'«espère», maman ou grand-mère, épouse ou «promise» ? Et comme celles-ci, de leur côté, ne songent guère, au fond de leurs chaumières silencieuses, qu'à leurs pauvres «en allés», qu'y a-t-il d'étonnant que ces cerveaux vibrant à l'unisson provoquent la vision brusque de l'âme «en partance» (du «double» comme disent les spirites) et l'audition même de son ultime cri de détresse ou de son dernier «Kénavo» ?

- Quoi !... de si loin ? Dira-t-on.

Pourquoi non ? En nier la possibilité, aujourd'hui, c'est nier l'existence des ondes hertziennes, c'est traiter de sorcelleries les phénomènes de la T.S.F.

Mais voici - sans plus ample préambule - le récit d'une aventure inexplicable qui advint à mon père, me fut contée par lui la droiture faite homme, et qui vous intéressera peut-être un instant, comme elle

m'impressionna, moi-même, jadis.

Je vous ai dit, déjà, que mon aïeul était forgeron à Broons et qu'il y travaillait dans l'atelier paternel. Mais, quand il fut marié, chargé de famille à son tour, et qu'il songea à s'établir à son compte, afin de ne pas créer une concurrence à son père, force lui fut d'émigrer. Oh ! pas bien loin : à Quédillac d'abord, je crois, puis au Crouais. C'est là qu'il devait mourir, assez prématurément, d'une maladie d'estomac. De rhumatisme, disait mon père. Plus certainement d'un de ces inguérissables ulcères si communs chez nous, hélas ! dans le peuple ouvrier surtout, qui se nourrit mal, mais est, par contre, fort amateur de cidre «très dur». Et Dieu sait si les «tape-fer», cuits et recuits tout le jour aux flammes de leur ardent foyer, sont excusables, plus que quiconque, d'être toujours altérés !

Le pauvre homme agonisait...

Mon père, l'aîné de sept enfants, avait, alors, quinze ou seize ans et était - comme je vous l'ai conté l'autre jour - au service de l'aubergiste Guiblin de Saint-Méen, à trois ou quatre kilomètres du Crouais ; matin et soir, dès qu'il pouvait obtenir une heure de liberté, il accourait au chevet du mourant, à la grande joie de ce dernier dont il était le préféré; et aussi parce que ses autres gars étaient en apprentissage en de lointaines forges.

Un matin, le vieux, plus faible que jamais après une nuit de cruelle insomnie, lui dit

- Viendras-tu 'cor à c'soir ?

- J'en demanderai la permission, mon père.

- Alors, prends cette fiole vide et fais-la remplir chez l'apothicaire; elle me fera peut-être ben dormir un peu.

(Ce médicament devait être la potion chloroformée traditionnelle que l'on donne aux malades dont la fin est proche.)

- Oui, donc, mon père. A c'tantôt ?

- A te r'voir !

Et le petit s'en alla.

La journée fut dure et sembla longue au patient qui, stoïque, serrait la mâchoire pour ne pas crier et demandait de temps à autre

- Le p'tit n'est pas de retour ?

- Non pas 'cor ; mais tardera guère, répondait ma grand'mère. Voulez-vous que j'envoie Fanchette à Saint-Méen ?

- Non... laissez ; le p'tit sait mieux la chose.

Vers cinq heures seulement - donc en plein jour encore, remarquez-le bien, car on était à la fin de l'été --y l'enfant obtint l'autorisation de retourner au Crouais, la potion calmante en poche.

Pour aller plus vite, il coupa court par les Landes et le Bois-au-Moine et, au lieu de faire le tour de la maison, pour y entrer par la grande route, il eut dessein de rentrer chez lui par la petite porte donnant

accès dans le jardinet adjacent à l'humble chaumière.

Or, comme il s'avancait par l'étroit sentier serpentant à travers les choux et les pommes de terre et qu'il n'était plus qu'à cinq ou six mètres environ de la maisonnée, il en vit sortir son père, affreusement pâle et décharné, mais le visage empreint d'une sérénité qui en était absente depuis bien longtemps. Il allait droit devant lui, pieds nus, bonnet de coton en tête et vêtu seulement de sa chemise... «et de son pantalon».

Le petit s'arrêta net, comme médusé, se demandant si son père était guéri. miraculeusement ou bien si, dans une crise de souffrance plus aiguë, il avait trompé la vigilance de ses gardiennes pour s'enfuir au grand air ; c'était invraisemblable,

cependant, étant donné son extrême faiblesse... mais sait-on jamais ?... Quoi qu'il en soit, il eut été impossible à mon père d'ouvrir la bouche ou de faire un mouvement : une force inconnue le paralysait et le clouait au sol.

Le spectre - c'en était un - passa près de lui sans le regarder, sans remuer les lèvres (et cependant, le petit eut l'impression qu'il lui disait, très nettement : «Trop tard, mon pauvre gars !») puis, continuant son chemin, monta sur le talus du verger et descendit dans le chemin creux qui était en contrebas. A ce moment, l'enfant, retrouvant subitement des jambes, courut au fossé et descendit à son tour dans le chemin. A droite, à gauche, aussi loin que ses yeux pouvaient plonger... personne ! Pas un bruit de pas. Rien ! L'Apparition avait disparu, s'était comme éteinte sans laisser de traces.

Et alors - alors seulement - l'épouvante commença de lui glacer le cœur. D'un bond, il remonta le talus, arriva à la porte close et l'ouvrit en criant

- Où est le père ?

- Chut !... lui souffla, un doigt sur ses lèvres, ma grandmaman qui tricotait dans la forge à côté de sa fille aînée, Françoise, durant que, dans leur «berce» sommeillaient les plus jeunes de la nichée : «Milec» et «Lalie» ; chut ! il sommeille depuis plus d'une heure et nous sommes descendues ici veiller à ce que les petites garçailles-là ne l'éveillent pas, en «couinant» trop fort.

- Eh bien ! moi, pourtant, je viens de le voir comme je vous vois...

- Où ça donc ?

- Dans le jardin.

- Dans le jardin !... Deviendrais-tu «diot», mon pauvre gars ?

- Je vous le jure; même qu'il allait pieds déchaux, en corps de chemise, mais avec ses culottes...

- Ses culottes, le cher homme !... Lui qui n'a pas quitté son lit v'la quasiment plus d'un mois, il serait ben en peine de se les enfiler tout seul ! ... Au reste, montons ; mais tirons nos sabots pour ne point troubler son sommeil. Il en a si grand besoin !

Et les voilà tous trois, montant lentement, bien lentement, en retenant leur souffle, le petit escalier-échelle menant au pauvre grenier converti en chambre à coucher.

Ils en ouvrent la porte doucement, tout doucement, avancent la tête dans l'entrebâillement., et aperçoivent le cadavre du vieux, étendu par terre devant son grabat, vêtu de sa chemise... ET DE SON PANTALON !

On supposa que, dans les affres de l'agonie, inconscient presque, sans nul doute, ou ne pouvant appeler, mais désireux d'aller au-devant du remède apaisant, il s'était levé et avait commencé de s'habiller; mais ses forces l'avaient trahi; et il s'était écroulé, là, pour y mourir silencieusement, mais en songeant intensément à son enfant le plus aimé.

Celui-ci, qui fut toute sa vie la sobriété même, précisait que, ce jour-là particulièrement, le cœur serré plus qu'à l'ordinaire c'est tout au plus s'il avait pu manger une ou deux «beurrées» et boire une «bolée». Son cerveau n'était donc pas troublé par la boisson, comme d'aucuns le pourraient insinuer. D'autre part, étant seul au moment de l'«intersigne», il n'avait donc pas été suggestionné; calme et pondéré, tout en muscles, il n'avait pu être, non plus, le jouet d'une hallucination nerveusement malade. Alors ? Mais à quoi bon ratiociner ? N'est-il pas plus simple de déduire, de tout ceci, que l'âme de son père lui avait dit adieu en s'en allant ?

Je ne crois pas aux «revenants» qui se manifestent aux vivants des mois et des années après leur désincarnation (les spirites scientifiques n'y font guère confiance non plus, du reste); mais je croirais volontiers à l'adieu des «partants»; et cette pieuse croyance n'a rien qui puisse heurter le dogme catholique. Bien au contraire: elle confirme l'immortalité de l'âme et n'en est que plus consolante à ceux qui restent et qui pleurent.

Et c'est pourquoi je vous ai conté, le plus simplement, le plus discrètement possible, cette aventure que mon vénéré père me détaillait pour la dernière fois l'année de sa propre mort, survenue accidentellement en 1899.

Or, je ne suis pas bien certain que ce n'est pas lui encore, invisible et présent, qui vient de vous la conter à nouveau, médiumniquement, ici, tant la plume -- alors que ma pensée vagabondait ailleurs -- courait, courait rapide, d'un jet, sur le papier...

... Et c'est cela sans doute, et rien d'autre, qu'on appelle «l'Inspiration».

Chapitre six

Les «tape-fer»

Oui donc ! C'est d'eux encore, les vaillants forgerons, que je veux vous entretenir une dernière fois, chers lecteurs. Que voulez-vous ? Je suis leur fils, et, loin d'en rougir, je m'en glorifie hautement.

- Nous sommes de bien pauvres gens - nous disait, jadis, en souriant, mon père mais, levez toujours fièrement la tête en marchant dans la vie, mes enfants, car vous êtes les petits-fils de deux Maréchaux de France.

- De deux Maréchaux de France ?... disions-nous, éblouis, mon jeune frère et moi.

- Oui, sûr !... votre grand-père maternel n'était-il pas Maréchal... des Logis dans la Garde Impériale et votre aïeul paternel Maréchal... ferrant, au pays de Duguesclin ?

Au pays même de Bertrand, c'était vrai. Le château de la Motte, où naquit le héros, n'était éloigné de Broons que de quelques centaines de mètres ; et il me plaît de songer qu'un forgeron de mes ancêtres referra, sans doute, bien des fois, les chevaux des familiers du fameux Connétable. D'aucuns, même, les devaient suivre aux combats. Feuilletez les «montres de guerre» de l'époque et vous y verrez que lorsque l'on convoquait «l'ost» il s'y trouvait, toujours, des Botherel, des Bothrel, des Boterel et des Botrel. L'orthographe n'y change rien : l'origine du nom est identique.

Noblesse d'enclume, quoi !», dira-t-on. Pourquoi pas ? Elle en vaut bien une autre. Est-il plus rude et plus vaillant métier ? Je n'ai jamais pu voir, pour ma part, un «tape-fer» au travail, demi-nu, rougeoyant dans le clair-obscur de sa forge embrasée, sans en tressaillir d'admiration... (Et j'ajouterai même que - de l'avoir tant respirée étant petiot -- l'odeur de la corne brûlée m'est toujours agréable aux narines.) Oui, quel métier noble et sain ! Ce bruit du lourd marteau qui danse sur l'enclume n'est-il pas, pour vous tous, un joyeux enchantement, lorsque vous traversez un doux village de France ? Un métier sain... et saint aussi : n'est-ce pas le forgeron qui, sonne, chaque matin le premier Angélus - celui du Travail - avant même que le bronze sacré n'ait lancé à travers l'espace sa pure et tendre Salutation...

Ma petite forge s'allume
Dès le soleil levant
Et pan ! pan ! pan!
Hardi là sur l'enclume ! ...

Avant que le sonneur paraisse,
Je vas déjà sonnante
Et pan ! pan ! pan !
Pour la première messe ! ...

(Les chansons de la veillée)

Mais, toute cette «noblesse d'enclume» ne résidait pas à Broons. Pour ne pas se faire concurrence - car un seul maréchal-ferrant-charron suffit à la besogne en nos petites bourgades -- mes oncles, leur apprentissage terminé, devaient prendre du large ; et c'est pourquoi, il y eut tant de Botrel de ma lignée essaimés un peu partout : à Caulnes, à Dinan, à Quédillac, à La Polka, au Crouais, au Parson, à Saint-Ouen, à Irodouër, à Iffendic, que sais-je ? A Rennes même il en existe deux encore, le père et le fils, aux Forges de

l'Etat. Un autre, «l'oncle Ange», celui de tous que j'ai toujours le plus particulièrement aimé, habite, lui, à Mue-1. La petite forge qu'il occupe à présent fait face au bâtiment, plus vaste, qu'il occupait jadis de l'autre côté de la route et dans lequel je passai bien des mois de ma petite enfance.

Je l'entends encore me dire :

- Quand je m'ennuyais trop de toi -- car tu fus le premier poupon de ma famille - je prenais le prétexte d'envoyer des légumes ou des fruits à ta grand-mère, au Parson... et je te rapportais, toi, à Muel, pour t'y garder des huit et des quinze jours au grand désespoir, de la petite tante Lalie qui fut ta nourricière. Ah dame ! je n'avais, pas le temps, bien sûr, de t'aller surveiller dans la chambre d'en haut, ni de t'y monter tes petits biberons ! Aussi, dès que tu te réveillais, je t'installais dans le «trou de trempé»...

Le «trou de trempé», chers lecteurs, est cette excavation remplie d'eau que l'on voit sur le côté droit du foyer de toutes les forges campagnardes et dans laquelle, rougie à blanc, la pièce de fer ou d'acier est rapidement plongée avant de passer sur l'enclume.

«J'en avais, au préalable -- continuait-il -- remplacé l'eau par du bon foin sec et cela te faisait un petit berceau bien confortable. Quel joli petit «boudet» tu faisais, là-dedans ! Un Jésus dans sa crèche, autant dire ! ...»

(C'est à cette anecdote que je fais allusion dans mon «chant des Forgerons» [Les chansons de Jean-qui-chante])

Enfant, j'ai dormi dans la forge
Près du foyer, sur du bon foin,
En brave petit rouge-gorge
Que l'orage n'effraye point...)

«... Et fallait voir comme les allées et venues du gros soufflet t'intéressaient ! Tu tendais vers lui tes petites menottes, impatient déjà de le tirer à ton tour, ainsi que tu le fis souventes fois plus tard, suspendu à la chaîne qui, en remontant vers le plafond, te soulevait de terre comme un petit sonneur de cloches...»

(Ainsi que le Cyclope antique
Forgeant la Foudre au cœur des Monts,
J'ai souvent, d'un geste rythmique,
Du soufflet gonflé les poumons.)

«...Mais ce qui t'amusait par-dessus tout, c'était le martelage. Au lieu d'en avoir peur, tu riais aux étincelles, tâchant de les saisir quand elles crépitaient jusqu'à toi ; et plus nous tapions dur et plus tu criais d'aise en agitant tes petits bras en cadence, tout comme si tu voulais nous battre la mesure ! ...»
Oui, tout cela doit être vrai, mes braves «tape-fer». C'est loin, si loin déjà... mais je crois, cependant, m'en souvenir un peu

J'admirais vos robustes tailles
Lorsque vous alliez soulevant
Les lourdes pinces, les tenailles,
Les «masses-à-frapper-devant»,
Du fer rougi meurtri par elles
Des éclairs s'envolaient, joyeux
J'en ai gardé les étincelles
Pour l'éternité dans les yeux !

Mes autres jeunes oncles -- Emmanuel, Théophile alors en apprentissage, Émile, tous, agissaient de même : et l'on me promenait ainsi de forge en forge, de chaumière en chaumière, huit jours chez l'un, quinze chez l'autre. Inutile de vous dire que, plus tard, dès que je fus un peu grandelet, je m'y invitais moi-même et surgissais chez eux toujours à l'improviste, certain du bon accueil, prenant goût ainsi dès l'enfance à mon futur métier de baléer-bro et de klasker-soniou («Batteur de pays», «chercheur de sônes») qui devait faire de moi celui que l'on surnomme le «Chemineau de la Chanson».

Chapitre sept

La forêt enchantée

Cependant, mes «tontons» se mariaient tous, peu à peu, et cela augmentait encore la parenté ; d'autres centres d'excursions s'offraient à mes petites jambes si joyeusement vagabondes ; et c'étaient des randonnées incessantes chez des tas de nouvelles tantes et des tas de nouveaux cousins... à la mode de chez nous - de Montauban à Merdrignac, du Loscouët à Montfort-la-Cane ou de Gaël à Saint-Malon. J'affectionnais plus particulièrement ce dernier cousinage, car il me permettait de rôder avec ivresse dans une vraie forêt, toute proche, autrement grande, celle-là, autrement solennelle, en sa profondeur mystérieuse, que mes petits bois familiers de Saint-Méen, de Penguilly ou de la Hardouinaye. J'en ignorais le nom, mais cela m'importait peu, l'essentiel pour moi étant d'y errer du matin jusqu'au soir pour y guetter les bêtes encore jamais vues ailleurs, comme les écureuils, les biches et leurs faons ; un jour, même un beau dix-cors, avec lequel je me rencontrai, soudainement, à l'entrée d'une petite clairière. Nous restâmes là à nous contempler presque nez à nez, immobiles l'un et l'autre, à trois mètres de distance au plus, durant une minute peut-être. Puis, il baissa lentement la tête, me présentant sa redoutable «ramure» ; et, dame ! alors, je n'en menai pas large. Lui non plus, du reste, car, dès que je levai mon faible bras armé d'une inoffensive baguette de coudrier, il fit volte-face d'un bond et, fou de terreur, s'enfuit dans le hallier. Quelle victoire pour moi et - surtout - quel soulagement !

N'ayant jamais à mes côtés, par ici, les petits camarades du Parson, ni le rouquin des Jeannet, ni l'Ange aux Janvier, je m'égarais assez souvent, comme bien vous devez le penser un jour entre autres, dans un vallon boisé dont je fis bien quatre ou cinq fois le tour pour, après une heure de marche, me retrouver encore à mon point de départ. Je croyais bien n'en sortir jamais plus. Et cependant Dieu sait si les petits paysans ont, d'instinct, le sens de l'orientation ! Ah ! ça ! cette forêt bénite, et tour à tour maudite aussi, par moi, était donc enchantée ?

Oui, certes, elle l'était effectivement... comme je l'ai su, depuis.

La dernière fois que je m'y régalai de merises, de prunelles et de myrtilles - j'avais sept ans au plus - je crus bien n'en jamais voir le bout, tant, de cépées en cépées, de clairières en clairières, je m'étais enfoncé profond au cœur de la forêt, loin, loin de Saint-Mulon et de la Ville-Moisan.

Et, tout à coup, m'apparut une merveille inattendue : un étang ! Que dis-je ? un lac adorable et qui me parut si grand, si vaste, à moi si petit ! Ah ! que mon «étang noir», la triste mare du Parson, était peu de chose en comparaison de cet océan en miniature ! Jamais je n'avais contemplé pareille étendue d'eau ; sauf à Dinan, peut-être, du haut de son vieux pont ; et encore !... Un joli ciel gris-bleu qui, joyeux, s'y mirait, commençait à se teinter, là-bas, sous la haute futaie, des tons roses du couchant proche ; et il me fallut, au bout d'une demi-heure de contemplation extatique, songer tout de même au retour.

Mais vers quel but certain diriger maintenant mes pas ?... Auprès de qui me renseigner ? Tout n'était à l'entour que solitude et silence. Pris de la crainte de me perdre irrémédiablement, je n'osais plus ni avancer ni reculer. Oh ! ce n'était pas que j'avais peur de la solitude. Non ! L'air était si tendre, et les oiseaux chantaient si joliment autour de moi ! Mais je songeais à l'inquiétude de mes cousines, à la nuit aussi qui allait m'envelopper, peu à peu, de son voile ténébreux, et, m'étant laissé tomber sur un tronc d'arbre, au bord d'un des sentiers qui débouchait au lac, sans trop savoir pourquoi je me mis à pleurer.

Et voilà, que, soudain, sans que le moindre bruit m'eût averti de son approche, quelqu'un, derrière moi,

murmura doucement

- Pourquoi donc pleures-tu, petit ?

Je me retournai, effrayé, et j'aperçus, dressée au milieu de la sente, une belle «dame», mais une vraie «dame», vous savez, la première «dame» rencontrée de ma vie ; car - vous me croirez si vous voulez - je n'avais jusque-là vu que des paysannes. Aussi, cette jeune et blonde apparition, toute vêtue de blanc et drapée artistement dans une longue écharpe diaphane, me sembla-t-elle si mystérieuse, si extra-terrestre, qu'en moi-même je me dis en tremblant : «C'est peut-être bien la Sainte-Vierge !»

Cependant comme, souriante, elle me répétait sa question «Pourquoi donc pleures-tu ?», je lui répondis, balbutiant

- C'est parce que je me suis égaré, Madame.

- Où loges-tu ?

- Entre la Ville-Moisan et Saint-Mulon.

- Mais, tu leur tournes le dos, mon pauvre enfant ! ... Allons, viens et ne pleure plus : je vais t'indiquer un raccourci qui te rapatriera en moins d'une heure, si tu as de bonnes jambes.

Et la voilà qui, gentiment, me saisit la main et me conduit à travers le taillis jusqu'à une route insoupçonnée de moi.

- Va droit devant toi, maintenant ; et ne quitte pas la grand-route, surtout, sans quoi tu t'égarerais encore.

A ce moment précis de longs appels joyeux s'élevèrent au loin . «Ti-ho-ho !»...

- Ti-ho-ho ! répondit l'inconnue d'une voix cristalline ; et - fat ! elle disparut dans un petit sentier, si légère et si vive, et si soudainement, que je restai planté, là, cinq minutes, le nez en l'air, me demandant si elle ne s'était pas envolée.

Moins de deux heures plus tard, la nuit déjà tombée, je ralliais sans encombre la petite ferme où l'on commençait tout de même à s'inquiéter de mon absence.

- Ah ! me dit ma cousine, mon histoire contée, tu as dû pousser jusqu'aux étangs de Paimpont; et là, tu as sans doute rencontré une des demoiselles Lévêque, les filles du propriétaire des Forges.

- P't'être ben que oui !... répondis-je fort las.

Et je m'en fus, les yeux gros de sommeil, manger ma soupe aux choux sans ajouter un mot. Les étangs de Paimpont ! Ce nom de Paimpont, alors, ne pouvait rien me dire, non plus qu'à mes humbles parents.

Et ce n'est que plus tard - bien plus tard - que j'appris la merveilleuse histoire de l'antique Brocéliande, de la forêt celtique où Merlin l'Enchanteur - à son tour «enchanté» -sommeille encore, dit-on, aux pieds de Viviane.

N'était-ce pas dans le «Val sans retour» que je m'étais perdu, une première fois ?...

... Et n'est-ce pas Viviane elle-même, la Fée ensorceleuse des Bardes un peu fous, que j'ai croisée, un jour, au cœur de Brocéliande ?

Chapitre huit

Les loups

Croyant avoir tout dit de ma petite enfance si doucement quelconque, j'allais vous faire quitter le Parson, chers lecteurs, pour vous entraîner avec moi vers la grande ville, quand la voix d'une indiscreète personne, qui lisait par-dessus mon épaule, murmura à mon oreille

- Hé là ! Pas encore !... Et les loups ?
- Quels loups ?
- L'histoire promise l'autre jour.
- Eh ! c'est parbleu vrai ! Je l'allais oublier.

Allons-y donc encore d'une très vieille, mais véridique histoire.

Oui, de mon temps - un demi-siècle : ça compte -- il y avait des loups, et même beaucoup de loups dans notre pays si boisé; et je suis certain que les Mévennais de ma génération se souviennent encore de cette pauvre fillette qui, attaquée à l'orée du bois de Saint-Méen, alors qu'elle y coupait de la fougère sèche, se battit toute une soirée, à coups de faucille, avec une de ces monstrueuses bêtes : le loup fut retrouvé mort le lendemain à côté de la vaillante enfant évanouie, à bout de sang et qui ne survécut, du reste, que quelques jours à ses horribles blessures... Jamais, depuis, je n'ai pu lire la «Chèvre de Monsieur Séguin», du doux conteur Alphonse Daudet, sans songer à la sauvage, muette, interminable bataille que soutint la pauvre enfant, cette nuit-là, dans cette affreuse solitude hivernale, sans nulle espérance de secours.

Eh bien ! c'est au cours de ce même hiver que je vis mon premier loup.

Il avait neigé fort tout le jour et nous étions seuls au logis, ma grand-mère et moi, «Tante Lalie» ayant été veiller, son tricot en main, chez les Jeannet. Un certain Emilien, le fils aîné de la maison, lui faisait alors un tantinet la cour; du moins, petit jaloux, en avais-je l'intuition.

Il pouvait être neuf ou dix heures et j'étais en train de faire rôtir des châtaignes dans le fond d'une vieille casserole préalablement percée d'une infinité de petits trous, quand la porte s'ouvrit avec force sous la poussée de ma jeune tante, qui, entrée en coup de vent, s'écria, essoufflée

- Maman!... Un loup !...

Et, la porte refermée derrière elle, elle y demeurait appuyée, comme adhérente à la boiserie, très pâle et les mains sur son ca Saint-Mulon cœur oppressé.

Un loup !... Et où ça donc, ma fille ? dit sa mère avec son beau calme habituel.

Là, sur la route, au pied de notre haie : un grand loup noir qui s'est «levé tout dret», au moment où je passais la douve.

- Faut voir un «p'tît quâ», dit la vieille.

Et elle alluma tranquillement sa lanterne. Puis, escortée de sa fillette, de plus en plus tremblante, et de votre serviteur accroché à son tablier - et qui ne serait pas resté seul dans la chaumière pour un empire la vaillante Brette sortit dans son petit verger et marcha droit à la haie qui dominait de deux mètres environ le grand chemin. Arrivée là, elle leva son lumignon. Alors nous vîmes effectivement une sorte de long

chien noir et maigre - si maigre ! -- qui, les oreilles dressées, pointées raide, le poil hérissé, la queue entre les jambes, nous regardait d'en bas, avec des prunelles d'enfer, tout en grognant sourdement. Grand-mère, qui savait que la lumière effraye ces maudites bêtes nocturnes, se pencha sur la haie et balança la lanterne. Le loup se rassa dans son trou de neige comme pour essayer de bondir jusqu'à nous, hésita un instant... puis, finalement, s'en fut vers le haut du village désert et disparut dans la nuit.

Au fin matin, ma tante donna l'alarme par tout le village et vers les dix heures on nous apprenait que la bête s'était terrée dans un petit bois taillis, au-dessus du pont qui enjambe le Garun, deux kilomètres environ avant la Prévotais.

Je vois encore une grande gaillarde, sa fourche en fer sur l'épaule, qui, pour l'empêcher sans doute de rentrer dans le village, montait gravement la garde à l'entrée dudit pont.

A midi, mon oncle Ange arriva du Muel avec un panier de légumes pour sa mère. C'était un ancien soldat de 70 - on ne le désigne encore dans le pays de Saint-Méen, où chacun a son surnom, que sous celui de «Champigny» - et il fut accueilli comme un sauveur.

- Hé ! l'Ange ! Tu vas l'«querveu» tâ, le sale bestiau !

- Dame, oui dame, j'voudreus ben, dit «Champigny» en souriant, mais j'ai point mon chassepot !

- François Laurent n'en a-t-il point un ? Espère : il va ben te l'prêteu !

Qui fut dit fut fait. Et voilà le brave forgeron, tout le village le suivant à la queue leu leu, qui, sur les indications de la virago, marche droit au taillis signalé, l'explore longuement et soudain s'écrie J'crois ben que je le vois, c'maudit chien là ! Bougez point que je l'guigne à suffisance !

Et il escalade lentement le fossé, prend la position du tireur à genou, pose le bout du canon de son arme sur une branchette d'ajonc, vise longuement, longuement nous entendions nos cœurs battre dans nos poitrines - et tout à coup - pan ! pan ! - presse en même temps les deux gâchettes.

- Ça y est-il ? hurle la foule.

- Ça y est !

- Il est «querveu» ?

- Non, il est «rateu» !... Mais, ça ne fait rien : v'là qu'il s'ensauve !

Et en effet, plusieurs de nous aperçurent, paraît-il, le carnassier qui décampait sans demander son reste - blessé peut-être tout de même un peu - du côté de Quédillac. Bon voyage !

Et, avec le doux égoïsme inconscient du paysan, on s'en fut payer quelques bolées d'honneur au héros bon enfant qui venait de débarrasser le Parson d'un monstre redouté... en l'expédiant chez les voisins.

Telle est ma première histoire de loups. Une comédie, quoi !... Comparée surtout à la seconde, qui aurait pu tourner, celle-là, en une lamentable tragédie, comme vous l'allez voir.

L'an suivant - je venais d'attraper mes cinq ans - par une belle journée de froid sec de décembre, nous étions allés, grand-mère et moi, comme cela nous arrivait souvent, faire un fagot de branches mortes dans

les bois de Saint-Méen. Par la Pierre et les Fonaillères, nous avons gagné, peu à peu, la Madochère et les Loges - où grand-mère rapportait des hardes raccommodées par sa petite couturière - et vers les trois, quatre heures, comme la nuit s'annonçait déjà, nous songeâmes à rallier la grand-route par la Saudrais. Mon aïeule, robuste encore malgré ses soixante-dix ans proches, portait un énorme fagot sur l'épaule et je trottais à son côté, quelques branchettes sous le bras, moi aussi, et tenant à la main une jolie petite faucille qu'un de mes oncles avait forgée à mon intention.

La neige durcie crissait sous nos sabots et il faisait bon marcher ainsi à travers cette campagne immaculée, vers la petite chaumière bien close, qui, dans une heure, s'égayerait à la lueur dansante de la flambée que nous venions de glaner dans le grand bois transi tout dentelé de givre.

De ci, de là, je cueillais aux talus une mûre tardive ou bien quelque baie rouge à la saveur amère que je dégustais en cachette, cela m'étant fruit sévèrement défendu: et ce fut, cependant, cette désobéissance - je ne devrais pas l'avouer - qui nous sauva sans doute. Comme je revenais un peu sur mes pas pour cueillir un de ces fruits tentateurs, j'aperçus, au bout de la sente que nous suivions, un animal étrange, qui nous courait après par une succession de bonds si bizarres, si grotesques même, qu'ils me donnèrent tout d'abord une grande envie de rire.

- Oh ! grand-mère - dis-je -- voilà un chien qui danse !

- Laisse-le faire et ne me quitte point, car v'là -la nuit qui tombe.

- Mais, grand-mère, ça serait-y point un loup ?...

- Viens donc, viens donc, dit-elle, muchée sous son énorme faix de bois qui la rendait demi-sourde et aveugle. Un loup ! V'là-t-y pas que tu vas tourner «diot» a c't'heure ?

- Oh ! grand-mère... c'est qu'il m'a ben l'air pareil à c'ti d'la Tante Lalie! ...

Et, comme, à ce moment précis, la bête, qui s'était arrêtée nez au vent, se mettait à pousser une sorte de glapissement lamentable et très particulier, ma grand-mère, du coup, s'arrêta net et se retourna brusquement en jetant son lourd fagot à terre.

- Doux Jésus !... murmura-t-elle : tu as peut-être ben raison tout d'même, mon Théo. Arrive vite : la grand-route est toute proche et, là, sûr et certain qu'on trouvera du secours.

Et, me saisissant par la main, elle m'entraîna au galop.

De temps en temps, nous nous retournions et apercevions la bête qui, après s'être léché une de ses pattes de derrière, se remettait à venir sur nous de cette allure étrange qui, tout à l'heure, m'avait tant amusé.

- Dieu soit loué, disait mon aïeule en se signant : un chasseur a dû lui «bailleu» un coup d'fusil et lui a «briseu» une patte de l'arrière-train; sans quoi...

Elle n'acheva pas sa phrase ; mais j'avais compris à demi mot et n'en trottais que de plus belle, comme bien vous le pensez.

Quand nous atteignîmes la route, nous avions tellement devancé notre poursuivant, que nous crûmes un instant qu'il avait abandonné la partie. Ah ! ben ouiche ! nous n'avions pas fait cinq cents pas qu'il débouchait à son tour du sentier et, tout grondant, recommençait à nous suivre.

Alors, moi, godiche, je me mis à pleurnicher.

- Ne crains donc rien, dit mon aïeue : il n'a point «gagneu» un mètre sur nous depuis cinq minutes... au contraire ; même si nous ne croisons personne, nous serons au Parson avant lui.

C'était judicieusement raisonné ; seulement, pour arriver avant lui au Parson, il ne fallait pas ralentir le pas un seul instant. Or, il nous restait une bonne lieue encore à dévider avant d'atteindre le village. Et voici que, bientôt, mes petites jambes se lassèrent et que je commençai à trébucher.

- Jetons nos sabots, mon p'tit gâs : pieds-nus, on s'ra plus leste.
Le loup s'arrêta à les flairer et, même, à en broyer un entre ses dents rageuses, ce qui nous donna quelques mètres d'avance encore.

- Grand-mère ! Je n'en puis plus, je suis trop las !

- Courage ! On arrive au Garun : après le pont, on sera vite rendu.

Au pont, je tombai sur mes genoux.

Alors, la pauvre femme m'enleva dans ses bras et continua sa course, haletante, son cher fardeau serré contre son vieux cœur.

Mais dame !... elle n'allait plus vite évidemment et la maudite bête, à présent, gagnait du terrain. Par-dessus l'épaule de grand-mère, je la voyais bondir en claudiquant, d'une claudication de plus en plus grotesque, mais qui, maintenant me faisait frissonner. Elle gagna ainsi cent mètres, puis deux cents...

- Si la Mélie n'est pas chez elle, soupira tout à coup ma bonne vieille à bout de souffle, nous sommes perdus !

La Mélie était une de ses amies d'enfance, qui logeait, seule, dans une petite cahute d'argile, à un kilomètre environ, sur la gauche, avant d'arriver au Parson.

- Grand-mère, le loup est tout proche ; mais posez-moi à terre : je suis délassé à présent et j'vas pouvoir galoper de nouveau.

Grâce à quoi nous gagnâmes une cinquantaine de mètres. Quelle course ! ...

- Bonne Sainte Vierge ! On est sauvé !... dit tout à coup grand-mère. J'vois la Mélie qui rentre son linge.

Et de loin, et le plus haut possible, elle se mit à lui crier.

- Mélie, v'là un loup ! ... Mélie, v'là un loup !... Ouvrez ben vite votre porte !

Un loup ?... Du coup, sans dire ouf, l'autre lâcha ses loques, sauta d'un bond jusqu'à son huis et l'ouvrit en grand. Dix secondes encore et grand-mère et moi nous nous y engouffrions et roulions par terre dans la chaumière de tout notre long, l'un sur l'autre, riant et pleurant à la fois... tandis que la Mélie, sa porte refermée à la volée, clanchait son gros loquet de bois.

Ouf !... qu'il était temps !... Une lourde masse, dehors, s'abattait peu après, à son tour, contre la vieille porte qui en fut tout ébranlée, durant qu'un rugissement de déception furieuse nous faisait frissonner tous trois jusqu'à la racine des cheveux.

Par une petite lucarne garnie de barreaux de fer, nous pûmes alors, tout à notre aise, observer l'animal assis devant le seuil.

C'était bien un loup, et d'une assez belle taille, ma foi, à demi enragé par la faim et par la douleur et qui, accroupi de côté sur son arrière-train broyé, s'installait comme pour faire le siège de la petite maison.

- Reste, mon vieux, grogna la Mélie ; reste-là, si le cœur t'en dit, en attendant le bon coup de fusil que quelqu'un du village te baillera demain matin..

- .

Pendant ce temps, agenouillés devant la bonne Vierge en porcelaine blanche de notre hôtesse, nous disions, grand-mère et moi, notre merci à Celle qui nous avait sauvés d'un aussi grand danger.

Puis, les deux braves femmes, tranquillement, s'attelèrent à la préparation du souper.

Moi, qui ne possédais pas encore leur douce philosophie et qui, du reste, n'avais rien de mieux à faire, je me repris, grimpé sur un tabouret, à surveiller l'ennemi par la petite fenêtre, tout comme une sentinelle du haut de son échauquette.

- Grand-mère... quoi donc qu'elle fait encore, la méchante bête-là ?

Ce qu'elle faisait ?... Ayant remarqué que le bas de la vieille porte était vermoulu, moisi, pourri, elle le déchiétait avec ses crocs terribles. Mais elle ne tarda pas à s'arrêter, car le bois, un peu plus haut, devenait de moins en moins friable, puis tout à fait solide, résistant.

Alors, changeant de tactique et devinant qu'il n'y avait aucune pierre de seuil sous la pauvre vieille porte, le loup, de ses puissantes pattes de devant, non blessées celles-là, se mit avec une rapidité extraordinaire et une rage diabolique, à creuser le sol très meuble à cet endroit, détrempe qu'il était par la neige fondante.

De temps en temps, il s'arrêtait pour renifler notre odeur... et nous apercevions déjà distinctement la moitié de son mufler noir.

- Grand-mère ! Grand-mère ! Il va «entreu» ! ...

- Mais non !... Es-tu sot, mon pauvre gâs !... Mélie, passez-moi donc votre hachette.

- J'en ai point, ma pauvre Fanchette. Je l'ai «lâché» dans l'hangar avec mes deux faucilles.

- Grand-mère ! Grand-mère ! On voit déjà ses méchants yeux tout rouges. Il va passer toute sa tête de même ! ...

- Mélie, mettez du bois sous la marmite, ma fille, et que la soupe soit prête dans cinq minutes, hein ?

La soupe !... Ah ! il s'agissait bien de la soupe, à cette heure ! Et je jetais un regard de dédain et de rancune presque vers le grand feu flambant, sur lequel faisait déjà glouglou une potée d'eau claire où se pavanaient quelques légumes.

- Grand-mère ! Le trou s'agrandit. J'l'avais ben dit : sa tête y passe tout entière ! ...

- T'en es-tu certain, mon Théo ?

- Oui, dame !... J'viens de la voir, grand-mère.

- Alors, espère un p'tit quâ... et j'crès ben qu'tu vas rire !

Rire ? Ah ! que j'y étais donc dispos ! La pauvre vieille devenait-elle folle ? Rire quand, déjà, l'horrible tête reparaisait en grondant, et en soufflant si fort, en même temps, que la poussière nous en montait au nez. Quelques coups de croc de plus dans la porte, quelques coups de griffes encore dans la terre et il devenait évident que les épaules de la bête passeraient ; et ensuite, dame !...

Mais, à ce moment : «Attention !», cria mon aïeule en s'avançant avec, au poing, l'énorme marmite noire remplie d'eau en pleine ébullition ; et, v'lan ! tout est vidé d'un seul jet sur la tête du monstre...

- T'as faim, gourmand ? Tiens : régale tâ !

Ah ! quel hurlement effroyable lui répondit ! J'en frissonne encore rien que d'en parler... Mais ce fut la fin du siège. Ébouillantée, aveuglée, l'horrible bête s'enfuit... pour aller se faire achever, deux jours plus tard, dans la forêt de Lajeu.

Et voilà l'histoire, promise, des deux loups vus par moi, jadis, de mes propres yeux vus. Ce furent les seuls, du reste... à quatre pattes tout au moins., car, des loups à deux pattes, bonnes gens, dans le cours de ma vie j'en ai croisé bien souvent : pauvres carnassiers, faméliques et enragés, parfois plus redoutables que ceux de mon enfance.

Chapitre neuf

Le départ

J'allais donc atteindre mes sept ans et, cependant, je ne connaissais pas encore mes parents.

Au temps où je naissais à Dinan, des compatriotes établis à Paris et qui y faisaient d'exécrables affaires, proposèrent à mon père (qu'ils savaient posséder quelques économies) de lui céder leur fond «en pleine prospérité», désireux qu'ils étaient eux-mêmes, disaient-ils, de se retirer «après fortune faite». Mes pauvres «auteurs», confiants et crédules ainsi que tous les gens foncièrement honnêtes, n'hésitèrent pas un instant on me remit, vagissant encore, dans les bras de ma grand-mère et... en route pour la Capitale !

Six mois plus tard -- que dis-je ? trois mois à peine - il ne leur restait plus, leur petit magot dévoré, que leurs beaux yeux pour le pleurer. Que faire ?... Rentrer dare, dare, en Bretagne, parbleu ! et se remettre allègrement à la besogne. Ah bien ouiche ! Quel est le «dépatrié» qui consent à s'avouer vaincu, voulez-vous me le dire ? En avez-vous connu un seul, vous qui lisez ces lignes ?... C'est donc que vous seriez plus chanceux que moi. Mais combien en ai-je entendu, par contre, de ces déracinés battant la plus affreuse dèche à Paris, qui, venus «en vacances» au pays, fagottés en nouveaux-riches, s'écriaient fiérots et crâneurs : «Ca va ! Ça va très bien ! A Paris, voyez-vous, on n'a qu'à se baisser pour en prendre !» En prendre quoi ? De la «mouise» ? Ah ! ça oui, tant qu'on en veut !

Et si, méfiant, quelqu'un ose objecter : «Mais tu n'as cependant point une bien bonne mine, mon pauvre ami», le malheureux «crève-la-faim» insinue, à mi-voix et en clignant de l'œil : «Ah, dame ! la fine vie de Paris, vous savez : c'est dancings et cinémas, petites poules et ribouldingues !» Pauvre, pauvre bougre qui préfère se calomnier, plutôt que d'avouer sa détresse !... Et le plus triste, c'est qu'on l'écoute bouche bée au village, et qu'on l'admire, et qu'on l'envie, et que l'on n'attend plus, dès lors, qu'une bonne et rapide occasion de l'imiter. Si l'on savait !...

De ce premier échec, les miens ne se relevèrent jamais, en tout cas ; et ce fut, pour eux, la misère, le «diable à tirer par la queue» durant toute leur vie ; misère digne, convenablement vêtue, fièrement supportée, certes, mais qui, d'être ignorée, n'en était pas moins pitoyable. Aussi mon père, je vous en réponde, haïssait-il Paris cordialement, comme s'il avait eu le pressentiment que la grand-ville serait un jour son assassin. Un tramway l'écrasera finalement, en effet, boulevard Malesherbes, n'ayant encore que cinquante-sept ans ; après quoi notre mère mourra de sa mort. Étonnez-vous, après cela, de mes ardentes croisades contre l'abandon des campagnes et de mon sempiternel refrain, chanté, crié, lancé par moi à tous échos

Notre petit coin est si doux :
Vivons, aimons, mourons chez nous.

A la longue, pourtant, maman s'ennuyait de son petiot.

Un second bébé lui était bien tombé du ciel, trois ans plus tard ; mais, c'est égal, elle se languissait de l'autre : l'inconnu, le Breton.

Ah ! c'est que les voyages étaient lents et chers, en ces temps-là ; aussi, les gens pauvres ne voyageaient-ils que fort rarement. Et l'on guettait une «bonne occasion» pour me faire venir à Paris. La première se présenta, quand j'avais quatre ans et demi. Une brave femme des environs de Dinan ralliait la Capitale et elle avait charge de prendre livraison du petit Théo et de son baluchon en gare de Montauban ; car il n'était alors question de chemin de fer, ni à Saint-Méen, ni à la Brohinière.

Grand-mère bougonna ; Tante Lalie pleurnicha : mais il fallait se soumettre. Et nous voilà partis tous deux, la chère vieille et moi, un bon matin, pour faire à pied, bien entendu, les dix ou douze kilomètres qui séparent le Parson de Montauban. Tout alla bien jusqu'au Crouais, car le paysage m'était familier; et puis les enfants aiment le changement. Mais, quand on approcha du Garun, je me sentis dépaysé et commençai à faire grise mine et à regretter, déjà, mon tout petit village.

Grand-mère, un peu lassée, elle, s'était assise sur une borne de la route, pour y souffler un instant; les coudes aux genoux, elle regardait fixement le chemin, comme hébétée et sans souffler mot...

Et moi, tout à coup, de lui dire

- Grand-mère, vous ne m'aimez donc plus ?

- Ne plus te chérir, mon p'tit gars ? Ça s'aurait-il ?

- Dame oui, dame ! ... puisque vous vous soulagez d'mâ !

Alors, la vieille m'attira tout contre elle, appuya mon jeune front contre son vieux cœur que j'entendais battre, battre à grands coups sourds, et m'y retint cinq bonnes minutes. Puis, presque brutalement, elle se redressa tout d'une pièce, ramassa mon bagage, me prit par la main et, tournant le dos à Montauban, me dit simplement

- Rentrons !

Et nous rentrâmes.

Deux ou trois autres tentatives semblables ayant semblablement échoué, mes parents décidèrent finalement de m'arracher à la tendresse de mon aïeule... «manu militari».

Un de mes oncles - Théophile - tirait, à cette époque, ses sept ans de service à Paris. Au cours d'une permission, il vint cantonner chez nous. J'étais pantelant d'admiration - oh ! je m'en souviens ! - devant son pantalon garance, son beau képi, ses boutons de cuivre et son ceinturon qu'il astiquait devant moi chaque matin ; et devant ses godillots, donc ! rayonnants comme deux petits soleils, alors qu'il les avait cirés, le pied posé sur un des barreaux de la vieille échelle qui montait au grenier...

Ce fut lui qui dit, un matin, à grand-maman.

- Ma permission tire à sa fin, mère; et je vais rentrer à Paris.

Puis il ajouta, en rougissant un peu, mais d'un ton qu'il voulait faire paraître dégagé et sans appel

- Ah !... et puis j'ai oublié de vous dire que la belle-sueur m'a fait jurer de lui ramener le petit Théo. Préparez donc ses hardes : on prendra le train demain, à la nuit.

- Bon !... Bien !... dit la bonne vieille devenant, elle, toute pâle ; ça sera fait à votre convenance.

Et elle nous tourna vivement le dos... pour nous cacher ses larmes, sans nul doute.

Nous quittâmes le Parson le lendemain, tous quatre, Grand-maman et la Tante tenant à nous accompagner jusqu'à Montauban, car, vingt-quatre kilomètres, aller et retour, n'étaient pas pour les effrayer. Moi, plus dégourdi que jadis, j'étais tout content, ce coup-ci, d'aller en chemin de fer pour la première fois de ma vie; tout fier, aussi, de voyager en compagnie d'un soldat en si bel uniforme !

On m'avait «habillé beau» pour la circonstance, d'un long pantalon rayé, d'un gilet de lainage marron et d'une petite blouse toute courte et toute roide; sur la tête, j'avais un amour de petit chapeau rond, de feutre noir, un peu grand - bien confortable, quoi ! - et j'étais chaussé de bonnes galoches neuves, un peu larges, et dont les semelles de bois sonnaient gaiement sur la grand-route blanche. Je ne suis donc pas venu à Paris «pieds nus», ou «en sabots», suivant les clichés consacrés ; non... mais je puis dire que j'y suis arrivé «en galoches». Ça ne fait pas beaucoup plus riche, mais c'est tout de même plus correct.

Ce que furent les derniers adieux, vous le devinez. Embrassé, re-embrassé, serré, écrasé dix fois, alternativement, dans les bras de mes deux nourricières, arrosé, inondé de leurs larmes auxquelles se mêlaient les miennes, j'aurais manqué le train, une fois de plus, sans l'énergie toute martiale de mon oncle qui m'empoignant, tout à coup, d'une main au collet, de l'autre par le fond de ma culotte, m'engouffra -- hop-là ! - dans le wagon où lui-même n'eut que juste le temps de se hisser, car le train commençait à démarrer.

Adieu, petit Parson, mes bois jolis, mes genêts d'or et mes gros pommiers roses ! Adieu, mes gais amis d'enfance, mes vaillants oncles et ma «tantine» et la plus douce des mères grands l... Quand vous reviendrez-vous, à présent ?...

Et qui de vous retrouverai-je ?

Chapitre dix

Parisien !

Parti la veille de Montauban-de-Bretagne, abruti par les larmes, le bruit, l'insomnie, je débarquai dans Paris, à la gare Montparnasse, dès la pique du jour. Le temps s'annonçait comme devant être doux et beau et mon oncle me dit : «Il ne faut pas arriver de trop bonne heure chez les Parisiens ; aussi, comme ta mère habite au diable vauvert, nous irons chez elle à pied et cette promenade achèvera de te réveiller.» Nous avalâmes un petit café noir chez un bistrot qui, le premier, ouvrait ses volets ; et puis, en route ! Personne encore dans les rues, sinon quelques balayeurs municipaux qui s'amusaient à faire de la poussière. Oh ! comme les boulevards Montparnasse et des Invalides me paraissaient immenses ! Comme surtout leurs maisons me semblaient hautes à moi, tout petit homme, qui n'avait jamais contemplé que de rares maisons d'un étage !

Mes parents habitaient, alors, rue de Miromesnil, entre le boulevard Haussmann et la rue de Téhéran. Il nous fallut donc traverser la Seine et la place de la Concorde, passer devant les églises de la Madeleine et de Saint-Augustin. Vous pensez si je roulais des yeux émerveillés ! Et puis voilà que les premiers omnibus - à chevaux, alors, et surmontés d'une impériale - se mirent à rouler ; et moi, pauvre gros pataud, de m'écrier :

- Ah ! ben ! ... Il y en a des diligences pour Saint-Méen, à c'matin !

Mais nous voici arrivés. Ma mère logeait au deuxième étage sur la cour d'une grande bâtisse, abattue depuis belle lurette. Au pied de l'escalier, mon oncle me dit : «Monte».

Or, je n'avais jamais vu d'escalier encore... n'étant entré qu'une seule fois dans une maison bourgeoise : celle de l'«Ogre», vous vous en souvenez peut-être, et dont, au reste, je n'avais vu que la cuisine. Aussi, dis-je à mon oncle, en lui montrant la rampe de fer forgé aux multiples barreaux

- Monter ?... Comment ?... L'échelle est sur champ.

Dame ! je n'avais vu jusqu'alors que des échelles, moi ! Et mon oncle, tout en riant, me saisit par la main et j'escaladai à sa suite, pas très rassuré, les deux interminables étages.

Devant une porte, au bouton de laquelle était suspendue une boîte au lait en fer-blanc, il me dit encore

- C'est ici, frappe !

Peut-être ce Dumanet parisianisé s'attendait-il à me voir heurter l'huis d'un médus élegamment recourbé ? Mais qui donc m'eût enseigné ce geste délicat ? Il m'avait dit : frappe ! Prenant l'ordre au sérieux, je m'appuyai, d'une main, à la boîte au lait et boum ! et boum ! me voilà de l'autre cognant dans la porte à grands coups de galoches qui firent frémir d'indignation toute la calme maison et s'ouvrir épouvantées toutes les portes du couloir.

Ma mère, qui était encore au lit, ignorante du jour exact de mon arrivée, s'écria sans hésitation, m'a-t-elle conté L

- Ah ! ah ! c'est mon «Berton»... (le patois dinannais lui remontant, du coup, aux lèvres). Voilà ! Voilà !

Et de sauter bien vite à terre, d'enfiler une robe de chambre et de nous ouvrir, radieuse.

Ah ! qu'elle était jolie, ma maman de Paris !... Pas grande, mais harmonieusement proportionnée, petits pieds et petites mains d'aristocrate, beaux cheveux noirs ondulés, sur lesquels, dénoués, elle pouvait s'asseoir, car ils lui tombaient jusqu'aux jarrets, grands yeux noirs, toujours un peu cernés, bouche toujours souriante.., si charmante, vous dis-je, que je restais là, le nez levé, à l'admirer béatement.

- Bonjour, mon petit homme ! s'écria-t-elle, en m'empoignant à pleins bras.

- Bonjour, Madame, lui répondis-je, bien poliment.

Elle en fut comme estomaquée et son rire s'arrêta, net, dans sa gorge.

- Oh !... Madame !... Il faut dire maman, voyons. Bonjour, maman.

- Oui, Madame.

Alors, des larmes humectèrent ses beaux yeux.

- Dame ! il a point l'habitude, c't'enfant, dit mon oncle, un peu gêné... Espérez un peu, belle-sueur : il s'y fera vite, vous verrez. Mais, je vous laisse, car je dois rallier la caserne au réveil. A ce soir, si possible !

Et, la porte refermée sur lui, je contemplai mon nouveau domaine.

Oh ! ce ne fut pas long, car il n'était pas grand : une seule chambre, un cabinet noir et une cuisine minuscule. Dans la chambre, une table, un lit et un canapé, aux rayures verticales bleues et rouges, qui me servit de lit durant de longues années, une armoire, une machine à coudre et quelques chaises.

Dans le cabinet noir, des vêtements suspendus, des cartons et une vieille malle, au couvercle arrondi et velu, sur laquelle je passai bien des heures à pleurer ma Bretagne perdue.

Dans ce rapide inventaire, j'oubliais de vous signaler un petit lit-berceau, dans lequel dormait à poings fermés un gros poupard de quatre ans, mon jeune frère, que j'avais tant hâte de connaître.

- C'est l'petit gars ?... dis-je à ma mère.

- Oui. Embrasse-le !

Et, délicat en tout comme un paysan du Danube, je collai deux énormes et retentissants baisers sur les joues rebondies et roses du pauvre mignon endormi. Réveillé ainsi, il se retourna d'un sursaut, en m'envoyant machinalement dans l'œil un si joli coup de poing qu'il m'en fit voir trente-six chandelles. Telle fut notre première prise de contact. Oh ! des coups de poing et des griffades, j'en reçus bien d'autres par la suite, octroyés généreusement par le petit jaloux qui ne pouvait s'habituer à cet intrus qui, soudainement, semblait tomber de la lune pour lui voler la moitié des baisers de sa maman ! Il y avait, surtout, une certaine grosse règle de chêne, longue d'un mètre exactement et qui servait à ma mère - couturière, comme vous le savez - pour mesurer ses étoffes et tailler ses « patrons », que l'enfant, encore en robe, soulevait avec peine. Mais, dès que j'étais assis sur le fameux canapé, il s'en emparait, montait sur une chaise et pan ! la laissait retomber sur mon crâne en criant : « Sale Beton ! ». Cela dura trois mois.., au bout desquels cette folle jalousie se mua en un amour absolu, tyrannique, aveugle et dévoué.., qui ne s'est jamais démenti depuis...

Cependant, maman, tout en s'habillant, faisait chauffer son lait, me préparait des tartines ; et je dégustai

un de ces savoureux cafés au lait dont, fille d'Alsaciens, elle avait le secret.

A huit heures tapant, son unique ouvrière «s'amena» à son tour.

- Que dites-vous de mon petit Breton, Madame Louise ?

- Il a une bien bonne «balle» et une jolie mine. Mais, bon Dieu, qu'il est donc drôlement fagoté !

- N'est-ce pas, Madame Louise ? Je n'oserai jamais le montrer aux amis affublé de la sorte. Mettez-vous à la besogne, ma fille, et surveillez les enfants ; je ne fais, moi, qu'un saut d'ici à la place Clichy.

...Et la voilà partie, nerveuse, toujours pressée, vive et frétilante comme une fine oiselle.

Une heure plus tard, en effet, elle était déjà de retour, portant dans ses bras deux gros ballots mystérieux qu'elle déballa fièrement.

Puis, en un tournemain, me voilà déshabillé des pieds à la tête; mon pantalon «du dimanche», ma jolie petite blouse, mes bonnes galoches, mon coquet chapeau de feutre prennent, tour à tour, le chemin du sinistre cabinet de débarras ; et l'on me reharnache, à neuf, du haut en bas. L'ouvrière, en riant, prêtait main-forte à sa patronne et s'écriait, ravie, au bout de dix minutes

- A la bonne heure, au moins ! Non, mais c'qu'il est «chic» à présent ! Un Parisien, quoi !

- Oui... un «amour» !... dit ma mère en me poussant doucement vers son armoire à glace.

Alors, du fond du miroir, je vis venir à moi un petit jeune homme «qui me ressemblait comme un frère», mais que j'eus de la peine, cependant, à reconnaître si guindé qu'il était en ses mirifiques atours : beaux souliers trop vernis et surtout trop étroits, chaussettes marron, courte culotte à carreaux blancs et noirs, petit veston-gilet gris clair sur les revers duquel s'arrondissait un grand carcan trop empesé et qui lui sciait le cou; afin de m'étrangler plus encore sans doute, une large cravate de soie rouge - c'était la mode, alors - y était nouée, rigide. Comme couronnement de ce bel édifice - et posé un peu de côté - un chapeau de cuir bouilli «genre marin anglais», bien trop petit, hélas ! et qui me trépanait le crâne.

Horreur !... Que j'étais beau, avantageux, et «chic» !

- Un «Parisien» quoi !... répétait l'ouvrière en extase.

Chapitre onze

Nostalgie

J'ai eu dans ma vie plusieurs crises malades au cours desquelles j'ai frôlé la Mort de près. Aucune, cependant, ne m'est restée présente à l'esprit comme la crise nostalgique qui empoisonna les premiers mois de mon arrivée à Paris.

C'est qu'aussi tout m'y prédisposait et y contribuait. Petit paysan grandi à la va-comme-je-te-pousse chez de braves gens indulgents et faibles, amplement satisfaits de moi si je demeurais en bonne santé et si je rentrais au logis à l'heure des repas, ou, tout au moins, pour y coucher, j'avais vécu, jusque-là, en pleine nature sauvage, en vrai petit animal humain ignorant de tout frein, de toute éducation, amoureux fou des prés et des forêts et des eaux. Et voici que, subitement, sans transition aucune, j'étais transplanté à plus de cent lieues de mon domaine enchanté, dans une chambrette sans vue et sans air, d'où je ne sortais guère que le dimanche...

Et qui donc nous aurait promenés, mon frère et moi, je vous le demande ? Mon père que nous n'apercevions qu'un instant de ci, de là, occupé qu'il était nuit et jour en dehors du foyer familial ? Ma mère, courbée sans répit sur son ouvrage, aiguille en main et qui ne sortait guère elle-même - et toujours en coup de vent - que pour aller reporter et chercher de l'ouvrage ?...

Nous descendions bien, un instant, chaque après-midi, dans la courette de notre prison, pour y rôdailler, désœuvrés, entre le tas d'ordures ménagères qui s'épanouissait au pied de l'escalier - les «poubelles» n'existant pas encore - et le tas de planches du menuisier voisin. Mais, j'en avais vite assez et je remontais, en hâte, me plonger dans la «Bibliothèque».

Ladite «Bibliothèque» se composait alors, chez nous, en tout et pour tout, d'un vieil exemplaire dépareillé du «Magasin pittoresque», venu je ne sais d'où et échoué là je ne sais comment.

Or, j'avais bien appris à connaître mes lettres dans la petite école de Saint-Méen... mais rien de plus ; et, dès lors, les images, quasi muettes pour moi, ne m'intéressaient pas beaucoup, ni longtemps, ignorant que j'étais de leur signification.

J'y voyais - et je l'enviais - une belle jeune fille aux champs, qui, tout en paissant ses brebis, levait au ciel des yeux extasiés ; j'y voyais des ruines cyclopéennes ; des cathédrales superbes ; un vaillant homme d'armes escaladant un rempart ; un autre qui mourait en sonnait de la «trompette». J'y voyais des montagnes de feu, et des vaisseaux géants toutes voiles ouvertes, des fleurs gigantesques, et des forêts étranges où rampaient et bondissaient des animaux inconnus. Mais, tout cela ne me disait pas grand-chose encore ou bien me désolait plutôt si j'y trouvais, soudainement, dans quelque paysage, un air de ressemblance avec un coin aimé ou avec une silhouette regrettée. Alors, mon front tombait dans mes mains et je me mettais à hurler : «Grand-mère ! Je veux grand-mère ! Allons-nous-en au Parson !» Et comme j'étais doué d'un coffre très sonore - d'une «voix de taureau», comme on disait dans ma famille - mes cris réveillaient vite tous les échos de la maison. Et, bientôt, les voisins, impatientés, cognaient aux murs et au plafond pour implorer silence. Maman essayait, en vain, de me raisonner, de m'apaiser ; mais douces paroles, cajoleries, bonbons offerts, rien n'y faisait. Alors, énervée, elle me houspillait un tantinet et les cris redoublaient d'intensité ; elle me giflait, et les hurlements atteignaient leur paroxysme. En désespoir de cause, craignant de se voir donner congé, elle m'emportait dans le cabinet noir, m'y jetait sur la malle velue que je vous ai déjà signalée et refermait violemment la porte en disant, hors d'elle : «Crie donc à ton aise, petit sauvage !».

Et je m'en payais à cœur joie, si j'ose dire, trop têtue pour en démordre, des heures et des heures durant, jusqu'à ce que, brisé de fatigue, congestionné, aphone, le crâne douloureux, j'eusse fini par m'endormir sur la vieille malle, parmi les hardes suspendues aux cloisons.

Quand venait enfin le dimanche, on sortait en famille ; mais dès que j'apercevais un omnibus, je lâchais la main maternelle et, au risque de me faire écraser, je courais après la guimbarde qui ne pouvait aller, selon moi, qu'à Saint-Méen. Alors on me rentrait en me grondant encore. Et chaque jour voyait naître une scène nouvelle entre ma mère et moi.

Bonne comme du bon pain, d'une nature aimante et câline, mais nerveuse à l'excès, la pauvre chère femme avait la main très leste. Vingt fois par jour elle s'écriait : «Prends garde ! Tu vas recevoir une gifle !» ; et la courte phrase n'était pas achevée encore que la gifle annoncée était arrivée, déjà, à destination.

C'est que j'avais, de naissance - il me faut le reconnaître -, tous les défauts du monde et qu'il fallait m'en corriger coûte que coûte et le plus tôt possible. Toute une éducation à faire, quoi !

Mes crimes principaux - j'en passe et des pires - étaient ceux-ci : je ne refermais jamais une porte derrière moi ; ou, si je la fermais, c'était à la volée (dame ! ferme-t-on les portes à la campagne ?) ; enfant obéissant, j'exécutais ponctuellement tous les ordres que l'on me donnait, mais ne pouvais m'habituer à répondre, au préalable : «Oui, maman», «bien, maman» (dame ! répond-on à la campagne ?). Et j'avais des manières de «pedzouille» tout à fait déplorables : croirait-on, par exemple, qu'il fallut des mois et des mois pour m'habituer à fermer ma bouche que je tenais toujours ouverte à demi, ce qui me donnait un air ébaubi et benêt des plus charmants. Ajoutez que je marchais, paraît-il, les genoux légèrement fléchis, le dos un peu voûté, «le derrière assis dans ma culotte» ; et ce n'est qu'à force de tapes sur les lèvres, de bourrades dans les épaules - et plus bas aussi - que l'on parvint à me donner une allure présentable, distinguée, un peu raide, digne, enfin, des beaux habits tout frais sortis des grands magasins de la «Place Clichy».

Mais c'est à l'heure des repas, surtout, que la bataille prenait des proportions épiques. J'en tremblais d'appréhension, une demi-heure à l'avance. Toujours assis «à une lieue de la table», je ne pouvais m'astreindre aux délicates règles d'un protocole immuable. Dame ! jusqu'à mon arrivée à Paris, je n'avais mangé mon écuellée de soupe ou ma galette de sarrasin qu'accroupi sur le seuil de notre chaumière, aux beaux jours, ou «cluché» sur le banc du lit-clos, quand il pleuvait, ou sur la pierre tiède du foyer, lorsque l'hiver était venu. Aussi, m'asseoir, gravement, devant un meuble, pour y faire une chose de si peu d'importance, me semblait-il un rite fort insipide.

Et surtout, pour y manger quoi, grands dieux ? Un tas d'horreurs compliquées et qui paraissaient exécrables à mon palais de petit rustre qui n'avait jamais dégusté que des soupes aux choux ou des potages au lait, que des saucisses et des crêpes de blé noir, des tartines de beurre ou de lard, le tout arrosé de bonne eau claire ou d'une bolée de cidre doré ; tout ce qui constituait, en un mot, les menus de Grand-Mère et que je trouvais - avec raison - exquis. Or, voilà que l'on voulait m'obliger, maintenant, à manger des viandes encore toutes saignantes, de la salade vinaigrée, des fromages nauséabonds (nous ignorions tout cela en Bretagne) et que l'on voulait me faire boire du vin, du vin rouge «qu'on aurait dit du sang» Du vin blanc, mon Dieu, passe encore, qui est couleur de cidre un peu, mais de la grosse vinasse rouge ! Pouah ! ...

Et les «pâtes d'Italie», donc ! Le vermicelle, les nouilles... le macaroni surtout. Figurez-vous que tous ces tubes, plus ou moins alimentaires, me semblaient être d'ignobles lombrics ; et j'en avais, comme de juste, un dégoût insurmontable. Par malheur, maman les adorait et affirmait que je «devais» les aimer autant qu'elle. Aussi, entre nous, quelles scènes !... Le cœur soulevé, je me débattais désespérément. Alors, elle m'enfournaient les horribles bêtes blanches, les visqueux lombrics, de force, dans la bouche, à m'en faire rendre tripes et boyaux. Et c'étaient des torgnoles, et des pleurs, et des cris à n'en plus finir, toute une

tragi-comédie inénarrable, avec, pour inévitable décor final, le cabinet noir, l'«in pace» lugubre, où j'allais, hurlant et geignant tour à tour, apaiser mon désespoir, cuver ma colère et guérir mon indigestion.

Pauvre mère ! Lui en ai-je donné du souci !

Mais, à ce régime, je dépérissais vite, comme de juste : mes grosses joues fraîches de l'arrivée fondaient à vue d'œil et pâlissaient un peu chaque jour; une petite fièvre persistante me minait sourdement, tant et si bien que le médecin consulté parla de me réexpédier en Bretagne ; et l'on en discutait, déjà, les modalités, quand «Madame Louise», l'ouvrière «bon bec», toujours de bon conseil, s'écria un beau soir : «Mais fourrez-le donc à l'école, votre gosse, ça le distraira !».

- Tiens, mais c'est une idée ! dit ma mère, qui se renseigna, séance tenante, dans le quartier, en faisant son marché. Une voisine, qui menait son petit garçon chaque matin, à une école dirigée par des Frères, 24, rue de Malesherbes - devenue depuis la rue du Général-Foy - s'offrit à m'y conduire avec lui, épargnant ainsi à ma mère des allées et venues incessantes et désastreuses. Et, dès le lendemain, ayant fait toilette, maman me présenta au bon Maître qui devait devenir mon second père et demeurer, jusqu'à ces dernières années, le plus vigilant de mes guides. Il se nommait Frère Alton-Marie. Grand, osseux, très droit, d'aspect distingué et un peu sévère, il était de ceux qui semblent vraiment nés pour être des chefs. C'en était un.

Oui, je le répète, celui-là, fut, vraiment, mon second père.

Que me donnèrent mes chers parents ? La vie. Je ne dis pas, comme un illustre compatriote, qu'ils me «l'infligèrent» ; elle m'a été plutôt bonne, et je les bénis de me l'avoir donnée. Par eux, donc, j'ai existé, j'existe ; mais, sans lui, je n'aurais jamais vécu. J'étais comme un petit aveugle : il m'ouvrit les yeux, le cœur, l'esprit, me révéla mon âme. Grâce à lui, je connus Dieu à sa création ; il m'apprit à aimer, aveuglément, mes père et mère, à chérir ardemment ma Patrie, à secourir tendrement le Pauvre, à monter, léger, à planer, ravi, dans les régions enchantées du Rêve et de l'Idéal.

Cher et vénéré Maître, bons Frères si modestes qui fûtes ses collaborateurs, ô vous tous, les dévoués Méconnus que l'on soufflette, en ricanant, du nom d'Ignorantins, laissez-moi vous crier, ici, mon admiration respectueuse et ma gratitude infinie.

«Madame Louise» avait trouvé le bon joint. L'école fut à ma nostalgie le meilleur des remèdes. La promenade quotidienne d'aller et retour, à travers les rues bruyantes, le déjeuner dans le grand préau et la récréation en commun qui le suivait, distrairent, forcément, mon terrible chagrin. Je ne me désolai plus, désormais, que le soir, rentré au logis, où les gronderies ne m'étaient pas épargnées. Après le dîner, le sommeil me consolait de tout.

Et puis un beau jour, presque subitement, cette petite crise journalière disparut elle-même, pour ne plus se manifester. Voici pourquoi ; voici comment :

Arrivé en classe connaissant déjà mon ba-bé-bi-bo-bu (ainsi que je vous l'ai dit), dès la fin de la première semaine je commençai à épeler; à la fin de la seconde, je sus lire.

Alors, sitôt rentré, je me plongeais, avec délice, dans la «Bibliothèque». Le «Magasin pittoresque» s'illumina et me donna la clé de toutes ses énigmes, qui étaient autant de merveilles ; j'appris ainsi que la fillette extasiée qui gardait ses moutons au pré se nommait Jeanne d'Arc et qu'elle entendait «des Voix qui lui ordonnaient de sauver la France» ; que les ruines immenses étaient le Colisée «où les païens livraient les chrétiens aux bêtes, pour les punir de confesser Jésus» ; que les cathédrales superbes étaient celles de Paris et de Reims, et d'Amiens, et de Chartres, et de Strasbourg; que le rude guerrier escaladeur de remparts était «le fameux Connétable Bertrand Duguesclin» de qui l'héroïque histoire berça toute mon enfance ; que l'autre se nommait Roland et qu'il «sonnait du cor pour appeler Charlemagne à la rescousse»

; que la montagne fumante se nommait le Vésuve. Et je voguais, radieux, avec les grands trois-mâts, vers des fleuves larges comme des mers et des forêts insondables, près desquels mon petit Garun et ma Rance, mon bois de Penguilly et notre légendaire Paimpont, lui-même, n'étaient que ruisselets et boqueteaux infimes.

J'étais sauvé : je savais lire !

Je venais de faire connaissance avec l'Ami le meilleur et le plus fidèle, l'Ami des bons et, surtout, des mauvais jours, le conseiller et le consolateur toujours «à la page», puisqu'il porte, en lui, toutes les sciences et toutes les joies, l'Ami compatissant qui saura me faire sourire aux heures trop mélancoliques, me faire pleurer doucement de bonnes larmes apaisantes aux heures de désespérance, l'Ami qui me fera faire, en sa compagnie, les voyages les plus délicieux, aux pays les plus fabuleux, l'Ami qui m'escortera partout, me suivra sous toutes les latitudes, l'Ami tour à tour poète et prosateur, scientifique ou fantaisiste, grave ou gavroche, philosophe ou religieux, l'Ami de mes rêveries futures au coin des landiers d'or ou bien au creux des roches océanes, l'Ami que je caresserai encore, sans nul doute, de ma main déjà glacée, à l'heure de mon agonie, l'Ami sans égoïsme aucun, le doux, le cher, le grand, le seul Ami parfait... qui se nomme : le Livre.

Chapitre douze

«Mut'-ou-Cor' ?»

Je fus écolier chez les Frères jusqu'à l'âge de onze ans et demi, soit quatre années, durant lesquelles, ainsi que les peuples heureux, je n'eus pas d'histoire. J'allais chaque matin à l'école bien docilement, avec notre voisine, d'abord, puis, moins sagement, plus tard, en y conduisant moi-même mon jeune frerot.

Je n'y eus jamais d'autre Directeur que le Frère Alton-Marie que je vous silhouettais l'autre jour, ni d'autre Sous-Directeur que notre Professeur de Dessin, bon religieux au visage grave et doux, encadré par une longue barbe grise qui nous impressionnait fort. Celui-là eut une grande influence sur plusieurs d'entre nous auxquels il donna, peu à peu, «des yeux artistes», comme il disait. On le nommait : Frère Scipion et le nom convenait admirablement à cet homme épris doublement de Rome pour sa gloire artistique et sa pompe chrétienne. Élève d'Ingres et de Flandrin, hautement apprécié par ses anciens camarades d'ateliers, il recevait, dans son humble cellule, les plus illustres visiteurs. Mais nul de nous ne soupçonna jamais son véritable nom ; il était décoré, mais on ne vit jamais un ruban égayer la bure sombre de sa robe. Et, cependant, nous admirions son prestigieux talent ; lorsque son pinceau magique créait et faisait défiler sous nos yeux émerveillés d'interminables théories de Saints et de Saintes, au long des murs de trois chapelles qu'il dut décorer successivement, l'heure de la tourmente religieuse survenue : au 22 de la rue du Général-Foy, d'abord ; puis, au numéro 40 de la rue du Rocher ; et, enfin, 7, rue de la Bienfaisance, où ses fresques subsistent toujours.

Il eut, forcément, ses préférés dont, d'emblée, j'eus l'honneur d'être. En ces temps-là, nos écoles étaient encore officielles et c'est pourquoi son vaste atelier était doté, par la Ville, d'une collection de moulages d'Antiques assez complète. Il nous les détaillait, nous les expliquait avec amour, nous en faisant comprendre l'idéale beauté, comme au cours de nos promenades - celle, adorable, des paysages de France. J'y gagnai un agréable savoir-faire de peintre et de pastelliste qui, si j'en juge par quelques esquisses encadrées par mes parents et que je possède encore, se serait, peut-être, développé en un gentil talent. Élève d'Ingres, mon professeur me dota de son violon.

Mais un de mes petits camarades, Breton comme moi, Eugène-Hervé Vincent, de Landévennec (comme il aimait à signer ses œuvres), fit, lui, dès ses débuts, le plus grand honneur à son vieux maître ; aussi le fit-il entrer, plus tard, dans l'atelier de Gérôme, à l'École des Beaux-arts ; et, de l'avis unanime de ses condisciples, nul doute qu'il ne fût devenu, par la suite, un de nos plus fameux artistes, s'il ne s'était éteint, prématurément, miné par l'alcool, dans un asile d'aliénés.

A dix ans, nous avions fondé, tous deux, en cachette, un journal satirique - manuscrit, bien entendu - baptisé «Le Petit Bavard», dont j'assumais, à moi seul, toute la rédaction et qu'il illustrait, lui, avec une facilité et une fantaisie étourdissantes. Le feuilleton, imité de Montépin, alors en vogue, s'intitulait : «Jean-jean Louloup». Quiconque voulait le feuilleter devait nous donner, préalablement, cinq plumes dites «têtes de mort» ou vingt billes. Nous n'en pondîmes guère que cinq ou six numéros, pour lesquels - si l'on pouvait les retrouver - j'offrirais volontiers, aujourd'hui, cinq caisses de plumes et vingt sacs de billes !

Vincent et moi restâmes toujours très unis et la Camarde seule a pu nous séparer. C'est lui que j'imposai à mon éditeur Ondet, quelques quinze années plus tard, pour illustrer les couvertures de mes premières partitions. Plusieurs de ces lithographies : la **Fanchette**, la **Ronde des châtaignes**, la **Jalouse**, l'**Océan**, la **Voix des Genêts**, le **Patour**, **Debout les gâs**, le **Cloarec**, - sont admirables. Un peu plus tard, au Port-Blanc, sous mes yeux ravis et ceux, amusés, d'Anatole Le Braz, il illustra magistralement mon volume «Les Chansons de Chez nous». Après quoi il n'eut que juste le temps d'achever - entre deux crises de folie -

l'illustration de mes «chansons de la Fleur-de-lys» avant que de mourir dans un cabanon de Villejuif. Étudiant, il ne se désaltérait déjà qu'avec de l'absinthe ; soldat au 5e Cuirassiers, à Cambrai, il s'inondait de genièvre ; en Bretagne, il buvait «la goutte» à même la bouteille, par fanfaronnade (il la nommait son «petit lait»). Un vrai suicide, quoi !... Pauvre Vincent ! C'est ton exemple tragiquement lamentable qui a fait de moi, de bonne heure, l'antialcoolique irréductible que je suis demeuré depuis.

*

**

Chaque soir, la classe terminée et la porte franchie, la bande des écoliers habitant les quartiers de Courcelles et des boulevards extérieurs tournait à droite et remontait la rue ; la bande de ceux qui logeaient dans les rues de La Boétie - alors Abatucci -, Penthièvre ou de Miromesnil - j'en étais - descendait vers Saint-Augustin, pour, au coin de l'avenue Portalis, se heurter régulièrement à des adversaires farouches qui la guettaient patiemment et s'élançaient sur elle aux cris répétés de «Mut'-ou-Cor' ?». Ceux-là étaient les élèves de l'école laïque - on disait : la Mutuelle, alors - de la rue de la Bienfaisance.

La lutte contre les écoles congréganistes commençait.

Jamais, au grand jamais, nos bons Maîtres ne nous parlèrent politique, ne nous donnèrent un conseil anti-fraternel cela, je le jure ici bien haut, sur ce que j'ai de plus cher, de plus sacré au monde ; et je ne doute pas qu'il devait en être de même dans l'école concurrente. Où donc, puisions-nous, méchants petits bambins que nous étions, cette rage soudaine qui n'existe plus, Dieu merci ! et qui nous précipitait, rageurs, les uns contre les autres à la sortie des classes ?

Où ?... Dans nos familles tout simplement.

Deux seuls journaux pénétraient, alors, dans les ménages populaires : le **Petit Journal** et le **Petit Parisien**. La plupart des ouvriers ou petits artisans qui lisaient le **Petit Journal** envoyaient leurs enfants chez les Frères ; les lecteurs du **Petit Parisien** mettaient les leurs à la Mutuelle. Cette dernière feuille - qui s'est bien assagi depuis, avouons-le -, était, en ce temps-là, aussi violemment antireligieuse que la **Lanterne**, de sinistre mémoire. Plusieurs de nos voisins la lisaient et j'entends encore la voix de mes chers parents - lecteurs, eux, du **Petit Journal** s'élevant, indignée, pour protester contre les histoires calomnieuses, les faits divers, orduriers souvent, qu'on leur mettait sous les yeux, et où, toujours, étaient mêlés et salis odieusement des prêtres ou des religieuses. Je sais bien que chacune de ces histoires (quand, du moins, le nom du village cité n'était pas, comme l'histoire elle-même, inventé de toutes pièces), se voyait démentie quelques jours plus tard - mais il n'en restait pas moins «quelque chose» dans les esprits des simples qui s'en étaient intoxiqués.

Et c'est pour cela que les élèves de la Mutuelle, de la «Mut'» - couraient sus, en toutes occasions, à ceux de l'école des Frères (qu'ils appelaient, délicatement, des «Corbeaux», des «Cors», à cause de la couleur sombre de leur robe) en hurlant à pleins poumons : «Mut' ou Cor' ?», «Mut' ou Cor' ?». Et, dès que nous répondions, fièrement : «Cor», vlan ! les petits poings ennemis s'abattaient sur nos nez et nos yeux. Inutile de dire que nous ripostions aussitôt, d'enthousiasme. Et c'étaient, alors, des combats homériques réveillant en sursaut tout cet aristocratique carrefour ordinairement si paisible, combats nui ne prenaient fin, momentanément, que lorsque les concierges du voisinage, surgis de leurs loges, balais en main, étaient parvenus à nous séparer et à nous «balayer» au loin.

Le grand Vincent, un autre Breton, un boiteux nommé Yvon Leloup, un Alsacien nommé Burgunder (actuellement sous-directeur de la Transatlantique au Brésil) et votre serviteur, batailleurs et têtus comme le sont généralement les gâs d'Arvor et d'Alsace, nous en donnions à cœur joie, je vous en réponds, et finissions, même, par chérir nos adversaires qui nous procuraient ces belles occasions d'essayer notre force et notre agilité.

Quelques-uns de la «Mut'» eurent un jour le vice de retirer subrepticement leurs ceinturons de cuir pour les transformer en fines armes sifflantes et cinglantes qui nous égratignaient vilainement les joues avec leurs ardillons pointus. Alors, moi, m'inspirant des Antiques du bon Frère Scipion, j'imaginai de doter notre petite troupe d'une arme défensive. Pour ce faire, nous retirions, nous aussi, les ceinturons de nos tabliers noirs ; nous les attachions, bien serrés, autour de nos grands cartons de dessin ; puis, nous y coulions notre bras gauche ainsi que le faisaient en leurs targes les Vélites ou les Gladiateurs romains, et nous pouvions, dès lors, narguer et défier l'ennemi à notre aise, derrière le rempart de ces boucliers improvisés. Et bientôt, ils lâchaient pied et s'enfuyaient, non sans nous cribler encore de pierres, ou, l'hiver venu, de boules de neige. Dans l'une de celles-ci, un beau soir, ne voilà-t-il pas qu'un de ces petits étourdis s'avisa de glisser un gros caillou pointu que je reçus, tout, en plein front, un peu au-dessus de la tempe. Le coup fut si rude que je tombai, ensanglanté, et que l'on dut m'emmener chez un pharmacien, boulevard Malesherbes, pour m'y faire un point de suture. Cela fit quelque bruit, bien entendu ; aussi, d'un commun accord, le directeur de la Mutuelle et le nôtre - qui étaient, au demeurant, fort bons amis - décidèrent-ils de faire accompagner, désormais, chaque soir, par un de leurs professeurs, les deux bandes rivales, jusqu'au point extrême où elles se dispersaient un peu dans toutes les directions.

Et les combats finirent faute de combattants ; et jamais plus ne retentit, au pied du dôme pacifique de Saint-Augustin, le terrible cri de guerre : «Mut' ou Cor' ?».

Telles furent les enfantines escarmouches qui illustrèrent, de-ci, de-là, les débuts de la campagne anti-congréganiste.

On en a vu d'autres, depuis !...

Chapitre treize

«Aide-toi...»

Lorsque notre petite smalah émigra, de la rue de Miromesnil 42, au 42 de la rue du Rocher, je retrouvai, là, quelques-uns de mes jeunes et sympathiques ennemis de la «Mut'». Ils logeaient pour la plupart, dans une Cité populacière, nommée Impasse Dany, qui n'était séparée que par un petit muret du sombre et humide rez-de-chaussée, où nous gîtions nous-mêmes.

Le matin, avant de partir à l'école, ou, le soir, en rentrant de classe, je faisais toutes les commissions du ménage et je pourrais encore vous détailler, sans commettre une omission, tous les magasins qui ornaient notre rue entre le pont et le carrefour de Vienne. Avant d'arriver à ce dernier, on passait devant une grande épicerie dans l'étalage extérieur de laquelle les pruneaux, que ne recouvrait aucun filet protecteur, excitaient fort nos convoitises. Parvenus là, souvent, l'un de nous, ayant sous le bras son carton à dessin dont il laissait déborder tout exprès la grande règle plate, était interpellé de loin par un complice, au moment précis où il passait devant les fruits secs. A cet appel, il se retournait brusquement, de façon à rafler et à lancer sur le trottoir, avec sa règle, une douzaine de pruneaux. Après quoi, il passait gravement son chemin, sans se baisser. Les copains arrivaient à leur tour et recueillaient les «égarés» que l'on se partageait, vingt mètres plus loin, le coin de la rue de la Bienfaisance tourné. En a-t-on du vice, tout de même, quand on est jeune !

Tenez, moi qui vous parle en toute franchise, j'eus, un jour, l'envie folle de posséder un carnet de «décalcomanie» ; vous savez bien, ces affreux petits dessins violemment colorés que l'on s'imprime sur les mains après les avoir, d'abord, léchés très longuement ?... Il me fallait deux sous pour cette belle acquisition et je ne les possédais pas. Et je desséchais de dépit quand ma mère m'envoya quérir - pour le pousse-café de ses ouvrières - cinquante centimes d'anisette. On devait, pour ce prix, m'emplir exactement un carafon qui servait de mesure. Et j'eus l'astuce de n'en réclamer, ce jour-là, que pour huit sous et - avant de rentrer - de faire le plein à la pompe même de notre cour. Mais il arriva ce prodigieux désastre que l'eau rendit opaque la belle liqueur tout à l'heure si claire et que ma mère, furieuse, bondit chez le bistrot en lui criant :

- Que venez-vous donc de m'envoyer là, monsieur Rigal ?

- Je vous ai envoyé huit sous d'anisette, madame Botrel.

- Dix sous que j'avais dit...

- Tout s'explique : aux huit sous de fine anisette du père Rigal, votre gosse a dû ajouter deux sous d'anisette de grenouille...

Je dus avouer. Que pris-je, alors, que pris-je ?... De quoi me dégoûter pour toujours des «décalques» !...

Une autre fois, comme je revenais de chez le «bougnot d'en face» avec un grand seau rempli de coke et de houille, que je portais à deux mains ainsi que la petite Cosette des «Misérables», une bande de la «Mut'» surgit de l'impasse Dany en me criant : «Mut' ou Cor' ?».

- Cor ! répondis-je fièrement [Les petits Parisiens ignorent heureusement le breton...].

Et, aussitôt, les cailloux, les morceaux de bois, les trognons de choux se mirent à pleuvoir sur moi. Je ripostai de mon mieux, comme bien vous pensez : mais, du temps que je courais après leurs projectiles pour les leur renvoyer, les petits Parigots, lestes et débrouillards, en trouvaient quantité d'autres, dont ils me bombardaient sans pitié ni répit. J'allais donc être obligé de battre honteusement en retraite, quand mes yeux tombèrent sur le seau de charbon abandonné par moi, au milieu de la rue, qui, très abrupte, comme son nom l'indique, n'est guère fréquentée par les véhicules. Des munitions ?... Mais, en voilà !... Je n'y pus résister. Et vli ! et vian ! le gros coke et la houille, lancés par des mains expertes de paysan habitué à descendre les fruits et à pourchasser les petits animaux à coups de pierres, se mirent à voltiger, rapides, à travers l'espace.

De mes sept ou huit assaillants, quatre ou cinq s'étaient déjà réfugiés, en pleurnichant, dans leur sombre ghetto, et je me disposais à pousser, à mon tour, le «Montjoie !» du triomphe sous les yeux approbateurs - parbleu ! - de la charbonnière qui me contemplait du seuil de la boutique, lorsque deux soufflets retentissants cinglèrent mes joues enfiévrées d'orgueil.

- Mon charbon ! Mon charbon !

C'était maman, encore ma pauvre chère maman, que son apprentie, rentrant de course, s'était empressée - la sale «rapporteuse» - de prévenir en toute hâte.

Et je dus, le front bas, moi le vainqueur, reprendre mon seau, vide d'un tiers au moins, et rentrer piteusement au logis, cependant que, réorganisés, les vaincus de tout à l'heure ramassaient, de-ci, de-là, dans les ruisseaux, mes projectiles encore utilisables, pour les apporter à leurs mères. De bons enfants, n'est-ce pas ? Tandis que moi !...

Au lendemain de semblables équipées, une sorte de nostalgie révoltée me reprenait ; et, alors, assoiffé de liberté, désireux de revoir de l'eau, des arbres, de l'herbe, je faisais l'école buissonnière et allais rôdailler, de longues heures... au Parc Monceau : de ses avenues trop bien léchées, je passais dans sa petite grotte sombre, autour de son bassin minuscule en lequel se mirait sa colonnade en ruine. J'eusse bien voulu pousser jusqu'au Bois de Boulogne. Mais c'était trop loin ; et j'étais, tout de même, assez consciencieux pour mener, deux fois le jour, jusqu'à la porte de l'école et reprendre à sa sortie mon jeune frère Ernest, que je ne voulais pas entraîner dans mon crime.

Après de semblables aveux, vous ne serez donc pas surpris, chers lecteurs, quand j'ajouterai que je ne fus jamais un très brillant élève, quoi qu'en ait prétendu, depuis, le Frère Alton Marie.

Et le «Jour des Prix» arrivé, ma pauvre maman n'eut jamais l'orgueil de me voir descendre l'estrade officielle, les bras chargés de beaux volumes dorés sur tranche et la couronne d'or au front. Hélas ! non !... Mes prix, à moi, étaient de modestes petits bouquins noirs, portant sur leur plat les armes de la Ville de Paris et intitulés : **La Morale en action, les Enfances célèbres, les Héros en soutane**. Je les ai conservés : tous, sans exception, sont décernés «à l'élève Botrel qui a obtenu le premier prix de lecture, le premier prix de récitation, le premier prix de narration ou de rédaction». Mais pas un prix d'exactitude, d'algèbre, de géométrie ou de mathématiques, comme en rapportaient mes camarades Léon Vincent, Constant, Louis Tircot et Mion qui, sous mes yeux admiratifs et jamais envieus, il faut le reconnaître, descendaient, chaque année, de l'estrade, trébuchant sous le double poids de leur gloire et de leurs trophées, pour être couronnés, une fois de plus, dans la salle, par leurs mères éperdues d'émotion et d'orgueil.

Ma pauvre maman à moi en éprouvait bien quelque aigreur. Elle me disait en rentrant : «Pas possible ! Il y a des injustices ! Je les connais, moi, tes petits camarades ; je leur ai parlé souvent : pas un de ces quatre-là n'est plus malin que toi ; pas un... sauf Mion, peut-être. Oui, celui-là fera son chemin, tu verras ; il occupera, un jour, une haute situation. Toi aussi, tu pourrais devenir quelque chose, mais on n'est pas des gens protégés, nous autres ; et, sans protection, vois-tu, il n'y a rien à espérer dans la vie !»

Pauvre mère ! Comme elle se trompait sur le compte de mes petits condisciples dont les trois premiers, tout au moins, furent vraiment des «as». Constant, boursier, devint une des gloires des Francs-Bourgeois ; Tircot, une sorte d'Inaudi phénoménal, avait devant lui le plus brillant avenir quand la phtisie le faucha brutalement, en pleine jeunesse ; Léon Vincent, lui, devint - et est encore un financier de toute première force ; le seul ami, du reste, que j'aie dans la Finance !

Quant à Mion, je le perdis de vue durant de longues années. Mais, un jour que je passais avenue de Wagram, un «Ohé ! Botrel !» retentissant et qui semblait descendre des nues me fit lever le nez... et j'aperçus le brave garçon, vêtu de blanc comme un Pierrot, qui, juché tout là-haut, là-haut, sur une toute petite planchette suspendue à une longue corde, «ravalait» une façade. Le fort en thème était devenu - est peut-être encore - peintre en bâtiment !... Ainsi que ma mère lui avait prédit, il occupait une haute situation.

Une fois cependant - une seule - je donnai à maman un petit frisson de fierté. J'avais récité, au cours de la Distribution, une poésie dramatique : «La Colère d'un franc-tireur» (de Catulle Mendès, si je ne m'abuse) et qui se terminait par ces vers :

...Ah ! major, coupe, taille, ampute, sois brutal,
Mais sois prompt !... Le canon résonne et la Victoire
Qui redevient française et nous rend notre gloire,
Des Prussiens culbutés va faire un tel abus
feue, si je tarde encore, il n'en restera plus !

J'avais été applaudi très fort et unanimement, même et surtout par les auditeurs des tout derniers rangs qui me disaient à la sortie : «A la bonne heure ! toi, au moins, on t'entend !» Ma voix de «taureau», vous voyez toujours ! ... Enfin ! un vrai succès, et qui me valut l'insigne faveur, mon tour arrivé, d'être couronné (premier prix de lecture, premier prix de récitation : voir plus haut), d'être couronné, dis-je par Monsieur le Président en personne... Ces cérémonies étaient tour à tour présidées par les députés du huitième arrondissement : Raoul Duval, E. Hervé, Binder, etc. Mais, cette année-là, c'est Monsieur le Maire qui opérait lui-même, un bon gros papa au spirituel visage qui vous souriait entre deux côtelettes poivre et sel. Il se nommait bucoliquement Beurdeley.

Se souvenant qu'il m'avait vu une heure auparavant sur le tremplin, il me prit entre ses jambes et me dit à voix basse, pendant que la cérémonie autour de nous suivait son cours, que j'avais «récité avec beaucoup de sentiment le «Chêne et le Roseau» (il confondait avec un autre, mais ça ne fait rien). Puis, il ouvrit le bouquin pour y lire mon palmarès et tiqua, de suite, sur le titre : «Oh ! qu'il est joli et éloquent : Aide-toi, le Ciel t'aidera. Et quel bon conseil il donne ! Retiens-le, médite-le, mon petit Théophile (il voulait dire Théodore, mais n'importe !). Oh ! je crois bien que tu ne liras pas entièrement l'ouvrage, qui me paraît un peu grave, mais n'en oublie jamais le titre, car il est essentiel et se suffit à lui-même. Aide-toi dans la vie, de toutes tes forces, avec toute ta bonne volonté, et sois assuré que, toujours, le Ciel, touché de tes efforts, viendra à ton secours et t'aidera de sa toute-puissance !» Puis, ayant dit, il m'embrassa, me posa tout de guingois une couronne de papier vert sur le crâne et je pus regagner ma place.

Or, avant de m'y asseoir, j'aperçus ma mère qui, de loin, me souriait avec fierté, cette fois-ci, et qui hochait la tête en ayant l'air de me dire : «Mâtiche ! J'espère qu'il t'en a dit long, Monsieur le Président : **bien plus long qu'aux autres, sûr !**» Où l'orgueil d'une maman va-t-il se nicher !...

Il n'avait donc pas eu tort d'y aller de son gentil laïus, le bon M. Beurdeley ; d'abord, parce qu'il fit plaisir à ma mère et, ensuite, parce que, jamais, moi, je n'oubliai ses conseils ni ceux de son petit livre.

Ah ! oui, je puis me rendre, ici, cette justice que je me suis «aidé» vaillamment et de mon mieux, toujours,

mais témoigner aussi que le Ciel, en retour, ne m'a jamais refusé son aide précieuse, tout au long, au long de ma vie !

Deuxième Partie

Ma jeunesse

Chapitre quatorze

Sur le trimard

Trois événements capitaux pour moi marquèrent l'an de grâce 1880 : en mai - j'avais onze ans et demi -, je fis ma première Communion ; en juillet, j'obtins mon certificat d'Études primaires et, en août, mon père me dit : «Au trimard, à présent ! Voici l'heure de te mettre en chasse pour trouver le chemin de la Fortune !» Il y a quarante-cinq ans de cela et, ma foi, ce fameux chemin, je le cherche encore...

Je puis dire en toute vérité et conscience que j'ai fait une bonne première Communion. Aussi le souvenir de cet acte ineffaçable a-t-il embaumé toute ma vie. Je n'ai qu'à l'évoquer encore, tenez, pour sentir aussitôt des bouffées de pureté, de candeurs liliales, balayer dans mon cœur tous autres souvenirs mauvais, comme, au Printemps, les senteurs adorables des muguets et de l'aubépine purifient l'air, soudainement, de tous les mauvais miasmes. Ah ! que je plains ceux qui n'ont pas éprouvé cette joie incomparable au matin de leur existence !

C'est qu'aussi j'ai eu la chance exceptionnelle de trouver à Saint-Augustin quatre remarquables apôtres pour me préparer à cet auguste événement : l'abbé de Bréon, d'abord, qui m'affectionnait particulièrement (il était le frère d'un des juges de Dreyfus, le Commandant de Bréon, homme droit et scrupuleux dont les angoisses sont demeurées légendaires) ; l'abbé de Saint-André, ensuite, qui pouvait, à bon escient, nous parler des Sacrements, car il les avait reçus, lui, déjà tous les sept officier blessé grièvement - au Mexique, je crois - il y avait été extrémisé ; devenu soudainement veuf, après quelques années de mariage, il avait démissionné pour entrer dans les Ordres... Le troisième était le saint abbé Huvelin, au beau visage ascétique, la Douleur faite homme, et qui marchait la tête un peu penchée à gauche ainsi qu'un crucifié, l'abbé Huvelin, le Directeur et l'ami de cet autre Saint que fut le Père de Foucauld. Et il y avait, enfin, celui qui fut mon directeur à moi-même, qui veilla sur toute mon adolescence et qui, dix ans plus tard, me maria dans la même église et au même autel ; celui qui me tutoie toujours et m'appelle encore «son petit Théo» : le vénéré abbé Chesnelong, aujourd'hui Archevêque de Sens.

Qu'ils soient à jamais bénis ceux-là par qui ce grand jour fut, vraiment, pour moi, «le plus beau jour de ma vie !» Oui, le plus beau, certes, et l'inoublié aussi : à tel point qu'il m'est impossible aujourd'hui encore d'écouter, sans pleurer, de jeunes et pures voix chanter ce que moi-même je soupirais alors, si ardemment :

Mon Bien-Aimé ne paraît pas encore...
Trop longue nuit, dureras-tu toujours ?
Tardive aurore,
Hâte ton cours...

*

**

Mon certificat d'Études, par contre, ne m'a laissé aucun souvenir particulier ; il n'en fut pas de même pour

ma mère qui en fut comme éblouie : «Tu vas pouvoir entrer dans un bureau à présent, me dit-elle, et devenir «un Monsieur», car tels étaient, pour moi, son rêve et son ambition.

- Non, répondit mon père : il sera un ouvrier, d'abord. Il a un diplôme ; c'est bien ; qu'il ait un métier, maintenant ce sera mieux.

De là, longue discussion et dispute même entre mes bons parents, que le hasard, bientôt, devait mettre d'accord, puisque, dans la première de mes nombreuses places, je fus, à la fois, comptable et forgeron.

De la rue du Rocher, nous avons émigré rue d'Astorg, sous le toit d'une gentille remise de voitures dont les lucarnes ovales plongeaient dans les jardins des Greffulhe et des d'Arenberg.

De l'autre côté de la rue végétait un serrurier qui demandait un apprenti. Agréé comme tel, il fut entendu que j'aiderais également la fille du patron, Mlle Henry, à tenir sa comptabilité. Finalement, toujours en courses, je n'appris ni l'un, ni l'autre de ces deux métiers. Griffonner quelques factures, oui ; forger une clef, peut-être... mais c'était tout. Le reste du temps, allez, oust ! en route vers les Sterlin et les Fichet et les Fontaine, tous les quincaillers de Paris ; ou bien, au lointain dépôt de la ferraille, rue Boissière, tout là-haut, dans Chaillot. Là, on me chargeait l'épaule de longues barres de fer qu'il me fallait rapporter rue d'Astorg, à travers les interminables rues de Longchamps, de Pierre-Charron et de Penthievre. Elles avaient près de quatre mètres de longueur ; et, comme, moi, j'étais plutôt petit encore, ces diablasses, assez flexibles, touchaient toujours le sol par l'une quelconque de leurs extrémités, soit devant, soit derrière. Si je les laissais à la traîne - ce qui était le plus commode - un joyeux loustic, comme il y en a tant à Paris, ne résistait jamais à la tentation de mettre son pied dessus, m'arrêtant ainsi brusquement : et - pouf ! - me voilà le derrière sur le trottoir ! Alors, j'avançais un peu les barres sur mon épaule meurtrie et elles frôlaient, maintenant, le sol devant moi, jusqu'au moment où, rencontrant un pavé, un dallage, plus haut que ses voisins, elles s'y heurtaient brutalement et - pouf ! - encore sur le derrière !... Un vrai cauchemar, pour tout dire !

Au bout de six mois, ne sachant rien de la comptabilité et ayant appris tout juste de la serrurerie les éléments nécessaires à faire un cambrioleur passable, je m'en allai pleurnicher auprès du bon Frère Alton-Marie.

- J'aurais bien une place pour vous, me dit-il, mais le prix offert est modique. Combien gagnez-vous chez votre serrurier ?

- Rien.

- Oh ! mais alors tout va bien. Un éditeur de musique, M. Lebeau, 11, rue Saint-Augustin, me demande un apprenti. Il lui donnerait vingt-cinq francs.

- Par an ?

- Par mois, voyons !

C'était la fortune !

Aussi, dès le lendemain, entrai-je dans mes nouvelles fonctions.

Là, je fus le gosse qui porte les coupantes planches d'étain chez les graveuses des faubourgs Saint-Denis et Saint-Martin et les lourdes pierres lithographiques dans les parages de la rue Rodier, qui va chercher les écrasants ballots de papier sur les quais ou qui, l'épaule gauche chargée de deux épais cartonnages réunis par une courroie, va «au rassortiment», d'un éditeur à l'autre, de Durand à Heugel, de Leduc à Enoch, de

Grus à Margueritat.

Aussi, quand, aujourd'hui, je rends visite à mon propre éditeur, Ondet, n'est-ce jamais sans émotion que j'y vois des gamins, dans lesquels je me reconnais, parcourir leur livre oblong traditionnel et commander : «Douze «Chansons de chez nous», douze «chansons en sabots», puis : «Hein ? De quoi ? C'est pas des «guitares» [Chansons en petit format, chant seul.]. Vingt-quatre bouquins à m'appuyer, mince de boulot !»

Pauvres gosses !

Un jour, vers midi et demi, comme je déjeunais dans un coin du magasin, arriva chez mon patron un petit monsieur, barbu, décoré, le chapeau en bataille, qui me dit :

- Lebeau est-il chez lui ?

- Oui ! Mais il est à table !

- Ça ne fait rien. Préviens-le qu'on le demande illico !

- Impossible, il me gronderait !

A ce moment, une bonne grosse voix monta de la salle voisine.

- Hé, Théodore !

- M'sieur ?

- Qui est là ?

Le visiteur répondit lui-même, gaillardement :

- C'est moi, vieil Alfredo !

- Entre donc vieux maestro !

Un quart d'heure plus tard, comme je mangeais mon dessert, le petit monsieur reparut avec une cargaison de partitions dans les bras.

- Laisse donc, laisse donc, lui dit le patron. Puis, s'adressant à moi :

- Tenez, Théodore, descendez cela jusqu'au «carrosse» du Maître !

L'ordre exécuté, je saluai et tournai les talons.

- Au revoir, M'sieur ! ...

- Attends, attends, que je te couvre d'or, dit le Monsieur.

Et il me donna cinquante centimes, en ajoutant avec un joli rire gamin :

- Alors, comme ça, tu t'appelle Théodore ?

- Mais oui, M'sieur.

- C'est un bien beau nom !

- Je ne trouve pas, M'sieur... Mais y a pas de ma faute.

- Si ! si ! C'est le plus joli de tous les noms de baptême continue !...

Et, riant de plus en plus fort, il alla se jeter sur les coussins de son fiacre qui l'emporta cahin-caha.

- Ça y est ? me dit M. Lebeau quand je fus remonter. Quel charmant homme, hein ?

- Oui ; il m'a donné dix sous... mais il s'est bien fichu de moi pour le double.

- Pas possible !

- Si.

- Pourquoi ?

- Parce que je m'appelle Théodore.

- Explique-toi.

- Il m'a dit en rigolant : «C'est le plus joli des prénoms !»

- Parbleu !... Tu ne sais donc pas à qui tu as eu affaire ?

- Non.

Au grand compositeur «Théodore» Dubois.»

- Vous m'en direz tant !...

Chapitre quinze

La faute

Au bout de six mois, à la fin de chacun desquels je rapportais fidèlement et fièrement cinq belles pièces de cent sous à la maison, mon père en exigea, dorénavant, six de mon patron. M. Lebeau les lui refusa. Et, comme un joaillier lapidaire faisait connaître, par voie d'annonces dans le **Petit Journal**, qu'il en offrait, lui, dix - cinquante francs, songez !... - pour un emploi identique, il me dit : «Puisque tu n'as pas mordu dans la «serrure», tu mordras peut-être dans le «sertissage».

Oui, j'y mordis... mais faillis m'y casser les dents !

Ces «Souvenirs» qui sont un peu des «Confessions» doivent avoir pour qualité primordiale - à défaut d'autres - d'être sincères, quoi qu'il puisse parfois m'en coûter. Quels sont mes meilleurs «clients», mes habituels lecteurs ? Des jeunes gens, plus particulièrement : puissent-ils, au récit de mes faux pas, s'écrier, en eux-mêmes et pour eux-mêmes :

«Casse-cou !»

Allons-y donc... courageusement.

Il y avait loin de la rue de Miromesnil où nous étions revenus loger au numéro 11, cette fois, presque en face de l'Élysée - jusqu'à la rue aux Ours où habitaient mes nouveaux patrons. Il me fallait quitter le logis familial dès six heures et demie, remonter toute l'interminable rue Saint-Honoré, traverser les Halles centrales et, par la rue de Rambuteau, atteindre, enfin, le boulevard Sébastopol où s'affourche la rue aux Ours. J'y parvenais vers sept heures et demie et me mettais, tout de suite, à balayer, arroser, épousseter le magasin de vente et l'atelier, afin qu'à huit heures tout fût en ordre. Après quoi, vite à la besogne ! A l'apprentissage ?... Non : en courses, surtout ; car c'est ainsi que l'on comprend l'apprentissage à Paris. Je fus un de ces gosses portant en sautoir une longue et solide chaînette au bout de laquelle est suspendue une petite boîte d'acier et que l'on aperçoit dans tous les attroupements de ces lointains quartiers du Temple et du Marais, entre le petit télégraphiste bleu et le marmiton blanc. Et les moindres méandres des rues Chapon, Michel-Lecomte, Beaubourg et Quincampoix n'eurent bientôt plus de secrets pour moi. Tout ce quartier populaciel, sombre, sale, mais dont presque tous les escaliers malodorants possèdent d'admirables rampes en fer forgé, fut, cependant, jadis, le coin le plus élégant de la Capitale ; j'y reconnaissais, à chaque pas, les décors des romans de Dumas père, de Ponson du Terrail et de Maquet dont je faisais, alors, ma lecture passionnée. Mais, au lieu de beaux seigneurs caracolants, au lieu de belles marquises en carrosses ou d'élégantes précieuses en chaises-à-porteur, je n'y voyais plus guère, au long des rues, que bons «Crinquebilles» marchands de légumes ou que grosses écaillères «aboyant» leurs poissons ; j'y croisais, surtout, innombrables et vaillantes, mes camarades de travail et de misère les «polisseuses» et «brunisseuses» de bijoux, poudrées de rouge du bas de leurs longs sarreaux à la pointe extrême de leur chignon et qui semblaient autant de «squaws» indiennes sorties, elles, d'un des récits aventureux de Fenimore Cooper ou de Gustave Aymard, mes autres romanciers favoris.

J'y fréquentais aussi hélas ! - d'autres apprentis de mon âge, ou, ce qui était plus dangereux encore, un peu plus âgés que moi : gavroches spirituels, débrouillards, - et serviables à l'occasion, mais amoraux - sinon immoraux - en diable et qui m'initiaient à des «combines» sportives au moyen, desquelles, affirmaient-ils, on doublait, on triplait facilement ses gains journaliers. Tous ces malheureux jouaient aux courses - oh ! de

loin, bien entendu, n'ayant jamais le loisir de fréquenter les pelouses d'Auteuil ou de Chantilly - par l'intermédiaire de bookmakers qui tenaient leurs assises chez les bistrots du voisinage.

«L'important - m'expliquaient-ils - est de posséder cinquante «ronds» ; alors, on s'associe avec un copain et on y va de sa «thune» (cinq francs) sur un «canard» favori. Après quoi, on partage le «bénéf». Allons, amène tes «pépètes» un de ces jours et tu nous en diras des nouvelles !»

Oh ! que c'était donc tentant ! Doubler, tripler, mes appointements si facilement ! Rapporter au bout du mois cent francs, cent cinquante francs peut-être, à ma mère extasiée ! La tentation était trop forte : j'y succombai.

Il me fallut quatre jours pour économiser les cinquante sous requis. Maman me donnait un franc chaque dimanche «pour faire le jeune homme» et dix sous chaque jour pour ajouter un plat chaud - boeuf nature ou ragoût acheté chez le traiteur du coin - au pain, au fromage, aux fruits et à la chopine de cidre que remportais du logis chaque matin. Il ne s'agissait donc que de serrer d'un cran sa ceinture trois jours de suite ; ce que je fis et, dès le mercredi suivant, je remis mes deux francs cinquante au perfide enjôleur. Hélas ! nous gagnâmes... et, le soir même, il me remit huit francs de bénéfice net. Si j'avais perdu dès le début, je n'aurais, certes, pas insisté, mais je gagnai. Ah ! l'argent maudit que celui que l'on ne gagne pas à la sueur de son front : il vous brûle les mains et c'est bien fait. Le lendemain, je jouai cinq francs et je les perdis ; mais, le surlendemain, les trois francs qui me restaient encore du gain de l'avant-veille me rapportèrent douze francs. Et cela continua ainsi, avec des alternatives de gain et de perte, durant trois semaines.

Et voilà qu'un matin deux «aminches» arrivèrent avec un «tuyau mirobolant», infaillible, qui, si nous pouvions réunir cent francs à nous trois, nous assurait la fortune : quelque chose dans les quinze cents à deux mille balles» ! Ils possédaient, eux, soixante francs d'économie et ils me suppliaient de compléter la somme. «Impossible, dis-je : tenez, voyez mon porte-monnaie : il ne me reste que quinze francs».

- Que nous chantes-tu là ? Ton «morlingue» est plein de «galtouze» !

- Oh ! le reste n'est pas à moi. Je viens de toucher une facture pour les patrons.

- Dis-leur qu'on t'a prié de revenir dans la soirée. A quatre «plombes», exactement, le «book» nous refilera notre «pogon» et ça fera la rue Michel !

Indigné, rouge de honte, rien qu'à la pensée que l'on pût me faire une semblable proposition, je leur tournai le dos. Mais ils s'attachèrent à mes pas, me traitèrent affectueusement de sale lâcheur, d'enflé, de gourde et de poireau et m'entortillèrent si bien, riant et menaçant tour à tour, que je me laissai faire.

A quatre heures, tout fiévreux, j'étais au rendez-vous. Catastrophe !... L'outsider, qui, «grattant» tous les favoris, devait arriver au poteau «comme dans un fauteuil», était demeuré, lamentablement, «dans les choux». Et je dus expliquer à notre comptable que le paiement de la fameuse facture était remis à huitaine. Pendant cette semaine de répit, il s'agissait donc de regagner, coûte que coûte, les vingt-cinq francs si indécemment... empruntés. Mais je perdis, perdis encore et, pour me rattraper à tout prix, je dus «emprunter» à nouveau sur une, deux, sur trois nouvelles factures. Bref, à la fin du mois, j'avais perdu dans les deux cent cinquante francs. Je crus - après avoir fait et refait dix fois mes comptes - en devenir fou. D'autant que le patron, en me payant ma mensualité et en me dévisageant d'un air sévère, me dit, ce samedi-là :

- Je suis de moins en moins satisfait de vous, mon ami. Depuis quelque temps, vous bâclez votre besogne et n'en finissez plus de rentrer de courses. Priez donc votre père de venir me trouver, lundi.

Quelle suée !... Se doutait-il de quelque chose ? Je me sentis perdu.

Que faire ?... Avouer tout à ma mère, rougir devant elle et la voir rougir de moi, assister au déchaînement de son chagrin que - nerveuse et passionnée comme je la connaissais - je prévoyais terrible ?... Oh ! non : impossible. Avouer tout à mon père, alors ?... Moins encore. Je ne l'avais vu en colère que deux ou trois fois dans ma vie ; mais ses fureurs froides, concentrées, brutales même, étaient affreuses.

Et je résolus de mourir... tout simplement.

Dans la nuit du samedi au dimanche, dès le petit jour, quand tout dormait encore au logis, après avoir déposé sur ma petite table tout le mince reliquat de mon fatal magot, je m'enfuis comme un voleur (que j'étais) par les rues de Penthièvre, Roquépine, Châteaudun, Lafayette et de La Chapelle pour atteindre les faubourgs, la banlieue et, là, me précipiter soit dans le canal, soit sous les roues d'une locomotive.

J'arrivai devant l'église Saint-Denis, vers les dix heures, comme le troisième et dernier appel de la Grand-messe commençait de tinter. Brisé par l'insomnie, éreinté par ma longue course matinale, j'y entrai presque machinalement pour y reposer mes jambes lasses, comme fauchées soudain. Quel bon Ange gardien me conduisit-là, on eût dit par la main ?... Ce fut mon salut. Les chants liturgiques, les orgues émouvantes soutenant de fraîches voix écolières qui chantaient le vieux cantique :

Reviens, pécheur, à ton Dieu qui t'appelle...

tout cela me bouleversa profondément. Le suicide m'apparut, soudain, comme la lâcheté suprême, malgré sa bravoure apparente. «Vis, souffre, pleure, expie et tu seras racheté !» me murmurait à l'oreille une voix alternant avec une autre qui me redisait, de son côté : «Courage ! Aide-toi et le Ciel t'aidera !»

Je pleurai. J'étais sauvé.

Mais je n'eus pas, cependant, la force de rentrer chez mes parents, tant je redoutais leur courroux. Je rôdai pendant trois interminables journées, fiévreux, chancelant, anéanti, en ces quartiers misérables de La Chapelle et de la Villette, autour des pêcheurs du canal, des bouchers des Abattoirs, me désaltérant aux fontaines Wallace, mangeant un quignon de pain sec acheté avec le produit d'une petite bague en cornaline que j'avais vendue huit sous à un marchand de bric-à-brac et couchant dans les fortifications, au milieu, sans doute, des pires rôdeurs.

Et, toujours, devant mes yeux, se déroulaient, comme dans un cauchemar, les péripéties du drame qui avait dû se jouer, certainement, chez nous : le réveil des miens, leur étonnement de mon absence, leur inquiétude à mesure que la journée avançait, leur épouvante, la nuit venue. Ailleurs, la surprise de mes patrons en ne me voyant pas au travail le lundi, leurs soupçons, la vérification des comptes, l'envoi du caissier chez mon père ; la honte et la colère de ce grand honnête homme ; la douleur de maman ; leurs visites angoissées à la Préfecture... à la Morgue aussi, peut-être...

Non !... non ! ... je ne pouvais pas les laisser en proie à de semblables tortures ! Allons ! coûte que coûte, il me fallait rentrer.

Mais rentrer seul, jamais !... Un ami de jeunesse de mon père, un gâs de Saint-Méen nommé Maximilien Legarçon, était, alors, maréchal-des-logis dans la Garde Républicaine. Je résolus d'aller lui faire ma confession. Il habitait à la caserne Schomberg et je m'y rendis, presque en courant, de peur de voir mollir ma résolution.

C'est lui qui vint m'ouvrir. A ma vue, son visage, barré, cependant, par une formidable moustache, s'épanouit d'aise.

- Tiens ! Te voilà, toi ! ... Entre donc, p'tit gâs : tu vas être le bienvenu.

Et il me poussa dans la petite salle à manger... où, terrifié, je me trouvai en présence de mon père, qui, - poussé par quel pressentiment ? - était venu, lui aussi, consulter son vieil ami.

Prêt à m'évanouir d'émotion, de crainte et de faiblesse, je me collai le dos à la muraille, les yeux clos et levant instinctivement le coude vers mon visage pour, parer les premières gifles escomptées.

Elles ne vinrent pas. Pour la première et l'unique fois de sa vie, mon père m'attira contre lui et me baisa au front, puis me dit :

- Viens, vite ! La «mère» va être si contente !

Et ce simple, disons le mot : ce rustre eut la délicatesse exquise de ne vouloir me ramener près de l'épouse et de la mère que lavé, nettoyé de la faute avilissante. Il dépêcha son compatriote près de maman, afin de la prévenir du retour imminent de son enfant prodigue et il me conduisit, lui, directement, à l'église Saint-Augustin, pour m'y jeter aux pieds de l'abbé Chesnelong. Puis, quand je fus absous par Dieu, il me ramena rue de Miromesnil sur le cœur affolé de ma pauvre maman.

Ah ! certes, je fus puni, corrigé sévèrement par la suite (comme c'était justice), longuement mortifié, privé pendant des mois des promenades et des gâteries accoutumées. Mais, un an plus tard, exactement, tout était remboursé et tout fut effacé. Et ce fut, désormais, le pardon définitif, l'oubli pour jamais de la vilaine aventure.

Mais quelle leçon pour moi, mes amis !... Jamais, au grand jamais depuis, dans le cours de ma déjà longue existence, je n'ai touché à une carte ni mis les pieds sur un champ de courses. Et, toujours aussi, depuis lors, j'ai été indulgent, fraternellement, aveuglément, aux fautes d'autrui, quelles qu'elles fussent. Et cela vous explique sans doute, n'est-ce pas, chers Compatriotes, bien des actes de ma vie ; un ou deux, particulièrement, auxquels il ne sera pas fait d'autre allusion dans ces «Souvenirs» et qui m'attirèrent, de la part de nombreuses personnalités incompréhensives ou butées, force critiques souventes fois amères.

D'aucuns ont dit, alors, narquoisement : «Il a voulu jouer le petit manteau bleu !» Oh ! mon Dieu, non ! Je continuais, tout simplement, à racheter ma faute d'autrefois, en serrant sur mon cœur des coupables repentants et qui pleuraient.

Et c'est pourquoi, aussi, je suis et entends bien demeurer le plus indulgent et le plus accueillant des papas.

Que de malheurs irréparables seraient évités, chaque jour, si les parents - pas tous, mais beaucoup - étaient moins solennels, moins lointains, moins sévères !

Sans tomber dans l'excès contraire, la «camaraderie» menant vite à l'irrespect, donnons à nos enfants l'impression qu'il n'est pas au monde un ami meilleur qu'un père, une confidente plus attentive et plus indulgente qu'une maman.

Et ne perdons pas de vue que nos chéris viennent au monde avec, dans leur petit cœur, les germes de presque tous les vices et ceux de toutes les vertus ; à nous d'étouffer les premiers en faisant éclore et fleurir magnifiquement les secondes au soleil de la Bonté.

Chapitre seize

Dans la Basoche

Les lamentables débuts dont je vous fis, ces temps derniers, les confidents, chers lecteurs, eurent au moins, pour moi, ce résultat précieux de me faire bien connaître certains milieux populaires que je devais chanter plus tard, de me bien faire comprendre, et aimer, et plaindre le Peuple, le Peuple vrai travailleur et courageux, et non le «Populo» cynique et toujours grondant que je ne fis que frôler avec effroi. Si j'avais réussi dans un de mes premiers avatars, je n'aurais sans doute jamais changé de milieu et jamais non plus, en conséquence, rimé les œuvrettes qui, depuis, à tort ou à raison, m'ont donné une vogue modeste, injustifiée peut-être, mais incontestable et dont je jouis encore à l'heure présente.

Ce fut, une fois de plus, le bon Directeur du Patronage Saint-Augustin qui me découvrit la place où je devais, enfin me maintenir, sans accroc aucun, durant plusieurs années.

- Un de nos bienfaiteurs - me dit-il - un avoué, Me Denormandie, me demande un petit clerc. Allez donc vous présenter à lui de ma part.

L'étude était située au deuxième étage d'un splendide immeuble faisant le coin des boulevards Malesherbes et Haussmann, en face des fameux Magasins de Félix Potin.

Me Ernest Denormandie était un homme d'une quarantaine d'années, très élégant, un peu lointain, mais doux et bon et comme un peu triste, toujours. Son étude, des plus prospères, s'achalandait particulièrement dans la haute aristocratie parisienne. Que de mondains, des plus huppés, dans les salons desquels, quinze années plus tard, j'interprétais mes **Chansons de chez nous** et mes **Chansons de la Fleur de Lys** ne se doutèrent jamais qu'à un moment de ma vie j'avais été le dépositaire de leurs plus intimes secrets alors que je «grossoyais» les détails prolixes et souvent pitoyables de leurs instances en justice !

Nous n'étions guère, dans l'étude, que deux employés, au sens précis et banal du mot : l'expéditionnaire et moi. Les clercs, du Principal - du «pal», comme on disait - jusqu'au plus jeune des «amateurs», ne faisaient guère que la traverser pour y parachever leur doctorat, y préparer leur thèse, en passant quelque peu de la théorie à la pratique.

L'expéditionnaire se nommait Augagneur. C'était un vieux Bourguignon salé, plein de jovialité et qui demeura durant toute sa vie le type même du zouave - du «zouzou» qu'il fut durant les plus belles années de son insouciant jeunesse gai vivant, un peu bambocheur même à l'occasion, mais toujours «le cœur sur la main».

Nos Principaux furent, tour à tour, Mmes Martin et Patenôtre (devenus, plus tard, de grands tabellions parisiens) et, enfin, Manuel Fourcade actuellement bâtonnier de l'Ordre en remplacement de Me Henri-Robert, autre familier de l'étude avec son ami Raymond Poincaré.

On ne saurait imaginer homme plus doux, plus souriant, plus imperturbablement affable que Me Fourcade ; il était adoré, d'emblée, de quiconque l'approchait : et je suis certain que son élévation au Bâtonnat fut un hommage rendu par ses confrères à sa bonté autant qu'à son talent.

L'aristocratie était représentée, près d'eux, par MM. de Merville, Delom de Mèzerac et de la Bretonnière, le frère du romancier ; la bourgeoisie par MM. Poulet, le fils de l'avoué d'appel, Marchand, Charton-Demeurs

et Guyon, le fils du célèbre praticien ; la Bretagne, par MM. de la Diriays et Loth, ce dernier, né natif de Quimperlé. Avec ces deux-là - qui furent, tout de suite, les amis du pauvre petit saute-ruisseau dépaysé - j'aimais à causer des landes et des forêts natales ; ils m'apprirent à connaître nos vieux auteurs bretons, les Paul Féval, les Souvestre, les La Villemarqué et, plus particulièrement, Brizeux ; j'eus, depuis, l'occasion de les en remercier. M. de la Diriays est devenu, en effet, le beau-frère de M. de Montgermont, le maire inamovible de Saint-Méen ; or, c'est en son château des Gravelles, où j'allais autrefois marauder des châtaignes, que je reçois, à présent, la plus douce et la plus fraternelle des hospitalités. Quant à M. Loth, lui, je l'ai retrouvé souventes fois à Tunis, où il fut juge et substitut avant de devenir Procureur de la République à Alger.

La fréquentation - oh ! modeste, car on ne s'adressait guère à moi ; mais on parlait devant moi, et j'avais de bonnes oreilles et un esprit d'assimilation assez grand - la fréquentation, dis-je, de cette jeunesse intelligente, distinguée, ardente, fut, pour moi, révélatrice de tout un monde ignoré. Ces basochiens parlaient fort peu procédure, mais beaucoup théâtre et littérature. Chaque matin, on s'y racontait, on y discutait la pièce nouvelle entendue la veille au soir ; puis le livre que venait de paraître. Les uns étaient pour les Classiques et les Parnassiens, les autres pour les Romantiques ou les Symbolistes qui commençaient à faire parler d'eux ; et l'on s'envoyait à la tête Hugo et Moréas, Leconte de Lisle et Verlaine, Sully-Prudhomme et Mallarmé, Daudet (père) et Dumas (fils), Sardou et Henri Becque ; tous noms mystérieusement sonores qui frappaient pour la première fois mes oreilles. J'en prenais note en cachette et, sitôt libre, je courais demander les œuvres exaltées ou dénigrées à la bibliothèque municipale du Ville arrondissement, rue d'Anjou, dont je dévorai, pendant ces quatre années - et de jour et de nuit - à peu près tous les volumes. Je devins ainsi moins étranger à ce qui se disait autour de moi et m'enhardis jusqu'à placer mon mot dans la conversation. Dès lors ces Messieurs s'intéressèrent à moi, lurent mes premières élucubrations et dirigèrent mes lectures.

Et j'eus l'impression qu'ils me donnaient des ailes.

Mais, comme aussi, tout à coup, mon éducation m'apparut précaire ! Oh ! il me fallait coûte que coûte l'améliorer, sinon la compléter !... Et je me fis inscrire aux cours du soir des Associations Polytechnique et Philotechnique du quartier. Chimie, Physique, Algèbre, Littérature ancienne, j'y effleurai - succinctement - toutes les branches de leurs programmes. Un seul cours y fut, par moi, suivi régulièrement : celui de Lecture et de Déclamation, dont je vous entretiendrai une autre fois.

Chaque soir donc, ma journée finie, j'allais à mes conférences de huit heures et demie à neuf heures et demie ; à dix heures, j'étais rentré au logis familial et, là, assis devant la table de notre petite salle à manger, durant que mon frère, encore écolier, et que mon père dormaient dans les chambres voisines, je «grossoyais» les procès de l'étude, toute une partie de la nuit, à côté de ma mère cousant, cousant sans relâche. Ces copies, que me dispensait l'expéditionnaire, m'étaient payées à raison de deux sous la page et il fallait trimer dur et longtemps pour gagner ses deux francs, chaque nuit ; mais cela doublait, exactement, mes faibles appointements.

De temps à autre, je prenais une demi-heure de répit pour désankyloser mes doigts ; et, alors, vite, vite, j'empoignais le livre «en train», roman ou poème, et, «mezzo voce», pour ne pas réveiller les dormeurs, je lisais quelques pages des auteurs que je venais de «découvrir».

Maman, qui, je vous l'ai dit, était très fine et fort romanesque, mais qui n'avait guère lu, jusqu'alors, que les feuilletons de son **Petit Journal**, en était, elle aussi, comme émerveillée et vibrait à l'unisson de mon enthousiasme. Si bien qu'à la réflexion j'ai maintenant un peu l'impression d'avoir été, moi son enfant, l'éducateur de la chère femme, son professeur de littérature.

Certains ouvrages de la Bibliothèque Nationale, où je fréquentais aussi, ne devaient se consulter que sur place. Alors, pour gagner du temps, au lieu de faire mes courses «pedibus cum jambis», je les expédiais en

omnibus ou en tram (que je payais sur mes petites économies, bien entendu), ce qui me procurait une heure ou deux de bonnes et fructueuses lectures, rue Richelieu.

Cela, les jours seulement où je n'accompagnais pas Me Denormandie au Palais... ou son père, au Sénat.

Car, j'ai omis de vous dire que j'avais deux patrons, puisque je servais aussi de secrétaire - aux heures du déjeuner, plus particulièrement à M. Denormandie, sénateur et gouverneur de la Banque de France.

Il me semble encore le voir, entrebâillant la porte de son cabinet, qui communiquait avec notre étude, y passant sa longue tête chevaline, à la bouche énorme, encadrée par des favoris roussâtres, au long cou perché sur un corps qui n'en finissait plus : d'un claquement de ses longs doigts secs pour attirer mon attention, il me conviait sans un mot à le rejoindre. Alors, c'étaient d'interminables dictées de lettres et de discours griffonnés au galop sur la petite «rallonge» de son bureau et que je devais remettre au propre ensuite. J'y ai gagné l'habitude d'écrire avec une rapidité fort grande, à rendre des points, aujourd'hui encore, à bien des sténodactylos.

Son style était alerte, pas très imagé, mais toujours facile et clair et courant droit au but. Bons exercices pour la formation d'un jeune esprit.

Quand on disait au sénateur : «Le petit Théodore n'est pas là ?

- Bon, bon, répondait-il, c'est qu'il est au Palais, avec mon fils.»

Et lorsque l'avoué m'appelait, inutilement, de son côté, il se disait :

«Ah ! c'est qu'il est au Sénat, avec mon père.»

J'étais à la Bibliothèque.

Chapitre dix-sept

Devant Victor-Hugo - Chez Henri Becque

Autre grande chance encore pour moi : mon patron, Me Denormandie, était l'avoué de la Comédie Française (et cela m'a valu d'approcher Sarah Bernhardt, rue Fortuny, Suzanne Reichemberg, Villa Saïd, et, aussi, les Coquelin, et Perrin, et Jules Claretie)... Tous les jours, un certain nombre de places gratuites, étaient mise à sa disposition. Il les donnait presque toutes à l'étude. Les clerks se les partageaient, se les disputaient presque, quand il s'agissait d'aller entendre des pièces nouvelles ou, tout au moins, modernes, mais les dédaignaient aux jours consacrés à l'interprétation du vieux répertoire, qu'ils connaissaient à fond, eux, depuis le Collège.

Alors, ces jours-là, on octroyait deux places à l'expéditionnaire et au petit clerk.

Et c'est ainsi qu'avec ma mère, installés tous deux dans de confortables fauteuils d'orchestre, je vis, frémissant d'enthousiasme, pantelant d'admiration, jouer, impeccablement, les plus beaux drames de Corneille et de Racine, les plus belles comédies de Molière, de Beaumarchais et de Musset par les «étoiles» d'alors : Bartet, Mounet-Sully, Croizette, Samary, Broissat, Baretta, Reichemberg, les deux Coquelin, Got, Delaunay, Worms, Prudhon, Lloyd, Persoons, Martel, Laroche, etc.

Mais mon rêve suprême était de voir jouer, une fois, du Victor Hugo.

Et ce rêve fut réalisé, en 1883 ou 1884. Le 14 juillet d'une de ces années-là, on donna, gratuitement, «Ruy Blas», à la Comédie Française.

Dès neuf heures du matin, armés d'un pliant que nous nous repassions à tour de rôle et d'un petit panier de provisions, nous faisons «queue» déjà devant les guichets, maman, mon jeune frère et moi.

A une heure précise, on ouvrit toutes les portes, en grand ; et ce fut une galopade effrénée à travers les escaliers et les couloirs où la plupart de nos voisins se perdaient, tandis que nous - vieux habitués de la Maison - nous gagnions, directement, nos fauteuils d'orchestre accoutumés : au quatrième ou cinquième rang, à droite.

Et le spectacle prodigieux commença.

Broissat jouait la Reine, Mounet-Sully Ruy-Blas, Worms Dom Salluste, Coquelin aîné Don César de Bazan. Quelle royale distribution ! Mais aussi, quel succès. !... Les acteurs se surpassaient, d'ailleurs, devant ce bon public non blasé, qui riait, pleurait, sanglotait même, sans minauderie ni retenue et qui, debout à la fin de chaque acte, faisait se lever huit et dix fois le rideau.

Mais où ce fut du délire, c'est quand le bruit circula que l'auteur était venu assister, lui aussi, à cette représentation, désireux de voir l'effet produit par son drame sur un public «gratuit» et vraiment populaire, dans une salle qui n'était pas «faite» d'avance et où il n'y avait ni «gilets rouges», ni «claque», ni «cabaleurs».

Quoi ! Se pouvait-il ? Victor Hugo, là, près de nous ? Allons donc !

C'était vrai, cependant. Comme on le réclamait, au hasard, à grands cris, durant tout le troisième entracte, il consentit à s'avancer jusqu'au bord d'une loge d'avant-scène, au fond de laquelle il s'était tenu caché

jusque-là. L'ovation qui lui fut faite, alors, fut telle qu'il se mit à pleurer en nous envoyant de doux et lents baisers de grand-père.

Je ne le revis plus que sur son lit de mort devant lequel, peu de temps après, je défilai en qualité de Président d'une petite Société artistique, «La Famille Littéraire», que j'avais eu l'audace de fonder, à quinze ans, et dont je vous parlerai plus tard.

Un autre grand écrivain que j'approchait aussi, incidemment, fut Henri Becque. Je n'avais vu, ni lu, rien de lui encore ; mais on le discutait âprement, à l'étude, à propos de ses premières œuvres et je fus, ma foi, très ému, quand, un soir, on me confia une pièce judiciaire à lui porter : une transaction, je crois, entre lui et l'Administrateur du Théâtre Français avec lequel il était en procès.

En quelques enjambées je fus chez lui, car il habitait au cinquième étage d'une maison située rue Matignon, presque au coin de notre faubourg Saint-Honoré.

L'escalier en était étroit et sombre. Arrivé sur un petit palier, je sonnai et le Maître lui-même - et pour cause - vint m'ouvrir. Très grand, le visage barré par une rude moustache sombre, il ressemblait plus à un officier de cavalerie qu'à un poète, n'étaient des yeux admirables, pleins de profondeur et de rêve. Il m'accueillit avec des façons de grand seigneur et me désigna un siège, un fauteuil, qui formait à lui seul presque tout l'ameublement, et que je refusai par discrétion. Mais il insista avec un petit froncement de sourcils qui m'en dit long sur son caractère susceptible et ombrageux... et je m'assis vivement.

La lettre lue, le papier examiné :

- Parfait, dit-il ; je signerai très volontiers cet arrangement.

Signer ? Écrire ? Où et comment ? Je ne voyais nul bureau dans la chambre.

Je n'avais pas remarqué une tablette de bois blanc qui était fixée à la muraille par deux charnières : le grand dramaturge la redressa et se mit à écrire...

Et je contemplais, mon cœur de gamin compréhensif un peu serré, cette planche banale sur laquelle Henri Becque avait, sans doute, écrit **Michel Pauper** et la **Parisienne**, sur laquelle il écrivait, peut-être, à ce moment, **les Corbeaux** !...

Aussi, quand, sa lettre finie, il me la tendit... en même temps qu'une pièce de deux francs comme «pourboire», eus-je un mouvement de recul machinal et ce cri indigné : «Oh ! non !» qui lui fit, une fois encore, froncer orgueilleusement ses terribles sourcils. Et je compris, soudain, que j'allais l'humilier profondément si je semblais refuser - par pitié - l'offrande qu'il me tendait si généreusement. Je balbutiai :

- Non, c'est trop pour une si petite course !

Mais je pris tout de même la pièce.

Alors, il me sourit, me reconduisit jusqu'à la rampe de l'escalier où, avec ses manières de gentilhomme, il me fit un large geste d'adieu en disant :

- Au revoir, «Monsieur...» et grand merci encore !

Et je descendis, lentement, son interminable escalier, ne pouvant me décider à mettre dans ma poche la petite pièce d'argent qui me brûlait les doigts.

Qu'en faire ?... Sur le palier du troisième étage, je décidai de la donner au premier pauvre, à la première pauvre que je rencontrerais ; sur celui du premier, je trouvai mieux : consacrer ces deux francs à l'achat d'une des comédies du Maître.

Mais, arrivé dans la rue, je trouvai mieux encore.

Avisant, au coin du Faubourg, une voiture chargée de fleurs printanières, je priai la marchande de m'en confectionner une petite gerbe de quarante sous, que j'allai déposer chez la concierge qui, occupée à cuisiner dans le fond de son antre, ne m'avait vu ni entrer, ni sortir.

- Pour Monsieur Henry Becque, criai-je... de la part d'une dame qui ne veut pas se faire connaître.

Chapitre dix-huit

Débuts... dramatiques

Je vous ai dit, je crois, que le cours post-scolaire de l'Association Polytechnique suivi le plus régulièrement par moi était celui de Lecture et de Déclamation. J'en étais, certainement, le plus assidu des élèves.

Il était fait, rue Caumartin, par un étrange professeur, sans grande allure, mais non sans talent, nommé Marius Laîné, qu'Antoine a bien connu, lui aussi, car il en parle dans ses «Mémoires». Haut comme trois pommes, légèrement bossu, longs cheveux «à la Mendès» (comme on disait alors), et barbe «à la Landru» (dirait-on aujourd'hui), toujours vêtu d'une sévère redingote de notaire, il ressemblait bien plutôt à un personnage d'Hoffmann qu'à un Delobelle ou à un Brichanteau conventionnels. Au théâtre, il eut été le plus quelconque des acteurs. Comme professeur, il était incomparable. Cela arrive souvent.

J'étais déjà un «liseur» enragé, vous le savez : il fit de moi un «lecteur» excellent. Oui, Ricquier - dont je suivais également les cours du dimanche, au Palais de l'Industrie - et lui, m'apprirent à aimer la lecture à haute voix, non seulement pour moi-même, mais aussi pour mon entourage ; et d'aucuns de mes amis prétendent que je fais honneur, encore, à mes vieux professeurs.

Marius Laîné m'apprit à réciter distinctement et avec émotion **Ce qu'à fait Pierre**, de Jean Aicard, **les Nuits** et **A Ninon**, de Musset, le **Lac** et le **Crucifix** de Lamartine, plus quelques poèmes de Victor-Hugo, Sully-Prudhomme et François Coppée. Le jeudi soir, il nous donnait un cours supplémentaire, chez lui, rue de Seine ; et, là, dans un coin de son petit salon, surhaussé d'une marche, je fus, bientôt, le Philinte débonnaire (Il faut fléchir au temps sans obstination) de cet Alceste irascible (L'ami du genre humain n'est pas du tout mon fait).

Il nous enseignait aussi le monologue célèbre du **Mariage de Figaro** et il fallait le voir, alors, sautillant de droite et de gauche, tour à tour narquois, rieur, cinglant ou amer, essayant parfois de se redresser pour glapir fièrement : «Et qu'avez-vous fait pour tant de biens, Monseigneur ? Vous vous êtes donné la peine de naître et rien de plus. Tandis que moi, morbleu !»... puis, tout à coup, figé sur place et chuchotant : «On vient !... C'est elle !... Ce n'est personne !»

Ah ! le brave homme ! Ce qu'il en «mettait !» Mais où il devenait épique, vous en souvenez-vous, Antoine, c'est quand il nous silhouettait le personnage de Triboulet, le bouffon du «Roi s'amuse». Il semblait, d'ailleurs, créé et mis au monde pour le jouer, ce rôle-là. Il lui suffisait d'appliquer son genou gauche contre sa rotule droite et, alors, devenu ainsi cagneux à souhait, bossu qu'il était déjà de naissance, nous avions sous les yeux le Triboulet rêvé.

«Ce vieillard m'a maudit !» râlait-il, affalé, et il semblait, vraiment, porter, sur son dos, le poids énorme de la malédiction de M. de Saint-Vallier.

Puis, comme il était sinistrement sarcastique quand il vitupérait ce méchant François 1er, son maître jeune et beau :

Qui me pousse du pied dans l'homme où je soupire
Et me dit en baillant : bouffon, fais-moi donc rire !

et que, ce disant, il ouvrait une large bouche - four immense en la nuit de sa barbe - et bâillait, bruyamment, à s'en décrocher la mâchoire !

Il m'impressionnait tellement que je n'eus plus bientôt qu'un désir ; l'égaliser. Et je piochai, sans répit, ce terrible monologue.

Chaque soir, en sortant de l'étude, sitôt de retour chez nous, seul dans notre petite salle à manger, je m'essayais à rentrer de mon mieux, mois aussi, ma tête dans mes épaules, à coller, moi aussi, ma rotule droite contre mon genou gauche pour faire de mes deux jambes un X parfait ; et je hurlais douloureusement au grand émoi de nos voisins :

Ce vieillard m'a maudit ! ... Ce vieillard m'a maudit !

Tant et si bien qu'à la longue ma mère se fâcha rouge. «N'est-ce pas idiot, un rôle pareil ? s'écria-t-elle, un rôle de bossu ! Si tu crois que c'est flatteur pour moi ! Non, mais il est fou, ton professeur : tu pourras le lui dire de ma part... Enfin ! en voilà assez ! Que je ne t'entende plus !... Et puis, tiens-toi droit, hein ?»

Elle avait raison : quinze jours encore de ces répétitions acharnées et je devenais bossu et cagneux pour le restant de mes jours !

Mais vous pensez bien que je ne m'efforçais pas à acquérir une telle lumière pour la laisser sous le boisseau. Aussi fondai-je, avec de bons camarades (Constantin, Legoy, Vincent, Lacault, etc.) une petite société artistique : La Famille Littéraire, qui tenait ses assises et donnait ses séances en la coquette salle Pompadour du Passage de l'Opéra, présentement en train de crouler sous la pioche des démolisseurs.

Mais c'est à l'Amicale des anciens Élèves de Saint-Augustin - à laquelle je continue à demeurer fidèle - que j'organisai, surtout, nombre de représentations récréatives, dont j'étais, à la fois, le régisseur, le metteur en scène et le principal acteur. J'y jouais les traditionnelles pièces, dites de «Patronages» : **Vidoc, les Fils de Nemours, les Jeunes Captifs, les Deux Pigeons, Tête folle, le Voyage à Boulogne-sur-Mer**, etc ; mais bientôt, las de cette littérature un peu anodine, je me mis à adapter - oui, je l'avoue -, quantité de pièces, plus modernes, à nos petites scènes d'où tous personnages féminins devaient être exclus. Et je montai, tour à tour, **la Cagnotte, les Petits Oiseaux, M. Perrichon, les Petites Mains, la Grammaire, le Misanthrope et l'Auvergnat**, de Labiche ; et aussi les **Boulinard, Durand et Durand**, que sais-je ? J'en demande pardon à la mémoire des auteurs ainsi «tripatouillés» sans remords, mais cela m'initia au mystère de la préparation savante, du dialogue alerte et précis, des entrées et des sorties naturelles, des coups de théâtre de chaque fin d'acte ; bref, me donna l'envie de tâter, moi aussi, du métier... et je devins auteur dramatique. Pendant que je lisais **Quatre-vingt-treize**, de Victor Hugo, je composai **le Vieux Chouan** ; durant que je corrigeais (?) Labiche et Ordonneau, je «commis» deux actes intitulés **A qui le Neveu ?** ; après avoir vu jouer **Marion Delorme**, je «perpétrai» **le Poignard**.

Ce petit drame (journallement joué encore) fut le premier de ma composition dont je créai moi-même le principal rôle. Il me valut, du reste, ma première admiratrice ; et, comme vous l'allez voir, je n'en fus pas plus fier pour cela, bien au contraire !

L'action se passait, selon la formule romantique, dans un des cachots du Petit-Châtelet où le méchant Richelieu avait fait emprisonner deux gentils seigneurs qui n'avaient commis d'autre crime que celui de s'entregorger malgré les édits cardinalices contre le duel. J'étais l'un de ces jeunes gens ; vêtu d'un maillot écarlate, d'un haut-de chausse noir et d'un pourpoint mauve, une gracieuse perruque blonde tombant sur mes épaules, je devais être tout plein joli. D'autant que, sur ma lèvre imberbe encore, j'avais collé la plus ensorcelante des moustaches. Et songez que cependant, j'allais être décapité, le lendemain matin, en place de Grève !... Aussi, il fallait voir comme je me désespérais, regrettant ma belle jeunesse fauchée en sa fleur, et ma lointaine Bretagne et ma pauvre et sainte mère. Et toute la salle pleurait avec moi, comble qu'elle était d'un public populaire qui «marchait» à fond.

Mais, rassurez-vous, voilà que, soudain, un bon geôlier, acheté par des amis, me glissait subrepticement, dans un pain noir (naturellement), une lime et une corde (de soie comme de juste). Alors, par un superbe clair de lune que, des coulisses, me projetait, au magnésium, le jeune frère de mon patron, Roger Denormandie - je limais avec ardeur un des barreaux de ma fenêtre, longuement, longuement, devant l'assistance haletante, et, finalement, l'arrachant d'un geste irrésistible, je m'écriais avec un enthousiasme bien peu prudent :

- Libre ! Libre ! Enfin, je vais être libre !

Or, à ce moment précis (comme vous vous y attendez, n'est-ce pas ?) une porte dérobée s'entrouvrait lentement devant le gouverneur du Châtelet, sombre vieillard à la figure tragique, qui me répliquait d'une voix caverneuse :

- Pas encore !...

Mais tout s'arrange en ce monde : après deux ou trois scènes pathétiques, le gouverneur lui-même finissait par me prêter la main pour attacher la corde libératrice au barreau brisé et me faire enjamber la fenêtre de ma cage.

Seulement, le soir de la «première», cette fenêtre, je ne l'enjambai pas, car les dernières scènes de mon drame ne furent pas interprétées ; et, ce, par la faute d'une spectatrice un peu trop démonstrative. Quand cette brave femme - quelque robuste concierge du quartier, sans doute - entendit le sinistre gouverneur répondre à mon cri joyeux : «Libre ! Je vais être libre» pas un sépulcral : «Pas encore !» Elle ne put soutenir son émotion indignée et elle lui cria, que dis-je ? elle lui hurla, du fond de la salle, un «Vieux chameau !» aussi retentissant qu'intempestif.

L'effet en fut irrésistible et désastreux : un rire inextinguible secoua toute la salle et gagna, vite, le «plateau» ; le lugubre gouverneur se tenait le ventre, les autres acteurs se tapaient les cuisses dans les coulisses, le souffleur lui-même se tirebouchonnait dans son trou. Bref tout le monde se tordait ; tout le monde excepté moi naturellement, qui, vexé au delà de toute expression devant mon effet raté - songez que je n'avais que seize ans ! - ne voulus plus rien savoir et sortis de scène, à grandes enjambées gagnées de rouge, en arrachant, de désespoir, les poils de ma perruque blonde.

Et, derrière moi, le rideau tomba.

Ma pièce aussi.

Chapitre dix-neuf

Premiers refrains. Premiers bouquins

«Mais, Monsieur le chansonnier - me direz-vous - où est la Chanson, dans tout cela ?»

Oh ! elle était là, déjà, toujours présente, voletant autour de moi sur l'aile légère de sa musique, car c'est par douzaines de douzaines qu'il faudrait compter mes premiers essais, déchirés et brûlés, pour la plupart, au lendemain de leur éclosion. Il n'y avait pas de séances, de «promenades» au Patronage, pas de fêtes de famille chez nous ou de cérémonies chez nos amis - anniversaires, noces ou baptêmes - sans quelques couplets improvisés par «Théo», sur des airs connus, puis repris en chœur par toute l'assistance. Un refrain ou deux d'une de ces élucubrations hâtives me reviennent à l'esprit. C'est la «Marche de Saint-Augustin» qui se chantait sur l'air fameux alors de Bruant : **A Belleville** :

Papa qu'était un malin
Me fit quand j'étais bambin
Apprendre histoire et grammaire
Chez les Frères ;

Réglé comme un protocole,
Gravement chaque matin
Je m'en allais à l'école
A St-Augustin. (bis)

C'est vers onze ans sans blaguer
Que je dégotais mon Cer -
-Tificat d'études primaires
Chez les Frères ;

Pourtant malgré mes airs dignes
J'étais un fichu crétin :
C' que j'en ai fait des «cent lignes»
A St-Augustin ! (bis)

Un petit café chantant, qui n'était guère fréquenté que par les familles du quartier, le Concert de la Pépinière - transformé aujourd'hui en Cinéma -, m'entr'ouvrit bientôt, gratuitement, ses portes ; car je m'y risquai, tout jeunet, à soumettre mes premières compositions au régisseur, gros brave homme appelé Émile Durafour. Quand l'une d'elles lui plaisait, il la signait avec moi et en touchait les droits d'auteur. Je lui apportai ainsi le **Petit bois de Kéramour**, le **Duel d'Oiseaux**, que nous chanta une gentille artiste nommée Freddy, la **Chanson de Pascalou** que nous créa la célèbre Juana. Par ailleurs, le propre neveu d'Émile Durand me musiqua **Au son du biniou**, ma première chanson imprimée, éditée qu'elle fut par Gauvin. Dans ce petit café-concert, d'allure provinciale, je connus le joyeux Reschal qui y débutait dans la **Briguedondaine**, le bon papa Maader, aujourd'hui encore si amusant dans ses monologues de vieux pochard, l'interminable Charley, long comme un jour sans pain, la jolie Stelly, qui fut, depuis, et demeura la dévouée et talentueuse interprète de mes camarades, les chansonniers des cabarets artistiques. De grandes vedettes y défilaient aussi, à tour de rôle, «en représentation unique», disait l'affiche : Marius Richard qui triomphait dans la **Chanson des Blés d'Or**, Debailleul dans le **Petit Bleu**, Mercadier qui devait me créer **Dors mon p'tit gâs**, Mmes Amiati et Juana ; et même, une fois, Thérésa qui, vieillie assagie, si j'ose dire - me fit frémir d'enthousiasme en interprétant le **Bon gîte** du cher Déroulède et le

tragique chef-d'œuvre de Richepin **la Glu**.

D'autre part, je retrouvais, aux «Vendredis classiques» du Concert Parisien, tous ces grands artistes qui ne dédaignaient pas d'y chanter les œuvres les meilleures de Pierre Dupont, Désaugiers et Gustave Nadaud sous la direction du bon poète-chansonnier Edmond Teulet, toujours haut cravaté de noir, à la manière de... Musset.

Et puis les «Ambassadeurs des Champs-Élysées» étaient si proches que, certains soirs d'été, leurs gais flonflons nous arrivaient tout droit par la fenêtre ouverte. Les places étaient fort chères et nous n'y entrâmes jamais. Mais, à quoi bon ? N'entendions-nous pas, du dehors, fort bien, ma foi ! et sans bourse délier, chanter les Sulbac et les Demay, les Dufleuve et les Ouvrard ; et, surtout, Paulus dont (l'époque boulangiste battant alors son plein) nous reprenions les refrains en chœur, avec l'assistance payante et invisible :

Quand les pioupious d'Auvergne iront en guerre...

et En revenant de la Revue, avec un soir, la variante subversive :

Quant à moi, j'acclamai tout l'temps
L'Général de Clermond-Ferrand.

Que c'est loin déjà tout cela !...

C'est à ce moment-là aussi que me vint la passion des livres. J'avais déjà celle de la lecture, vous le savez ; mais je ne pouvais l'assouvir que dans les bibliothèques municipales : je lisais, mais ne pouvais pas relire. Et cela me manquait beaucoup.

Un de mes aînés à Saint-Augustin, le président de notre Cercle, Théodore Constantin, (un amateur de grand talent et qui avait certainement raté une belle carrière) s'était, peu à peu, monté une fort belle bibliothèque et il voulut bien me donner les conseils les meilleurs pour marcher sur ses traces. Et je me mis à rôder, comme lui, le long des quais, bouquinant dans les boîtes à trois et quatre sous ; puis j'acquis les œuvres des principaux Classiques dans la petite collection bleue à vingt-cinq centimes dite de la «Bibliothèque nationale» et pus bientôt, enfin, au hasard de ma fantaisie, relire tout bas ou lire tout haut à ma mère les plus belles pages de Corneille et de Shakespeare, de Racine et de Molière.

Un autre ami, l'éditeur Émile Paul, notre voisin du coin de la place Beauvau, chez qui mon jeune frère, sorti à son tour de l'école, était employé, s'intéressa à mes goûts de bibliophile et me fit profiter d'«occasions» superbes ; il me céda, à des prix dérisoires, les œuvres, en bon état encore (et reliées, s'il vous plaît), de Boileau; de Pascal, de Musset, de Beaumarchais, les quatorze volumes de l'**Histoire de France** d'Anquetil, les vingt-deux de l'**Histoire Ancienne** de Rollin, etc. Toutes mes économies et le quart du gain de mes veilles, que l'on m'abandonnait, y passèrent ; mais j'eus bientôt une centaine de jolis bouquins à ma libre disposition. Quelle ivresse !... Par malheur, ils gisaient lamentablement dans tous les coins de ma petite chambre, car la modestie de notre situation ne nous permettait pas l'achat d'un beau meuble vitré pour leur donner asile. Que faire ?... J'y songeai longtemps ; je remarquai enfin, à l'un des coins de notre salle à manger-salon, un «rentrant» dans la muraille, entre la cheminée et ma chambre. J'y clouai, à droite et à gauche, des tasseaux peints en rouge supportant quatre, puis cinq, puis six planches sur lesquelles j'avais collé préalablement du papier imitant parfaitement l'acajou, et j'y installai, dévotieusement, mes chers livres. C'était superbe et je ne me laissais pas de les admirer et de leur donner des compagnons.

En allant bouquiner chez Émile Paul, je le trouvais souvent en conversation avec un grand bonhomme à la longue chevelure frisée et qui, paraît-il, logeait, faubourg Saint-Honoré, dans la maison touchant la Librairie. Je ne lui adressais jamais la parole, bien entendu ; mais, sans en avoir l'air, je buvais ses paroles

quand il parlait littérature et théâtre.

Et le jeune Robert Paul, qui remarquait mon jeu, de me dire un jour :

- Tu ne connais pas ce Monsieur ?

- Non. C'est quelqu'un, hein ?

- Oui. Papa dit qu'il sera certainement une de nos gloires, demain.

- C'est un poète, pas ?

- Un vrai poète.

- Je m'en doutais. Et il se nomme ?

- Georges de Porto-Riche. Puisqu'il t'intéresse, je vais dire à maman de te donner une de ses œuvres.

Et, en effet, la bonne et menue épouse du géant Émile Paul, toujours souriante en sa Caisse, m'offrit un joli petit volume broché que je possède encore - et qui avait pour titre : **Bonheur manqué**. Je le sus bientôt par cœur.

Ah ! que de fois, aux jours de désespérance ou de doute, dans les tâtonnements et les déceptions des débuts, je me suis murmuré cet orgueilleux, et fier, et encourageant quatrain :

Laissons passer l'heure où nous sommes :
Les gloires sont des talismans :
J'irai plus fier parmi les hommes ;
Vous achèterez mes romans !...

Et l'auteur était bon prophète, puisque le voici de l'Académie Française. Mais à quel âge ! Et après quelles batailles, grands dieux !...

Chapitre vingt

Au 41^e

Cependant, j'atteignais mes dix-huit ans et je ne gagnais encore que soixante-quinze francs par mois, doublés, je vous l'ai dit, mais pas toujours, par mes copies nocturnes. Quel avenir mon emploi de «sauter-ruisseau» me réservait-il ? Aucun, évidemment. Aussi, mon pauvre papa, de plus en plus aigri contre notre malheureux sort, s'impatientait-il, ne cessant de me répéter : «Tu n'arriveras jamais à rien !... Si ta mère m'avait écouté, tu aurais un bon métier entre les mains aujourd'hui et tu gagnerais tes huit à dix francs par jour. Ce sont tes sales livres, tiens, qui te tournent la tête !» Et de dépit, alors, il les saisissait, à brassées, sur leurs modestes planches, les jetait à terre et parfois même les y piétinait. Après quoi, un peu honteux de sa colère, il s'en allait en claquant la porte. Honteux ? Pourquoi ? N'avait-il pas, le pauvre cher homme, la meilleure des excuses, celle de ne pas savoir lire ?

Maman, gémissante, m'aidait à ramasser les malheureux bouquins, puis recousait les «débrochés», repassait avec sa «plaque» de fonte les feuillets trop froissés ; et, tout remis en place, nous nous consolions de l'escarmouche en disant : «Bah ! il faut cela, de temps en temps, pour chasser la poussière et les mites !

J'avais bien des projets d'avenir, parbleu ! mais qui ne pouvaient avoir aucune réalisation immédiate. Avec la protection du Sénateur Denormandie, il me serait certainement facile d'entrer, un jour, soit à la Banque de France dont il était Gouverneur, soit à la compagnie P.L.M. dont il était un des principaux administrateurs. Mes deux prédécesseurs à l'étude de son fils : les frères Plouvier, avaient été casés de la sorte. Mais il était inutile de songer à l'un de ces emplois avant d'avoir accompli mon service militaire.

- Engage-toi ! me répétait souvent le brave Augagneur, l'ancien «zouzou». Tu feras cinq ans au lieu de trois, c'est vrai, mais tu ne les regretteras pas, va... Avec ta belle santé et ton allure, tu seras vite sous-off. Prépare, alors, Saint-Maixent. Si tu gagnes l'épaulette, fais ta carrière de l'armée : c'est le roi des métiers !... Si tu la rates, tu auras toujours la ressource, grâce au Patron, de revenir ici vivre et mourir «rond de cuir»... ce qui est bien, par exemple, le plus f...ichu des métiers !

Et je suivis le conseil du brave homme. Un beau matin, muni de l'autorisation paternelle, facilement obtenue, je me rendis au Bureau de Recrutement, passai sous la toise, fus déclaré bon pour le service et signai, illico, un engagement de cinq années au 41^e de ligne, à Rennes.

Trois jours plus tard, au petit matin, une musette de toile grise au flanc, je débarquais dans la capitale bretonne.

Un soldat, jadis, m'avait arraché, presque de force, à ma chère Bretagne : dix ans plus tard, je dus me faire soldat, moi-même, pour m'y rapatrier.

Mais par quelles vicissitudes encore devait passer ton enfant, ô douce Arvor ! avant que de te revenir à jamais !

*

**

Destiné au 3^e Bataillon, je fus dirigé sur la Caserne de l'Ouest (la caserne des Chasseurs, disait-on encore) et inscrit de suite, à ma demande, sur la liste des «élèves martyrs», ainsi que l'on désignait le peloton des élèves-caporaux. L'appellation était fort exagérée, du reste, soit dit en passant ; car, si on pivotait dur, au

peloton, on y était aussi sélectionné, comme sorti déjà, un peu du rang et on y trouvait d'excellents camarades : Henry Chupin, par exemple, devenu, depuis, le maître-verrier de Laignelet ; le grand Toussaint, fils du chef de gare de Rennes ; Olivier, l'avocat malouin, et Charles Cabon, actuellement lieutenant-colonel dans le Midi.

J'eus pour capitaine, à ma Compagnie, un ancien cordonnier sorti du rang pendant la campagne de 70, qui s'appelait Albigès, et que l'on avait surnommé «Le Bouif» - à toi, La Fouchardière ! - et, au Peloton, M. Collignon d'Ancy, de galante mémoire. Nos lieutenants étaient : MM. Jacquier, dont la femme, aquarelliste exquise, devait, quinze ans plus tard, illustrer mon album «Les Chansons des Petits Bretons», et Fablet, notre porte-drapeau ; nos sous-lieutenants : MM. Hanscouët de Saint-Georges et de Poulpiquet du Halgouët, deux Bretons qui furent toujours pour moi pleins d'attentions et d'indulgence.

Nous nous exerçons plus particulièrement sur la Motte (transformée en square depuis), derrière l'ancien couvent de Magdeleine de Lafayette, la formidable et curieuse caserne Saint-Georges, détruite, il y a peu de temps, par un incendie.

Cela ne nous empêchait pas, bien entendu, de prendre la gaude, comme les camarades, à Kergus ou à l'Arsenal et de manœuvrer, avec tout le régiment, une fois par semaine, face au Colombier ou sur le Champ de tir, d'aller, même, surveiller l'arrachage des patates à la Lande Doué et de faire, de temps à autres, de terribles marches d'entraînement à travers la campagne rennaise. Je dis «terribles» parce qu'il fallait rattraper, coûte que coûte, les hommes de la classe dernière et s'appuyer, de rang et sac au dos, des étapes de trente à quarante kilomètres auxquelles les «anciens» s'étaient entraînés, eux, progressivement et le sac vide au début.

Bah ! on était jeunes ! On rentrait au quartier, à bout de souffle, les épaules et les reins ensanglantés par les courroies du fournement les pieds torturés par de lancinantes ampoules - oh ! les gros pavés de Rennes ! - mais un bon coup de polochon par là-dessus, dix heures de sommeil enfantin d'affilée et sans rêves, vous remettait vite d'aplomb ! Et, le lendemain, dans les six heures, lestes et dispos comme devant, en route pour le peloton !

Nous y avons un caporal-instructeur qui semblait sorti tout équipé d'un livre de Courteline ; Lidoire et Potiron tout à la fois. Rude paysan, comme taillé à coups de hache dans une grosse bille de chêne, il ne connaissait rien d'autre au monde que la Théorie ; mais il la savait, par exemple, sur le bout des doigts. Aussi, pour le faire endêver un peu, tout en expliquant avec clarté nos mouvements, nous gardions-nous de lui réciter le texte mot à mot, rien que pour l'entendre hurler cette phrase lapidaire autant qu'invariable :

- N'enjambez pas, non de nom ! Il faut me réciter le mot pour mot de la «litorale» comme quoi que ça y est f...ichu dans le bouquin !

Et quand nous décomposions les mouvements avec trop de mollesse, il ne manquait jamais non plus de nous crier : «Deux jours à celui que j'entendrai pas compter et cent sous à celui qui cassera son flingue en le manœuvrant trop rude !» J'avoue que nous étions devenu vite, entre ses mains, un peloton d'élite, réglé comme un mouvement d'horlogerie.

Aussi, crut-il enlever, d'emblée, son galon d'or de sergent quand un soir on nous annonça que, le lendemain, le général commandant la brigade viendrait nous inspecter.

Notre général de division se nommait Henriot : le brigadier était le général Paris, un homme juste, mais d'une sévérité farouche : toute la brigade tremblait au seul souvenir des «augmentations» dont il agrémentait, sans pitié, les punitions qui lui tombaient sous les yeux.

Il vint donc sur la «Motte», ce matin-là, avec son état-major et nous observa en silence pendant plus d'une demi-heure. Nous faisons merveille, afin de satisfaire notre brave caporal qui, lui-même, se surpassait, «en mettait» tant qu'il pouvait... et, malheureusement, en «mit» finalement un peu trop.

Pour exciter notre ardeur, insinuer aussi au grand Chef qu'habituellement nous étions plus parfaits encore grâce à lui, n'eut-il pas, tout-à-coup, la malencontreuse idée de nous hurler, d'une voix de stentor, après un mouvement compliqué, mais fort bien exécuté cependant : «Au temps !... Vous manœuvrez, ce matin, comme des pompiers !»

Il dit, le malheureux... et ce fut sa perte.

- Halte ! nous cria soudain le général, muet jusque-là.. Formez le cercle !... Et vous, caporal, approchez !

Rouge d'orgueil, s'attendant, d'avance, à toutes les félicitations, notre brave «cabot» s'en fut se placer, raide comme un piquet, à quatre pas de son juge qui, s'adressant à nous et sans le regarder :

- Soldats !... N'oubliez jamais que l'Armée est une grande famille et que quiconque porte l'uniforme a droit à votre affection fraternelle, y compris et je dirais presque : à commencer par les pompiers. J'avais l'honneur hier encore (et je vous l'apprends, si vous l'ignorez) d'être colonel de ce corps d'élite qui se nomme «Les Pompiers de Paris». Vous n'irez sans doute jamais au feu, vous autres - et je vous le souhaite.
- Eux, ils y vont tous les jours... et avec quelle discipline ! Ah ! je fais des vœux fervents, mes jeunes amis, pour que vous sachiez manœuvrer, bientôt, «comme des pompiers ! ...» Quant à vous, caporal, afin de vous permettre de bien méditer dans le silence et la solitude ce que je viens de dire à vos élèves, vous me ferez le plaisir de vous recueillir huit jours durant dans la salle de police. Rompez !...

Et il nous tourna le dos... pendant que nous nous précipitions pour recevoir dans nos bras notre bon gros caporal qui tournait de l'œil «**littoralement**», comme une petite jeune fille...

...Et, ce matin-là, nous ne pivotâmes pas plus avant.

Troisième Partie

Mes vrais débuts

Chapitre vingt et un

La mort de grand' maman Fanchon

Comme bien vous le devez penser, depuis mon retour en Bretagne, je n'avais plus qu'un désir : courir au Parson pour y embrasser la bonne aïeule qui m'y avait élevé. Mais les communications, je vous l'ai déjà dit, je crois, n'étaient pas aussi faciles qu'elles le sont aujourd'hui ; et puis il fallait attendre une permission. Or on en accorde difficilement aux «bleus». De plus ma mère m'écrivait : «Je fais des économies pour aller t'embrasser. Ce sera pour Pâques. Tu auras, alors, certainement, deux ou trois jours de congé. Attends-moi et nous irons ensemble, bras-dessus, bras-dessous, bonjourer toute la parenté. Surtout, attends-moi, hein ? Je serai si heureuse et si fière de cette escapade avec mon petit soldat !»

Et j'attendis.

A Pâques, ma mère ne put venir et il fallut remettre le voyage à la Pentecôte.

Enfin, tout fut décidé et j'en fis aviser la mam-goz. Elle en claironna de suite la nouvelle, paraît-il, à travers toute la contrée et on ne la vit plus que rieuse et chantonnante, allant, venant, nettoyant sa chaumière, raccommodant ses hardes, repassant ses plus belles coiffes, aidée en tout cela par la petite Tante Lalie. Bref, la pauvre bonne femme ne tenait plus en place et semblait, du coup, avoir retrouvé une seconde jeunesse.

Tant et si bien que trois jours avant la Pentecôte, en voulant sauter trop allègrement de son lit-clos, elle trébucha sur le banc-coffre et tomba sur le sol avec tant de violence qu'elle s'y brisa une jambe pendant que sa pauvre tête blanche heurtait la pierre de l'âtre. Ses quatre-vingts ans ne supportèrent pas le choc et, quelques heures plus tard, le temps, à peine, de faire venir à son chevet le curé de Saint-Méen, elle s'éteignait doucement, sans avoir revu son «p'tit-gâs».

Vous voyez que ma chanson du «Parson» est vraie :

... Mais, hélas ! je n'ai plus trouvé
Dans le coin de la cheminée,
Mais, hélas ! je n'ai plus trouvé
Celle qui m'avait élevé :
Elle avait fermé ses bons yeux
Deux jours avant mon arrivée,
Elle avait fermé ses bons yeux
Pour ne plus les rouvrir qu'aux cieux.

On l'enterra, la veille de la Pentecôte. Je pus obtenir l'autorisation de quitter la caserne dès le samedi

matin et, avec mon oncle Théo - celui-là même qui m'avait amené jadis à Paris -, je repris le chemin du Parson.

Il nous fallut faire à pied la route de la Brohinière à Saint-Méen. Et nous voilà, coupant à travers prés, pour gagner du temps, chargés, chacun, d'une couronne en perles noires, moi vêtu de la lourde capote de grande tenue, haut shako en tête et coupe-chou au flanc, enjambant les talus et sautant les ruisseaux.

Vers midi seulement, nous atteignîmes le village, harassés, ruisselants de sueur des pieds à la tête, comme la triste cérémonie venait de prendre fin. De tous côtés, les bonnes femmes rentraient du cimetière, leurs petits cierges en main : les mères Dupont, Janvier, Dartois, Dubé, Jeannet, Legarçon, etc., et aussi «Marraine Laurent» et sa fidèle Rosalie. Et ce furent autour de moi des bras levés et des lamentations à n'en plus finir : «Ah ! quel malheur ! Ah ! quel dommage ! La pauvre mère Fanchette qui se faisait une si grande joie de te revoèr Ah ! le bon Dieu aurait ben pu lui accorder cette grâce avant que de la reprendre. Enfin, que veux-tu, mon pauvre gâs ? La Mort, n'est-ce pas... c'est la Vie !»

- Oui, surenchérisait encore la Tante Lalie sanglotant à faire pitié sous sa longue mante de deuil, oui, sûr, qu'elle s'en promettait de la joie, même qu'elle avait économisé un beau louis d'or pour te le donner !

Pauvre bonne vieille : il servit à l'enterrer !

Avant de continuer sur Saint-Méen, j'entrai un instant dans la pauvre petite chaumine où j'avais passé tant de jours heureux, les plus insouciantes de ma vie, près de celle de l'**Ankou** venait d'emporter pour toujours en sa charette aux roues grinçantes...

... Puis, tout secoué de sanglots,
Je tirai doucement la porte,
Puis, tout secoué de sanglots,
Sur le seuil, je gravai ces mots :
«C'est ici que gît le meilleur
De ma jeunesse à jamais morte,
C'est ici que gît le meilleur,
Le plus pur lambeau de mon cœur».

Une demi-heure plus tard, j'étais agenouillé, solitaire et sanglotant, dans le vieux cimetière, devant un petit tas de terre fraîchement remuée, au chevet de l'antique église. Elle voisine-là, ma chère vieille, avec nos meilleurs amis du Parson, les Dubé d'un côté et, de l'autre, les châtelains du pays qui nous furent toujours secourables, les Montgermont.

Je ne pouvais m'arracher à ce tout petit lambeau de terre à travers lequel je voyais, en imagination, ma bonne «nourricière» allongée, les mains jointes, les yeux clos, encore souriante sans nul doute de l'énigmatique sourire des défunts. Et je m'y attardai tant que je fus pris, soudain, du mauvais frisson qui devait me mettre, à mon tour, à deux doigts de la tombe.

J'aurais dû, évidemment, après notre folle randonnée du matin, me sécher devant un bon feu, sinon me changer des pieds à la tête. Au lieu de cela, je dus assister au repas traditionnel, réunissant la famille accourue de tous les coins du pays dans l'immense et froide cuisine de l'auberge Guiblin, y boire, déjà fiévreux, du cidre âpre et glacé. Aussi la nuit suivante fut-elle lamentable. Durant tout mon congé, souffrant dans toutes mes articulations, le crâne en un cercle de feu, je fis bonne contenance pour ne pas gêner davantage le voyage de ma pauvre maman ; mais, rentré au régiment, voilà que nous dûmes, pour comble de mauvaise chance, aller pivoter, durant dix jours, au Camp de Coëtquidan, sous une pluie presque incessante. N'ayant jamais été malade encore, je me disais : «ça se passera comme c'est venu» et, toussant à fendre l'âme, abruti par la fièvre, je marchais toujours comme dans un cauchemar. Mais, la nuit

qui suivit notre retour à Rennes, j'eus, paraît-il, un tel délire que mes camarades, effrayés, allèrent prévenir l'infirmier de garde qui se hâta de réquisitionner une civière et de me faire porter, terrassé par une pleurésie carabinée, à l'Hôpital militaire où, trois jours plus tard seulement, je revins à moi.

Ah ! j'ai bien failli mourir de la mort de ma grand-mère !

Bref, après deux mois de traitement et trois de convalescence, on me réforma pour «bronchite chronique et palpitations de cœur violentes, avec tendance à l'hypertrophie». Bronchite chronique ? On savait ce que cela voulait dire à l'Hôpital où jamais personne n'était réformé pour phtisie ; aussi, un infirmier facétieux ricana-t-il en lisant ma feuille de réforme :

- Chic passe-port pour le grand voyage, mon vieux !

C'était peu encourageant, avouez-le.

Ce «grand départ» fut cependant reculé peu à peu, différé de plus en plus, comme vous le voyez : mais je mis plus de vingt ans à me rétablir ; encore ne dus-je cette grâce qu'à la rencontre fortuite, à Paris, d'un docteur qui me remit littéralement au monde. Supprimant radicalement tous les traitements héroïques de ses confrères, tous médicaments surtout, tous vins généreux, viandes crues, sang frais avalé aux Abattoirs (pouah !), bref toute la thérapeutique d'alors, il y substitua les laitages, les neufs et l'air pur - fenêtres ouvertes la nuit comme le jour - enveloppement, chaque matin, en un drap trempé dans de l'eau froide et salée, et, enfin, long séjour en Bretagne, au bord de la mer, avec ordre d'y vivre de la vie des gens du pays, c'est-à-dire uniquement du produit de ma chasse et de ma pêche. J'obéis, persistai dans ce régime avec l'entêtement légendaire du Breton... et fus sauvé.

Ce précurseur, cet hygiéniste, qui, du reste, fit de son art, toute sa vie durant, un véritable apostolat, c'est le bon docteur Burlureaux. Il est demeuré le plus cher et le plus vénéré de mes amis et je lui devais, en ces Souvenirs, ce témoignage fervent de ma vive et filiale gratitude.

Chapitre vingt deux

Antoine et Scriwaneck

... Et, libéré, ce furent, de nouveau, d'interminables courses à la recherche d'une «position sociale».

Je commençai par déposer, comme de juste, rue Saint-Lazare une demande d'emploi à la Compagnie P. L. M., chaudement appuyée par deux membres influents du Conseil d'Administration, MM. Denormandie et Michel Cornudet. J'y subis, quelques jours plus tard, et avec succès, l'examen d'usage après lequel on me dit : «Vous êtes admissible suivant vacances. On va classer votre dossier. Attendez convocation.

- Combien de temps ?

- Oh ! Un an, deux ans, trois peut-être. Armez-vous de patience».

Trois ans !... C'était réjouissant !

Que faire en attendant ?... Bricoler ? Bricolons.

Je passai tout d'abord quelques semaines - peu de semaines, les «affaires» n'étaient pas mon affaire - chez Alexander, le grand commissionnaire de la rue Hauteville et vins échouer, un beau matin, chez un courtier maritime, M. Leverd, 11, place de la Bourse. (Je ne m'attendais guère, alors, à rentrer, un jour, dans ce local, en qualité de Syndic de la «Presse Associée» que dirige le prestigieux anecdotier Jean-Bernard !).

Là, je m'initiai aux «Frêts», aux «Connaissements» fabuleux des navires en partance et je fis, avec eux, en imagination, les plus merveilleux voyages. Bientôt le «Lloyd» et le «Bureau Véritas» n'eurent plus de secrets pour moi, promené que je fus dans leurs arcanes par deux gentils collègues aux noms délicatement champêtres et reposants : MM. d'Auge et Hautbois.

Ma spécialité, chez Leverd, était de calligraphier, de mon mieux, les contrats d'assurances avec une encre spéciale et sur papier ad hoc, puis de les transmettre, 14, rue Hérold, à un petit imprimeur en chambre, qui les reportait, lui, sur pierre lithographique et vous en tirait plusieurs exemplaires. Or, vous qui étiez ce brave et modeste artisan... Tout simplement Chebroux, le fondateur de la «Chanson Française». Avouez que je ne pouvais tomber mieux, car vous pensez bien que, tout en l'aidant à virer sa presse à bras, je lui parlais de mes premières élucubrations. Il s'y intéressa, me conseilla de prendre part au concours du «Caveau» et m'offrit, affectueusement dédicacée, son œuvre la plus célèbre : **«Chantez, poètes !»** dont le refrain, désormais, ne cessa plus d'habiter ma mémoire :

Et, Lonla ! vous aurez beau dire :

Tant que les roses fleuriront,
Tant que les enfants jaseront,
Tant que les femmes souriront,
Sur la musette ou sur la lyre
Tous les poètes chanteront !

et, aussi son aubade au «Printemps», dont le refrain est si évocateur :

Des chansons plein la voix,
Des fleurs plein sa corbeille,
C'est encore une fois
Le Printemps qui s'éveille.

Je suivis son conseil et envoyai une chanson au «Caveau» qui me décerna, d'emblée, une médaille d'argent. C'étaient les trois couplets intitulés «Mes talismans» qui devaient figurer, douze ans plus tard, sous forme de préface, en tête de mes «Coups de clairon». Ceux de vous qui les connaissent, qui se souviennent de l'emploi que je promettais de faire de ce modeste héritage une épée, une plume, un verre, avoueront que je n'ai pas failli à mes promesses.

Et j'agrandissais, en même temps, mes connaissances artistiques.

C'est ainsi que j'entrai, un jour, au hasard de mes errances **extra... bureaux** (et quelques poésies en poche), 29, rue des Martyrs, chez une vieille artiste en retraite - jadis l'émule de Déjazet - qui se nommait Augustine Scriwaneck. Elle avait installé là, et fort gentiment, ma foi, un cours de «Préparation au Conservatoire», cours de maintien plus que de diction, que suivaient nombre de futures étoiles encore en herbes, en toutes petites herbes.

La bonne vieille dame, qui avait, alors près de soixante-quinze printemps, mais était demeurée étonnamment alerte et gaie, m'accueillit avec émotion.

Émotion ? Oui : car elle me confia, bien plus tard, que je ressemblais étrangement au poète Roger de Beauvoir qui fut un ami de sa jeunesse et qu'à ma vue tout un lointain et gracieux Passé avait, comme soudain, resurgi sous ses yeux. Cette ressemblance me fut, du reste, confirmée, depuis, par le fils même de Roger de Beauvoir, que je connus chez le commandant Driant, à Troyes, où il fréquentait en qualité de directeur de l'Annuaire de l'Armée Française.

Mlle Scriwaneck me pria de donner, de-ci, de-là, la réplique à ses jeunes élèves dans les comédies et drames du répertoire et j'y acquis une aisance de gestes et d'allure qui me fut bien précieuse plus tard : car on ne s'imagine pas, généralement, combien il est difficile de se bien tenir en scène, d'y entrer, d'y fermer une porte, de s'y asseoir et d'en sortir sans piétinements inutiles ou sans gaucheries souvent désastreuses.

Je lui apportai, un soir, une petite saynète imitée de Musset et intitulée «A quoi rêvent les petites filles». Elle la fit interpréter à une de ses soirées - car elle possédait un gentil théâtricule pouvant contenir une centaine de spectateurs environ - par deux mignonnes fillettes : Mlle Stehlé, une sorte de Réjane en miniature étonnamment douée, mais qui, finalement, entra dans l'Enseignement, et une jeune auditrice du Conservatoire, fine enfant aux jolis yeux clairs, au malicieux sourire, aux magnifiques cheveux croûlant sur ses épaules en ondes mordorées, Mlle Larapidie, qui devait devenir célèbre, bientôt, sous le nom de Lara, à la Comédie Française.

Là, je fis connaissance également avec Richard-Christian qui fit jouer un de mes petits actes : «La Bombe», à son Cercle Gaulois ; avec M. Massé, directeur du Cercle Funambulesque, qui me monta un acte en vers : «Pierrot papa», interprété d'abord à la Bodinière, puis dans nombre de salons (et même, une fois, sur la scène de l'Opéra-Comique dans un concert de Charité) par de jeunes artistes qui devaient faire, eux aussi, leur chemin : Chautard, au Vaudeville, et Monteux, à la Porte Saint-Martin ; le rôle d'Arlequin - un Arlequin svelte et spirituel, un vivant Saint-Marceaux - était tenu par Paul Franck, l'actuel directeur de l'Olympia. Cette bluette eut une assez bonne presse - ma première - et Richard O'Monroy, entre autres, voulut bien en dire, dans le Journal que c'était «vaguement de l'Émile Augier, avec une fraîcheur d'Avril.»

Or, c'est à ce moment-là qu'Antoine, alors employé à la Compagnie du Gaz, fonda - et précisément dans le local du Cercle Gaulois, passage de l'Élysée des Beaux-Arts - son fameux Théâtre-Libre qui devait révolutionner l'art dramatique. Ses débuts, on le sait, furent terriblement difficiles, au point qu'il dut, un jour, faire insérer dans les feuilles publiques une petite note demandant le concours gratuit de jeunes artistes de bonne volonté, pour jouer de petits rôles et figurer dans les pièces par lui nouvellement reçues. Cette annonce tomba sous mes yeux ; j'en parlai à un de mes amis du Patronage Saint-Augustin, un grand beau gâs nommé Hus (qui venait d'y triompher dans une charmante petite opérette : «Le Bourgmestre dans l'embarras», d'Émile Camys) et nous résolûmes de nous présenter, le soir même, rue Blanche. C'est là, en effet, dans un grand logement non meublé, que se faisaient les répétitions du Théâtre-Libre.

Après une courte audition devant le terrible Antoine, dont le masque sévère à la lèvre inférieure avancée et comme menaçante, au menton farouchement têtu, m'impressionnèrent si fort que j'en bredouillai ineffablement, nous fûmes accueillis dans le petit cénacle pour la figuration tout d'abord, bien entendu, avant que d'y aborder les petites «utilités». On y préparait, alors, le Père Lebonnard de Jean Aicard, la Blanchette de Brioux ; puis, on y monta l'École des Veufs de Georges Ancey. Je fis ainsi la connaissance d'Henry Mayer, de la Comédie Française, et de Mme Henriot, dont la charmante enfant devait, quelques années plus tard, mourir affreusement carbonisée, lors de l'incendie du Théâtre Français.

Antoine jouait, lui, le rôle principal, avec une simplicité, un naturel, une émotion contenue vraiment incomparable. Quel artiste !

Mon ami Hus et moi «figurions» deux des quatre amis intimes de Mayer, le fils d'Antoine ; nos deux autres partenaires devaient se faire, et vite, de beaux noms au théâtre, grâce, un peu, au «patron» qu'ils suivirent dans sa bonne et mauvaise fortune, des «Gaulois» aux Menus-Plaisirs (nommés à présent Théâtre-Antoine) et des Menus-Plaisirs à l'Odéon. L'un, maigre et long comme un jour sans pain, se nommait Janvier ; l'autre, large et costaud, tout au contraire, s'appelait Arquillère.

Là encore je connus Amyot (qui devait jouer, plus tard, à Nancy et à Dinan le rôle du Moine de mon drame «Notre-Dame-Guesclin»), Lugué-Poé, qui allait créer «l'Œuvre», Laudner, Gémier aussi, bien entendu, et la bonne et joyeuse Luce Colas qui était la compagne d'un de mes aînés de Saint-Augustin, le bon dessinateur-graveur Léon Lacault. Tiens !- mais - à la réflexion- le nom de Colas ne serait-il pas tout simplement l'anagramme de Lacault ?

Mais que je vous dise, chers lecteurs, que tous ces beaux artistes - tous, sans exception, à commencer par Antoine - ignorent encore, à l'heure présente, que Botrel fut, un instant, leur humble camarade de «planches», au début de leurs glorieuses carrières ; - et, ce, pour la raison bien simple que je figurais à leurs côtés, et sur le programme, sous le nom de ma mère - un beau nom de Théâtre, d'ailleurs - Fechter.

Et j'ai encore dans ma bibliothèque une première édition in-seize de l'**École des Veufs** dédicacée par son auteur, «en témoignage affectueux de sa gratitude, à M. Fechter» et signé «Georges Ancey».

Que c'est loin tout cela !

Pourtant, c'était hier.

Chapitre vingt trois

Un soir de fête

Cependant le Théâtre-Libre et le Cours Scriwaneck ne me faisaient pas négliger le petit Cercle artistique de Saint-Augustin. Bien au contraire, je ne fréquentais les uns que pour mieux servir l'autre. Et c'est ainsi que j'y montai une représentation du «Pater» de François Coppée, **à la manière d'...** Antoine. Le décor y fut d'un réalisme absolu en ses moindres détails ; du mobilier jusqu'aux fleurs de la terrasse tout était «nature» et j'avais amené mes camarades (Beaugrand, Béthume, Léon Vincent, etc.) à jouer «vrai» : simplement, naturellement, sans gestes et sans cris et tournant bravement le dos au public, quand il fallait regarder le fond de la scène, sans souci du quatrième mur fictif.

Et le succès fut très grand.

Ce beau drame avait été interdit par le Gouvernement, on se le rappelle, et cela en doublait l'attrait. Mais j'avais dû transformer, de fond en comble, le rôle de la sueur du prêtre en un rôle masculin. J'en avais fait un tout jeune frère, qui, orphelin presque à sa naissance, avait été élevé par le bon abbé, victime des Communards.

C'est ce rôle que j'interprétais.

Inutile de vous dire que j'avais fait cette adaptation avec un respect infini et que, même, sur les conseils du marquis de Ségur - dont je vous parlerai bientôt - je l'avais soumise préalablement à l'auteur. Coppée me reçut dans son gentil rez-de-chaussée provincial de la rue Oudinot. Que lui dis-je ? Rien. J'étais trop ému. Que me dit-il ? Des tas de belles choses encourageantes : il était si bon ! Il corrigea deux ou trois de mes corrections, approuva les autres et me reconduisit jusqu'à son seuil en me disant, indulgemment, combien il se sentait joyeux, rajeuni presque, lui-même, d'avoir été si bien compris par un vrai «jeune». (Je ne devais le revoir que bien plus tard, quand il fonda, avec Jules Lemaître, la Ligue de la Patrie Française).

C'est ainsi que je donnais à l'art théâtral et à la poésie toutes mes soirées, tous mes dimanches, tous les rares instants de loisir que me laissait l'Administration des Téléphones. Car je n'étais déjà plus dans mon Assurance Maritime, vous pensez bien. Non. Comme, en plus de celle du P. L. M., j'avais déposé, au hasard, des demandes d'emploi dans toutes les administrations possibles - que risquais-je ? - on m'admit, un beau jour, dans celle des Téléphones ; seulement, on m'expédia aux ateliers de Fabrication, à Grenelle, où je devais passer quelques-unes des plus mauvaises semaines de ma vie déjà si mouvementée, mais pas rester longtemps, car la Fortune, touchée de ma persévérance, s'apprêtait enfin à me sourire un peu. Elle s'y décida tout à fait le 17 mars 1890. Si j'ai bien retenu cette date, c'est qu'elle est celle de la fête de ma mère, qui se nommait Alexandrine.

Malade un peu la veille, je m'étais excusé près de notre chef du Personnel en invoquant - ce qui était vrai - que le Docteur me recommandait deux jours de repos à la chambre.

Je me soignai consciencieusement le premier jour. Le second, au déjeuner, ma mère me dit :

- Voici le Printemps. Il fait tiède, il fait beau. Va donc faire une petite promenade elle achèvera ta guérison et, demain, tu ne reprendras que plus gaillardement ton travail.

Je suivis son conseil et me rendis, lentement, chez Mlle Scriwaneck, à laquelle j'apportai le manuscrit de

ma «Réponse à la Fauvette». Je venais de composer cette poésie pour Mlle Yahne, du Vaudeville, dont le jeune frère, un vaillant colonial, était un peu de mes amis.

Mon professeur était en grande conversation avec un gentilhomme de lettres, le comte de Besancenet, qui, ayant rimé un gentil proverbe en un acte intitulé «Il ne faut pas dire : Fontaine !...», suppliait sa vieille amie de le monter pour sa prochaine «soirée».

- Hé, s'écria-t-il, en m'apercevant, c'est le ciel qui vous envoie, mon cher Monsieur. Vous êtes mon héros rêvé. Je vous ai entendu dire de vos vers ; vous les disiez à ravir. Jouez ma pièce et je réponds du succès.

- Impossible, Monsieur, répliquai-je. J'ai trop peu de liberté pour les répétitions, d'abord. Et puis, si j'ai joué un peu, déjà, dans de modestes Patronages, je n'oserais jamais me risquer dans un grand rôle et sur la scène d'un salon parisien.

Il insista. Ce fut en vain ; et il nous quitta désolé, un peu vexé même, nous sembla-t-il.

Peu après, on fit passer une carte à mon professeur et je me levai discrètement pour prendre congé.

- Restez donc, dit Mlle Scriwaneck ; c'est une jeune fille que vous connaissez : Hélène Lutgen.

- Non, fis-je ; ma mère connaît la sienne ; je la connais également un peu, mais je n'ai jamais été présenté à Mlle Lutgen.

- Cela ne me surprend pas, car c'est une petite sauvage. Douée d'une jolie voix, elle la travaillait avec le vieux papa Masset et Émile Bourgeois, durant que je perfectionnais sa prononciation ; mais, depuis la mort de sa jeune sœur, elle ne veut plus voir personne : et voici bien près de deux années que je ne l'ai vue à une de mes soirées. Venez que je vous présente.

Dans la pièce voisine - la salle de Cours - se détachait, sur les rideaux blancs de la verrière, une fine silhouette brune devant laquelle je m'inclinai. Dès que je fus nommé, un franc sourire illumina le charmant visage de la visiteuse qui, me tendant gentiment la main, s'écria :

- Je suis ravie de vous connaître enfin, Monsieur : car maman me parle souvent de vous, si touchée qu'elle est de vos gentilles visites. Elle m'a remis, de votre part, la chanson bretonne : «Au son du biniou», et j'ai rouvert mon piano, ces temps-ci, afin de la déchiffrer. Je vous félicite, elle est si douce... si triste...

- Vous ne savez pas à quoi je pense en vous regardant mes amis ? dit, tout à coup, Mlle Scriwaneck.

- Non. Dites.

- Que vous feriez un couple charmant à vous deux...

- Oh ! Mademoiselle ! dit la jeune fille rieuse et rougissante.

- Vous voulez donc le malheur de Mademoiselle ? protestai-je.

- Eh ! laissez-moi donc achever !... Oui, un couple charmant... pour jouer la pièce de M. de Besancenet. Cela vous servirait de leçon de diction, à tous deux, et emplirait d'aise le meilleur des hommes.

- Et quelle est cette pièce ? dit Mlle Lutgen, après deux secondes de réflexion.

- «Il ne faut pas dire : Fontaine...», un petit acte en vers et à deux personnages seulement.

- Donnez-la moi toujours... je la lirai...

- Le malheur est que M. Botrel se refuse catégoriquement à jouer le rôle du jeune homme.

- Oh ! Catégoriquement... non ! m'écriai-je. Pas si catégoriquement tout de même. Je réfléchirai ; et si Mademoiselle consent... ma foi ! pour rendre service à tout le monde, je...

- Parfait ! parfait ! dit la vieille comédienne, en riant malicieusement sous cape ; le proverbe dit vrai : il ne faut pas dire : fontaine, je ne boirai point de ton eau. Tenez, voici deux livrets. Ma prochaine audition d'élèves est fixée au 3 avril ; vous avez donc deux longues semaines encore devant vous. Allez, débrouillez-vous ! A bientôt : j'ai une leçon à cinq heures.

Et elle nous mis gentiment à la porte.

Vous rentrez directement chez vous, Mademoiselle ?

- Oui.

Et comme, pour retourner rue de Miromesnil, je devais passer place de la Trinité, j'ajoutai :

- Me permettez-vous de faire route avec vous ?

- Mais très volontiers. Comment se porte Madame votre mère ?

- Fort bien. C'est aujourd'hui sa fête et je vais lui acheter quelques fleurs en chemin...

Et - je m'en souviens parfaitement - nous ne parlâmes, au cours de cette première promenade à deux, que de nos mères qui étaient notre unique adoration.

En la quittant, je lui demandai :

- Madame votre mère reste toujours chez elle le dimanche après-midi ?

- Toujours.

- Alors, après demain, j'irai lui demander si vous consentez à jouer la petite comédie en question.

- Oh ! je consentirai sans doute : M. de Besancenet est si gentil !

Et elle s'esquiva, légère, par la rue Mogador.

Moi, demeuré seul et continuant ma route, je me sentais soudain devenu un autre homme, plein de force et d'espoir ; je ne marchais plus : il me semblait que je planais. Pourquoi ?... Sans doute parce que, d'instinct, je pressentais que, pour la première fois de ma vie, le Bonheur venait de me frôler de son aile.

Mais, en rentrant chez moi, une tuile m'attendait. Allons ! ... Ça marchait trop bien !... La concierge me tendit un pli urgent que venait de lui remettre un employé de la Compagnie des Téléphones m'informant que «le médecin de l'Administration était venu constater mon état après le déjeuner ; qu'il avait appris de la concierge que j'étais en promenade et qu'en conséquence l'Administration me considérait comme démissionnaire».

Autrement dit, me fichait à la porte, tout simplement !

A dire vrai, cela ne me chagrinait pas outre mesure, car cette place, vous le savez ne m'agréait qu'à moitié. Mais que diraient mes parents ? Maman, surtout !... Allais-je lui offrir ce «poulet» comme cadeau de fête ?... Difficile... Et je décidai de gagner du temps.

J'enfouis donc la maudite lettre dans le fin fond de ma poche, grimpai rapidement l'escalier, offris mes fleurs ; et, mon jeune frère rentrant de sa librairie, sur ces entrefaites, nous nous mîmes à table.

Tout le long du repas, je fus, tour à tour, joyeux ou soucieux, selon que je parlais de la belle rencontre de l'après-midi ou que je songeais à mon «démissionnement» ; mais ma mère, toute à la joie de nous voir savourer les gâteries qu'elle «nous» offrait pour «sa» fête - crème au chocolat et brioche - ne prit pas garde à mes distractions et se contenta de me lancer cette phrase qu'elle m'a servi des milliers de fois, au cours de son existence : «Allons ! te voilà encore dans la lune, toi !»

Après le repas, la chère femme se remit vite à sa couture et, comme nous n'avions nulle domestique (est-il besoin de vous le dire ?), mon frère et moi fîmes le petit ménage coutumier : il était «de semaine pour la table», lui - mettre le couvert et l'enlever ; moi j'étais «de vaisselle». Mais oui, jusqu'à notre mariage, il en fut ainsi et je ne rougis nullement de l'avouer d'avoir été élevé à la dure, habitué à tout faire - ménage et même cuisine, à l'occasion - je ne me suis jamais trouvé embarrassé de rien au cours de ma vie plutôt accidentée.

Donc, la vaisselle bien rangée, tout en ordre, je descendis fumer une cigarette, sur la place Beauvau, en regardant mon frère y évoluer sur des patins à roulettes, avec le fils de son patron. La Place Élyséenne, bien macadamisée, était un Skating Ring merveilleux et, à ce sport gracieux, mon frère et Robert Émile-Paul (l'actuel éditeur) étaient devenus de premier force.

Une demi-heure plus tard, comme je rentrais chez nous, la brave pipelette, qui me connaissait depuis l'âge de douze ans, me cria du fond de sa loge :

- Hé ! Théo ! On vient d'apporter une lettre pour toi !

- Encore !

- Mais oui. C'est le jour.

Un coup d'œil jeté sur la grande enveloppe blanche qu'elle me remettait suffit à me faire battre violemment le cœur. C'est qu'en tête s'étalait cette suscription en belles gothiques : «Chemins de Fer de Paris à Lyon et Méditerranée !»

Je n'attendis que d'être sous le bec de gaz de l'escalier pour la décacheter et je lus : «Des vacances s'étant produites dans le personnel de notre Secrétariat, nous vous y réservons une place. Prenez vos dispositions pour entrer en fonctions aussitôt que possible : dès demain si vous le pouvez, après visite du Dr Robin, dans la matinée.»

Ah ! bien par exemple, en voilà une nouvelle qui tombait à pic !

Rentré en coup de vent, je criai à ma mère :

- Beau cadeau de fête, maman !... Tiens, lis : j'entre demain au P.L.M.

- Ah ! que je suis heureuse !

Vous savez que c'était pour elle le couronnement d'un long rêve.

- Mais il y a une ombre au tableau, ajouta-t-elle après m'avoir embrassé.

- Laquelle ?

- Il va falloir te dégager, poliment, de la Compagnie des Téléphones et, dame ! c'est très délicat...

- Ne t'inquiète pas, mère ! C'est déjà fait.

- Hein ?

- Écoute plutôt.

Et exhumant de ma «profonde» le premier «poulet», je lui en donnai lecture.

Et cette lettre qui, lue deux heures auparavant, eût déchaîné la désolation dans notre logis, nous causa une minute de folle gaieté.

Mais il était dit que cette soirée devait être enchantée jusqu'au bout. Ne voilà-t-il pas qu'à ce moment précis arriva un garçon de courses, chargé d'un gros bouquet de lilas «pour Madame Botrel» et d'une carte portant ces mots : «Hélène Lutgen, avec ses respectueux souvenirs et ses souhaits de bonne fête».

- Ça, c'est vraiment gentil ! dit maman très flattée. Mais comment a-t-elle pu savoir que c'était ma fête aujourd'hui ?

- C'est moi qui le lui ai dit tantôt, pardi !

- Oh ! c'est une jeune fille vraiment «brave» !

Et elle reprit, une fois encore, sa patiente et sempiternelle tâche, pendant qu'assis à ses côtés, dans l'ensorcelant parfum de la gerbe parfumée, je me mettais à lui lire «Il ne faut jamais dire : fontaine», qui, décidément, commençait à m'intéresser beaucoup !

Chapitre vingt quatre

"Il ne faut point dire : Fontaine"

Le lendemain donc, je fis - enfin ! - mon entrée au Secrétariat du P.L.M., où je devais me maintenir pendant neuf années. Je retrouvai, là, ou m'y fis, bien vite, d'excellents camarades : Henri Plouvier, que j'avais remplacé, comme saute-ruisseau, chez Me Denormandie ; Louis Mairet - chef de bureau aujourd'hui ; Flament, qui entre deux opérations financières, ne s'occupait que de Bouddhisme ; Touyaa, qui fut, autrefois, un voisin de classe et qui - élève, lui aussi, du Frère Scipion - était doué d'un talent de dessinateur-caricaturiste tout à fait remarquable ; modeste, bohème, né, avouons-le, avec un poil dans la main (on ne le connaissait guère, du reste, que sous le surnom de «Poil-aux-Pattes»), il devait toujours demeurer dans l'ombre, où sa philosophie je m'en fichiste se complaisait. Un autre camarade, Ozanne, devait devenir, lui, chef de ce Secrétariat où nous débutions et le Gouvernement, dans sa dernière promotion du Ministère des Travaux Publics, vient de le créer chevalier de la Légion d'Honneur.

J'y avais pour chefs - entre autres - M. de la Charlotterie qui ressemblait, trait pour trait, à Alexandre Dumas dont il était d'ailleurs, je crois bien, le... petit-fils ; et, aussi, M. Habert, l'oncle de Marcel, le fidèle lieutenant de Paul Déroulède.

Nous n'entrions au bureau qu'à neuf heures et demie ; mais nous n'avions plus le droit d'en sortir - même pour déjeuner - avant quatre heures trente et il fallait signer une feuille de présence à l'arrivée et au départ. Cette feuille - que j'appelais notre «écrou» - fut, toujours, mon cauchemar, car, si on ne la signait pas à neuf heures et demie tapant, il fallait aller le parapher chez quelque grand chef qui en profitait pour vous savonner copieusement la tête. Je serais très volontiers demeuré une heure et plus, le soir, à mon bureau, pour achever quelque besogne urgente, mais cet «écrou» ! Rappelez-vous la soif de liberté du petit sauvageon de Saint-Méen et jugez !

J'étouffais littéralement dans ces bureaux ; aussi, de-ci, de-là, ma tâche scrupuleusement, mais vivement expédiée, au lieu d'aller fumer des cigarettes dans les couloirs ou devant les calorifères, comme tous les camarades, grimpais-je, moi, quatre à quatre, sur les toits du P.L.M.

Vastes, splendidement aménagés, avec bonnes rampes d'appui, on y jouissait d'un panorama superbe. Et c'est là que j'ai composé mes premières chansons... de «plein air».

*

**

Le surlendemain de mes débuts était un dimanche. J'allai prendre, comme promis, la réponse de Mlle Lutgen et lui porter la mienne ; et il fut convenu - comme bien vous le pressentez - que nous jouerions «Il ne faut pas dire : fontaine» pour «rendre service à la bonne Scriwaneck» et faire plaisir à M. de Besancenet «qui était si gentil».

Et, chaque soir, après mon travail - je n'avais que la rue Saint-Lazare à traverser - nous répétions la pièce avec, pour souffleur, la bonne maman Lutgen ; et, quinze jours plus tard, nous la jouâmes au cours d'une des soirées de notre vieux professeur. Avant le Proverbe, les «petites Lara et Stehlé» interprétèrent ma saynète «A quoi rêvent les petites filles» ; une jeune cantatrice provençale, que la célébrité guettait déjà, Mlle Eléonore Blanc, y joua et chanta une scène de *Mignon* ; la maîtresse de la maison, malgré son âge, fut étincelante d'esprit et de jeunesse dans le «Retour de Compiègne», un de ses succès de jadis ; une de ses amies, qui fut longtemps, depuis, l'interprète fidèle de Borel-Clerc et de moi-même, Mme Raucet-Banès, y

fredonna quelques romances... et notre comédie eut le redoutable honneur de couronner la soirée.

C'était l'histoire d'un jeune viveur qui, après avoir fait le serment de ne jamais se marier, ne pouvait entrer en possession de l'héritage d'un oncle d'Amérique qu'à la condition expresse d'épouser une cousinette inconnue. Cette dernière, de son côté, froissée d'apprendre que le défunt avait disposé si cavalièrement de sa main et de son cœur, avait fait le même serment. Mais, fille d'Ève, elle mourait d'envie de connaître un peu, tout de même - oh ! incognito ! - ce Parisien «qui ne voulait rien savoir d'elle» ; et, comme il y avait, chez lui, une crise de domesticité - déjà ! - elle se présentait comme petite bonne à tout faire, débarquant de sa province, commettait, exprès, les pires maladresses que le jeune homme, désarmé par sa gentille naïveté, excusait, toujours rieur, avec grande indulgence. Bref, ils se découvraient mutuellement de si charmants caractères que le célibataire endurci finissait par trahir son serment. Il demandait la main de sa gente cousinette qui la lui accordait volontiers en disant, moqueuse : «Il ne faut pas dire fontaine, je ne boirai point de ton eau !».

Nous jouâmes cette blulette de notre mieux, avec une grande simplicité, et fûmes, je dois le dire, très applaudis par le plus bienveillant des publics. Mais les représentations de Mlle Scriwaneck étaient toujours suivies d'une petite sauterie familiale, au cours de laquelle, ce soir-là, la tête encore bourdonnante du bruit si grisant des bravos -, je murmurai à l'oreille de ma partenaire :

- Que diriez-vous, Mademoiselle, si je jouais maintenant, au naturel, la dernière scène du proverbe, et vous répétais l'alexandrin :

Voulez-vous, à présent, m'accorder votre main ?

Et «la cousinette» de me répondre en me montrant du doigt nos deux mères qui, assises à l'écart, papotaient souriantes :

- Je vous dirais, Monsieur, que, dans la pièce, nous sommes orphelins ; tandis que, dans la réalité, nous avons, Dieu merci ! deux bonnes mamans...

- Et ?...

- Et que c'est elles qu'il faudrait tout d'abord consulter.

- Mais, alors, si votre maman consentait ?

- Je serais la plus obéissante des filles.

Je n'en demandais pas plus. Et nous consultâmes nos familles.

Mais quel «tolle» inattendu cette consultation ne déchaîna-t-elle pas !... «Jamais de la vie, par exemple ! Théo n'est même pas encore majeur ! Il n'a aucune position ! Mais ils sont fous à lier», etc.

- Nous reparlerons de cela quand tu auras vingt-ans, mon bonhomme ! décréta, finalement, mon père.

Or, quand il avait pris une décision, je savais qu'il n'y avait pas à insister.

Et, en désespoir de cause, j'allai tout conter au bon marquis de Ségur, le frère du saint évêque aveugle, qui m'honorait de son amitié.

Il m'avait connu lors de la fondation des petites Conférences de Saint-Vincent de Paul, dans les taudis des pauvres gens que nous allions visiter, de concert, tous les dimanches matin. Bon poète, écrivain discret, il

me corrigea mes premiers essais et s'intéressait fort à mon avenir. Aussi accueillit-il, avec enthousiasme, mon projet matrimonial.

- Trop jeunes ? dit-il. Je suis, moi, pour ces mariages-là, qui évitent plus de bêtises qu'ils n'en occasionnent. J'irai voir vos familles dès demain. Prie, d'ici là, avec pleine confiance, mon petit Théo.

En me reconduisant, il me fit passer devant un grand salon d'où s'élevait une mélodie splendide, exhalée par une voix d'une clarté, d'une sonorité infinies.

Je m'arrêtai cloué sur place d'admiration.

- C'est ma fille, me dit le marquis avec fierté (c'était en effet la comtesse de Guerne) et c'est mon vieil ami Gounod qui l'accompagne au piano. (Il aurait pu ajouter et mon «collaborateur», car c'est l'immortel auteur de «Faust» et de «Mireille», qui, on le sait, mit en musique l'émouvante poésie du marquis de Ségur : «Le Ciel a visité la Terre».)

Pour ne pas déranger les deux grands artistes, nous demeurions debout, dans l'ombre, sur le seuil de la pièce ; et mon hôte d'ajouter à voix basse :

- Regarde cette autre jeune femme-là, sous la lampe : c'est Jeannine Dumas, la fille de l'auteur de «Francillon», qui va épouser notre ami d'Hauterive. Eh bien, c'est moi qui fais ce mariage ; c'est te dire que j'ai quelque expérience de ces choses !... A demain donc, et bon espoir !

Et il fut si persuasif, en effet, le lendemain, que l'on s'accorda, de part et d'autre, pour décider que, si, dans un an, de stagiaire au P.L.M. j'y devenais «commissionné», mon Dieu, la noce pourrait tout de même se faire.

Un an plus tard, jour pour jour, j'avais ma commission, et l'abbé Chesnelong - je vous l'ai dit - nous mariait à Saint-Augustin. Le comte de Thanneberg, ancien ambassadeur, président d'honneur de notre Patronage, et M. de Ségur étaient mes témoins. La cérémonie, fort belle, fut contée en tous ses détails - ainsi que ma jeunesse - par le marquis, dans le chapitre intitulé : «Saint-Augustin» de son livre *Les Enfants des Patronages de Paris*, dont mon ami Marcel Monarché, en la *Bonne Chanson*, et M. l'abbé Millon, en sa plaquette *Au Pays des Moulins* [E. Harmonic, éditeur, Saint-Brieuc] ont cité de larges extraits. J'y renvoie mes lecteurs, le but de ces *Souvenirs* n'étant pas de faire mon panégyrique... Bien au contraire !

Mais ce que M. de Ségur n'a pas noté, c'est qu'à la sacristie, tout à la fin du défilé, nous vîmes s'avancer vers nous le bon vieux M. de Besancenet qui me dit gentiment :

- Mon cher ami, il manquait une scène finale à mon Proverbe : vous venez de la composer : elle est charmante et je vous apporte mes plus vives félicitations.

Puis il ajouta malicieusement :

- Comme je suis un petit peu, tout de même, le collaborateur responsable de ce joli dénouement, je viens, en même temps, toucher mes droits d'auteur.

Et il embrassa la mariée.

Chapitre vingt cinq

"Monsieur l'Aumônier"

Marié, je n'abandonnai pas, pour cela, notre chère «Amicale des Anciens», bien au contraire. J'y fis jouer *Nos Bicyclettes* et interprétei aussi nombre de chansons d'actualité, la *Complainte du Magistrat*, entre autres, qui eut, au moment des attentats anarchistes de Ravachol, un certain succès.

Je les interprétei, également, au «Cercle de l'Étoile», 10, rue de Lancry, présidé par M. Banès qui y fit remonter mon acte en vers **Pierrot papa**. Là, ce fut mon ami de jeunesse Louis Tircot et non plus Paul Franck qui interpréta le rôle d'Arlequin. Tircot, dont je vous ai parlé déjà, venait de tirer une année de service au 67^e de ligne qui tenait garnison à Soissons. J'allais l'y voir, de temps en temps, le dimanche et j'y fis connaissance de son voisin de chambrée, jeune artiste qui devait devenir un de mes bons et chers amis. Il était alors élève au Conservatoire dans la classe d'Opéra. Aussi, chaque matin, au réveil, le cri traditionnel : «Au jus !» provoquait-il comme un écho sonore un : «Mi !... hum ! Mi !... hum ! Mi bémol !» s'exhalant du gosier de l'artiste angoissé. Et, tout lui semblant régulier, le brave garçon, rassuré, s'écriait joyeusement en tendant son quart : «Ça va bien ! Il est encore là. Merci, mon Dieu !» Qui, Il ?... le «Mi» ou le million ?

Mais cette crainte perpétuelle d'enrouement - dame à l'école d'intonation les gosiers sont mis à une rude épreuve ! - empoisonnait tellement la vie de mon nouveau camarade qu'il finit par changer... de voie : lâchant la classe d'Opéra, il travailla la Tragédie et la Comédie. Et il fit bien. Ayant remporté son premier prix deux ans plus tard, il entra d'emblée, à l'Odéon qui montait **Pour la Couronne**, de François Coppée, et fut surnommé, le lendemain de la première, par tous les critiques, «l'homme à la voix de bronze». Depuis, interprète impeccable de Daudet, de Donnay, de Capus, de Louys, de Frondaie, etc., il fit une carrière magnifique au cours de laquelle il ne connut pas un échec.

En 1916, quand, «bousculé» aux tranchées, je fus transporté à l'ambulance Carrel de Compiègne, le premier visage que j'aperçus, penché sur mon lit, fut le sien, fraternellement anxieux, car il était le chauffeur du grand «patron».

Il est maintenant l'interprète attitré et admiré de *Cyrano*, de par l'ultime volonté de Rostand lui-même : c'est vous dire qu'il s'agit de Pierre Magnier.

C'est à cette époque, également, que je composai *Monsieur l'Aumônier*.

Ce petit drame, accepté dès première lecture par notre comité artistique, présentait une grosse difficulté d'interprétation que nous signalèrent sur-le-champ le bon directeur et le marquis de Ségur. Un rôle de prêtre ne supporte, en scène, aucune faiblesse, il doit être joué impeccablement : le plus petit manque de tact dans l'expression ou le geste, un mauvais grimace, peuvent rendre ridicule un personnage qui doit, coûte que coûte, et j'y insiste, garder, toujours et partout, son caractère sacré. Nous avions d'excellents amateurs parmi nous, un comique surtout, Henri Lacault, de tout premier ordre. Mais on ne pouvait songer à vêtir d'une grave soutane celui qui avait tant fait rire nos auditeurs habituels en jouant le bon gros Boulinaud ou le papa Perrichon. Il nous fallait donc trouver un artiste, inconnu encore, pour composer ce rôle... ou bien ne pas jouer la pièce.

- J'ai notre affaire, m'écriai-je tout à coup. L'autre soir, au Patronage Saint-Roch, j'ai remarqué et applaudi ferme un jeune amateur qui jouera merveilleusement mon abbé Muller, si, toutefois, son directeur veut

bien nous le prêter.

- Je vais vous donner un mot de recommandation pour lui, me dit le Frère Alton-Marie.

Et qui fut dit fut fait. Le jeune camarade nous fut «prêté» d'enthousiasme et nous commençâmes, tout de suite, les répétitions. Il était splendide, grand, large d'épaules, le nez spirituel, la voix d'un beau timbre claironnant, l'ensemble sympathique. Sachant se grimer, déjà, comme un vieux routier, il fut absolument ébouriffant à côté de moi qui jouais, de mon mieux, le rôle d'un sergent-major, son neveu, accusé de trahison.

Une scène surtout fut longuement applaudie.

Quand, l'espion découvert, les soldats veulent l'achever (car il est blessé) en disant à l'Aumônier qui le protège :

- On voit bien que vous n'êtes pas soldat, monsieur l'Abbé ; curé, vous raisonnez en curé...

Je crois le voir et l'entendre encore, redressé fièrement, le vieil officier de 70 reparaisant un instant chez le prêtre, pour leur crier en écartant sa pauvre soutane élimée :

- Pas soldat, clampins !... Et ce ruban-là, ce n'est donc pas le soldat qui l'a gagné ?

La salle frémissante l'acclama, sentant, confusément, que, sur ces humbles planches, un grand artiste venait de se révéler. Je ne le perdus jamais de vue et lorsque, un peu plus tard, je fis mon fameux *Tro Breiz* artistique avec nos bardes bretonnants (Jaffrenou Sagory, Le Berre, Le Denmat, Théodore Le Gall, Noël de Kérangué, etc.) à travers nos cinq départements bretons en interprétant la *Voix du Lit-Clos*, je le priai de se joindre à nous pour y jouer le rôle du Syndic des Gens de Mer. Ah ! quelle joyeuse tournée - ma première - fut celle-là ! Nous étions si jeunes, tous, si pleins d'enthousiasme, avec toutes nos illusions intactes encore !... Nous la fîmes durant les vacances (un peu supplémentées) que nous accordait, à moi, le P.L.M. et à mon jeune ami parisien le Crédit Lyonnais, où il étouffait littéralement de son côté.

- Je ne veux plus y retourner, me répétait-il sans cesse dans notre petite chaumière du Port-Blanc, où il nous récitait tous les rôles des répertoires anciens et modernes dont sa cervelle était déjà bourrée. J'ai le théâtre dans la peau. Tâche de me faire entrer n'importe où, pour balayer le «plateau» au besoin ; mais tout ou n'importe quoi, plutôt que le bureau !

Je le comprenais si bien que je lui conseillai de frapper à la porte du Théâtre Libre. Antoine lui fit jouer, d'abord, de petites «utilités», puis créer quelques rôles, un entre autres, dans les *Émigrants* où, matelot, il fredonnait ma chanson *La Fanchette*. Plus tard, il l'emmena avec lui à l'Odéon où il créa *Le Chauffeur* de Max Maurey et *Ratmuntcho* de Loti. Remarqué, dans cette pièce, par Jules Claretie, il fit, enfin, son entrée à la Comédie Française (son rêve si vite réalisé !) dont il est devenu un des piliers les plus robustes - soit dit sans jeu de mot - digne successeur de Got, émule de Féraudy... et vous ne me démentirez, certes pas, chers lecteurs, quand je vous aurai dit son nom : Léon Bernard.

Je vais lui serrer la main, de temps en temps, quand je traverse Paris entre deux tournées. L'an dernier, je le vis, dans sa loge, à l'un des entractes de *Prime-rose* où il joue - et avec quel succès - le beau rôle du cardinal.

Et comme, alternant les anecdotes, nous échangeons un tas de «Te souviens-tu ?» et de «Rappelle-toi...», il me dit tout à coup :

- Ah ! mon cher Théo ! Tu en as fait du chemin depuis !

- Mais oui, mon vieux : quasiment le tour du monde.

- Ce n'est pas cela que je veux dire...

- Je m'en doute... Mais, dis donc, toi-même...

- C'est vrai, s'exclama-t-il en riant, que je suis monté assez vite en grade aussi : quand tu m'as fait débiter, je n'étais qu'un bien pauvre curé ; maintenant, regarde : me voici cardinal !

Et, toujours dans la peau du bonhomme, je crois bien que, ce disant, il esquissa vers mon front comme une sorte de bénédiction.

Brave Bernard !

(1) D'une lettre en date du 20 mai 1925 nous extrayons ces lignes de M. Léon Bernard : «J'ai reçu un journal où on raconte comment nous nous sommes connus, c'est par Richard Chrestian qui t'avait, je crois, parlé de moi. Voilà la seule variante que je vois à te signaler...»

Chapitre vingt six

L'ouverture du "Chien Noir"

Au cours de la saison suivante, je fis la connaissance de deux compositeurs de musique, célèbres en deux genres très différents : Émile Spencer et Paul Delmet. Le premier faillit avoir sur moi la plus mauvaise influence en m'ancrant pour toujours dans le «caf-conc'» ; mais le second - fort inconsciemment d'ailleurs - m'en sauva et pour toujours.

Émile Spencer, bien que Belge d'origine, était, alors, le plus spirituel et le plus répandu des musiciens à succès dans les cafés-chantants parisiens. Auteur de *J'avais mon pompon en r'venant de Suresnes*, de la *Saint-Boute-en-train* et de deux ou trois autres scies à la mode, il devait - à l'instar de Christiné aujourd'hui - toucher des droits formidables (pour l'époque) à la Société Lyrique de la rue Chaptal. Doué d'une facilité vertigineuse, il ne visait qu'à cela du reste et ne s'en cachait nullement. Il avait installé, dans les faubourgs Saint-Martin et Saint-Denis, plusieurs «boîtes à répétitions», où des pianistes à gages serinaient à tour de bras, si j'ose dire, ses «chansons de lisière», comme il les appelait lui-même, à de petites «acteuses» ne connaissant pas une seule note de musique ; mais, grâce à ce procédé, le nom de Spencer figurait huit ou dix fois et plus chaque soir au programme de tous les bouis-bouis parisiens et provinciaux. Imaginez, d'après cela, le montant de ses trimestres !

Je lui avais envoyé, à tout hasard, une poésie patriotique : *La Douleur du Drapeau* qu'il me musiqua très gentiment, mais qui n'était pas dans sa note. Alors, il me fabriqua ce que l'on appelle des «monstres». Rajeunissant, en les tripatouillant un peu, les vieux «chansonniers», ou s'inspirant des fabliaux du Moyen Age, il composait quatre ou cinq couplets, à peine assonancés, mais avec une bonne grosse blague finale, musiquait le premier couplet et me donnait le tout à remettre d'aplomb - sur pieds - et à rimailler à peu près correctement. L'éditeur lui payait quarante francs chacune de ces élucubrations ; il en gardait vingt pour sa musique, dix pour son sujet et me remettait le restant pour mon arrangement. A deux ou trois par semaine, c'était, presque, la fortune !... Mais quelle «littérature» !... J'allais devenir et rester à jamais le type même de ce qu'en argot du métier on appelle un «parolier».

J'avais plus noble ambition et me risquai à envoyer des poésies à plusieurs compositeurs en vogue, à Paul Delmet entre autres, qui triomphait, alors, avec ses *Petits pavés*, ses *Petits chagrins*, son *Petit navire* et ses *Stances à Manon*.

Je n'allai pas les lui remettre moi-même au Chat-Noir, n'ayant jamais osé pénétrer dans le fameux et redoutable cabaret, sur le seuil duquel se tenait, rigide, un formidable Suisse armé de sa hallebarde. Et puis le bock y coûtait, racontait-on, cinq francs, dix, même, les soirs de gala, et c'était un peu chérot pour un petit «rond-de-cuir» qui ne gagnait que quatre francs vingt-cinq par journée de travail.

J'adressai donc mes vers à Delmet, par la poste, tout simplement, et n'en espérais guère une réponse, quand, un matin, à ma grande surprise, m'arriva la lettre suivante :

«Cher Monsieur, vous m'avez envoyé, il y a quelques mois, deux gentils poèmes : *Les Mamans* et *Quand nous serons vieux*. Je les ai mis en musique et viens de les essayer au cours d'une tournée du Chat-Noir. Gros succès ; et l'éditeur Quinzard désire les faire sortir au plus vite. Mais il me faut votre bon à tirer. Venez me l'apporter demain soir au nouveau cabaret artistique que nous allons fonder, mes camarades et moi. Renonçant à Salis et à sa pompe [Sa pompe à bière, sans doute, avec laquelle le gentilhomme cabaretier payait, dit-on, ses «auteurs»], nous emportons nos œuvres au Chien-Noir qui va ouvrir ses portes dans un des Salons du Nouveau-Cirque, rue Saint-Honoré. Venez m'y rejoindre vers neuf heures. J'y

apporte, rai nos épreuves à corriger et pourrai les remettre tout de suite à l'employé de l'éditeur qui les y viendra chercher. Sur présentation de cette lettre, notre directeur, Victor Meusy, vous fera le meilleur accueil. Recevez, etc.»

A neuf heures précises j'arrivai au Chien-Noir. La vaste et élégante salle en était déjà pleine d'un vibrant public de répétition générale, c'est-à-dire presque exclusivement sur invitations gratuites. Je montrai ma lettre à Victor Meusy qui me dit :

- Ah ! c'est vous qui êtes l'auteur de ces deux nouveautés ? Delmet en tire, en effet, un gros succès en ce moment. Mes félicitations : vous savez tourner le couplet et la pointe y est !

J'ai su, depuis, que cette appréciation qui, alors, ne me disait pas grand-chose, était un fameux compliment venant d'un maître-chansonnier. Que d'excellents poètes ne seront jamais chansonniers parce qu'ils ignorent l'art instinctif de «tourner le couplet» et d'amener «la pointe finale». Oui, l'art «instinctif», je dis bien et j'y insiste : parodiant Brillat-Savarin, j'oserais même affirmer que l'on peut «devenir» un bon poète, mais qu'il faut «naître» chansonnier.

Meusy ajouta :

- Asseyez-vous dans ce coin, près de l'escalier, et faites comme sœur Anne et moi-même, attendez, attendons ! Je suis seul, tout seul ; chacun des camarades compte, évidemment, sur ses copains pour les premiers «tours» et vous verrez qu'ils arriveront tous en bloc... à dix heures !

Et, se tournant vers un jeune homme élégant et distant qui fumait une cigarette, accoudé à la table du bar :

- Archambault, mon ami, jouez-leur donc une ouverture vous voyez bien qu'ils s'impatientent.

- Une ouverture ! s'écria le pianiste ; mais je leur en ai déjà joué quatre ; si j'insiste, ils vont m'emboîter !

Les cannes, en effet, martelaient le parquet en cadence sur le rythme des «lampions».

- C'est bon ; j'y vais !... dit courageusement Victor Meusy. Et il chanta ses *Halles* délicieuses qui l'on fait comparer à Désaugiers :

Âmes virginales,
Étant matinales,
Vous pourrez aux Halles
Régaler vos yeux :

C'est à l'heure brève
Où la nuit s'achève,
Dès que le jour crève
Son manteau brumeux, etc.

Bissé, il fredonna son *Bois de Boulogne* et, pendant qu'on l'applaudissait, vint à moi, anxieux : «Personne encore ? - Non», retourna sur le tremplin, entonna les *Choux* :

Que je voudrais connaître
Le chou qui m'a vu naître
Je l'aurais tant aimé,
Mon joli chou pommé !

et son délicieux *Fromage* au refrain si lyriquement onctueux :

Fromage ! Poésie,
Bouquet de nos repas,
Que sentirait la vie,
Si l'on ne t'avait pas ?...

Puis, Archambault risqua une cinquième ouverture ; mais, comme Meusy remontait une fois encore en scène, pour excuser le retard des camarades, ce fut, vers lui, une bordée de lazzis pas méchants, mais un tantinet humiliants : «Ils vous lâchent, mon pauvre Meusy !... Ils sont retournés au Chat Noir... Salis aura augmenté leurs appointements», criaient les uns. «Mais il ne les payait pas !» rétorquaient les autres... «Raison de plus pour les doubler !», etc.

Meusy n'insista pas ; son dos s'arrondit plus encore que de nature. En désespoir de cause, se précipitant vers moi :

- Eh ! mais, puisque vous êtes chansonnier, dites-nous quelque chose !...
- Moi ?... Jamais de la vie, par exemple !
- Des vers, de la prose, n'importe quoi ! Mais aidez-moi à gagner du temps, je vous en prie.

Et, rebondissant à côté du piano, il annonça d'autorité, dominant le tumulte :

- Nobles Seigneurs et gentes Dames, une surprise était réservée pour la fin du programme que je me décide à vous offrir dès maintenant : vous allez entendre un chansonnier de grand talent et de bel avenir que nul encore n'ouït en la capitale. Son nom... Heu !... Je vous le dirai plus tard : je me contente de vous annoncer «le chansonnier inconnu dans ses œuvres !»

Puis, sans me laisser le temps de dire : ouf, il m'empoigna par le bras, m'installa à sa place, à côté du pianiste, qui me murmurait dans le dos :

- Avez-vous vos partitions ?
- Moi... non...
- Ça ne fait rien. Dans quel ton chantez-vous ?
- Mais je l'ignore...
- Bon ! Partez toujours : je vous suivrai de mon mieux : rendez-vous aux points d'orgue !

Et j'entonnai, à tout hasard et grelottant d'émotion, ma *Ronde des Châtaignes* que j'avais composée au régiment et que nous fredonnions en revenant de marches. A mon grand étonnement, on m'applaudit... avec les cannes particulièrement. Une voix même cria, presque impérative : «Une autre !» comme j'allais fuir. Je me retournai du côté de l'admirateur inespéré : c'était Meusy qui m'encourageait à «remettre ça», et du geste et de la voix. Je récitai alors ma poésie *Le Pauvre Blaise* :

Ne grondez pas le pauvre Blaise !
Le malheureux veut oublier.

Je chantais d'intuition, à cette époque, mais j'avais appris à réciter, vous le savez, et je dis mes humbles

vers avec émotion et simplicité ; aussi, les applaudissements crépitèrent-ils après la dernière strophe, tandis qu'une voix, dans le coin opposé de la salle, criait de nouveau «Bis ! Bis !». Je me retournai. C'était toujours Meusy qui avait changé de place pour ne pas se trahir et qui me faisait comprendre que nul renfort ne lui était encore arrivé ; et j'entonnai, accompagné à ravir bien qu'à l'improvisade par Archambault, une petite berceuse bretonne :

Ne grandis pas trop vite.
Fais dodo, mon p'tit gâs...

A peine l'avais-je terminée, au moment précis où l'on allait peut-être l'applaudir elle aussi, Meusy hurla, triomphalement : «La parole passe au camarade Jacques Ferny, dans ses œuvres !» Une acclamation formidable salua l'arrivant, et la séance, dès lors, ne fut plus qu'une série ininterrompue d'ovations.

Ferny, le maître incontesté de la chanson politico-satirique depuis la mort de Mac-Nab, chanta, ce soir-là, en plus de son légendaire :

Gardien de la Consti -
- Tution gouvernementale...

le discours d'un sous-préfet au concours des animaux gras :

Et dzim la boum et zim-la,
Vive la République !

les *Marins russes* d'actualité brûlante, la *Statue*, ce chef-d'œuvre d'humour pince sans-rire :

Qu'a-t-il donc fait pour conquérir la gloire ?
Ne cherchons pas, car ce serait en vain...
Mais, célébrons, célébrons sa mémoire
C'était, Messieurs, un... vieux Républicain !
.....

Rappelez-vous ses discours à la Chambre
Où, par amour pour vous, il a siégé,
Comme il flétrit souvent le Deux-Décembre
Et comme un jour Louis Quinz' fut arrangé.
Discutait-on la taxe sur la bière,
L'impôt foncier, les crédits du Tonkin ?
Il... déplorait la mort de Robespierre...
On disait : «Ah ! quel... vieux Républicain !
.....

Mais ici-bas, tout tend à disparaître ;
Il se fait rar' le vieux Républicain ;
Nous n'pourrons plus l'faire émarger peut-être,
Ni l'décorer un jour, hélas ! prochain.
Nous n'aurons plus à conserver ses charmes
Dans les contours du marbre ou de l'airain...
Heureusement que, pour sécher nos larmes,
Nous aurons l'fils du vieux Républicain !

Delmet lui succéda, qui fit entendre nos deux chansons, en plus de *Tourne mon moulin*, de *Charme*

d'amour, des Stances à Manon et du Vieux Mendiant. Quelle voix admirable que la sienne et quelle diction ! On l'eût écouté sans lassitude, une nuit entière, tant semblait lui-même fredonner sans fatigue, chanter comme on respire.

Puis, Vincent Hyspa monta sur le tréteau... et ce fut du délire. Il commençait habituellement son «tour de chant» par une parodie de la dernière chanson interprétée par Delmet. Ces petites fantaisies sans prétention étaient désopilantes et il est dommage qu'il ne les ait pas réunies en volume comme il le projetait alors, sous le titre suggestif : «Les Parodies perdues».

Delmet, ce soir-là, avait donc chanté son *Vieux Mendiant*. Hyspa, tenant en main un minuscule petit papier, parodie, déjà, des grandes partitions que feuilletait, toujours, son camarade pour se donner une contenance, annonça lugubrement le *Vieux Mendigot*.

Dans sa romance sentimentale, Delmet décrivait le Bonheur, la Richesse, l'Amour qu'il avait mis, confiant, entre les mains cruelles de sa Margot et s'écriait :

Ah ! mon Bonheur, qu'en as-tu fait,
Qu'en as-tu fait, Margot la Brune ?
...Brisé..., saccagé... c'est parfait !
Et chantons au Clair de la Lune !

Et Hyspa, lui, de soupirer :

J'avais un beau chapeau melon
Qui venait tout droit d'Angleterre.
Un beau chapeau marron, tout rond :
Tout ce qu'on fait de mieux, ma chère !...
Ah ! mon chapeau ! qu'en as-tu fait,
Qu'en as-tu fait, Margot la Brune ?
... Un accordéon !... C'est parfait
Et chantons au Clair de la Lune !

Et Delmet avait dit aussi :

J'avais une belle maison
Que m'avait légué, mon grand'père...

.....

Ah ! tout mon bien, qu'en as-tu fait,
Qu'en as-tu fait, Margot la Brune ?
...Mangé, dévoré !... C'est parfait, etc.

Et Hyspa, impassible, nous contait qu'il avait, lui, un beau chalet de nécessité que lui avait légué sa grand-mère :

Ah ! mon chalet ! qu'en as-tu fait,
Qu'en as-tu fait, Margot la Brune ?
...Mangé, dévoré !... c'est parfait,
Et chantons au Clair de la Lune !

Et il fallait voir Hyspa lançant la petite note ténorisante du «c'est parfait !» Il la susurrant de tête, levant, doucement, son œil amusé, pour la regarder monter, monter et se perdre au plafond ; nulle charge ; une

indication à peine : un rien, mais qu'il fallait trouver. Le génie est fait de ces petites trouvailles.

Le futur auteur de la *Tenue réséda*, du *Déraillement du Rapide de Marseille*, de la *Conférence interalliée* et de cent autres petites merveilles d'esprit, triomphait, alors, dans la *Visite impériale* :

L'impératrice, l'emp'reur, la grand' Dussèche
Nicolas, Alexandre,
Et la p'tite Olga,
Leur chien Lofki et leur nourrice sèche
Sont venus ici :
J'sais pas pourquoi, puis ils sont repartis.
Quand débarqua la famille impériale,
Félix Faure, sur le Port
Dieu, qu'cet homme est fort !
Tout en aidant à descendre les malles
Sut trouver ce cri
Vraiment nouveau de : Vive la Russie, etc.

Qui n'a pas entendu Hyspa dire, lui-même, ses œuvres les ignorera toujours, bien que s'imaginant les connaître. Quelle allure !... Ses yeux de «souris japonaise», à demi fermés malicieusement, sa petite barbiche amusante, ses vêtements toujours un peu trop larges, sa bonhomie inénarrable et son accent savoureux qui tient du «provençal» et du «bruxellois», tout concourt à faire de lui un type unique en son genre et désormais immortel.

D'autres chansonniers ou poètes (Marcel Lefèvre, Jules Jouy, Armand Masson) affrontèrent encore, ce soir-là, le public pendant que je corrigeais les épreuves de mes chansons ; et, comme j'allais me retirer discrètement, Meusy me dit :

- Vous m'avez sauvé la mise et je vous en remercie. Voici ma carte pour le contrôle. Si le cœur vous en dit, revenez nous voir, certain d'être toujours bien accueilli.

Si je devais revenir au Chien-Noir !... C'est-à-dire que, désormais, je n'en allais plus bouger ! Car j'avais goûté à cette joie ineffable d'être le «Chansonnier dans ses œuvres» ; défendre soi-même ses enfants, pousser soi-même son cri (maladroit, intempestif peut-être, mais sincère), quelle ivresse c'était !... Quel apostolat ce pouvait être !

Ah ! oui, «le parolier» était bien mort en moi : le «chansonnier» venait de naître.

Chapitre vingt sept

La "Paimpolaise"

D'aucuns s'imagineront certainement que, le pied mis ainsi à l'étrier par Victor Meusy et Paul Delmet, j'étais lancé du coup et n'allais plus, dès lors, que voler de succès en succès. Cela, ces coups de chance inouïs, c'est ce qui se raconte dans presque toutes les biographies ; mais c'est du pur roman et la réalité est tout autre. Dans ma revue *la Bonne Chanson*, j'ai convié mes camarades chansonniers les plus célèbres à nous conter leurs débuts. Lisez-les et vous verrez par quels avatars ils ont dû passer, quelles luttes ils ont dû soutenir, tous, sans exception, avant de parvenir à la notoriété. Et que de douloureuses confidences, que de couleuvres et de crapauds avalés stoïquement, la rage au cœur et des larmes aux yeux, ils nous cachèrent certainement ! Que d'amertumes je vous cacherai moi-même, ne voulant évoquer dans ces pages que ceux-là qui me furent indulgents et bons ou, tout au moins, indifférents et inoffensifs !... Ceci dit pour les «jeunes» dont, chaque jour, je reçois les premiers essais, que j'encourage toujours de mon mieux, n'ayant jamais été un «éteigneur d'aurores», mais qui, alors, me disent : «S'il en est ainsi, si mes vers sont bons, où vais-je être édité ? Et combien cela me rapportera-t-il ?» Qu'ils lisent les confidences des «anciens» et ils apprendront d'eux que les alouettes ne vous tombent pas ainsi toutes rôties dans le bec !...

Oh ! je retournai, certes, bien ponctuellement chaque jour au Chien-Noir. Toujours bien accueilli, comme promis, j'écoutais, j'observais, je m'instruisais, mais je n'y chantais guère. La troupe chansonnière était au complet et, durant les mois qui suivirent, c'est à peine si une ou deux fois par semaine, lorsque, vers huit heures et demie, les premiers venus s'impacientaient ou lorsque, minuit tapant, tout fini, quelques couples noctambulesques s'amaient encore à la sortie des théâtres, Victor Meusy me disait : «Voulez-vous dire quelque chose ?»

Volontiers... mais que dire à ces heures insolites ? Mes trois pièces de début, puisqu'elles avaient eu quelque succès devant une salle comble de répétition générale ? Non. Elles étaient trop graves et j'étais trop nouveau encore pour les imposer et je sentais bien que les quelques spectateurs, déjà ou encore présents, attendaient autre chose comme ouverture ou comme finale : de la gaieté, de l'actualité surtout. Et je me mettais à leur fredonner mes couplets satiriques : la *Complainte du Magistrat*, *Les Trois Grands Mots*, *V'là c'que c'est que la Fraternité* ! etc. Mais le bon maître Jacques me fit observer fort judicieusement que les chansonniers politiques - «rosses ou simili-rosses» - pullulaient déjà et que le besoin ne se faisait nullement sentir d'en voir surgir un de plus. Alors, je me rejetai sur les œuvrettes de la collaboration Spencer. Le cher et bon Meusy, qui me voua, dès mes débuts, une affection quasi fraternelle qui ne se démentit jamais, me dit : «Non ; ce n'est pas votre genre ; votre physique, votre allure ne s'y prêtent pas. Maintenez-vous dans la note grave et tendre.» Je redis, donc, la *Ronde des Châtaignes*, *Dors mon gârs* et aussi le *Vœu à Saint-Yves*. Mais, bissé, j'eus, un soir, la malencontreuse idée d'y ajouter : *Quand nous serons vieux* et les *Mamans*. Or, ce même soir, Paul Delmet, arrivé vers les onze heures, à son tour les annonça. Et quand on lui dit : «On les a chantées déjà tout à l'heure. - Qui ? - Botrel !» il entra dans une belle colère ! Sorti du peuple (soit dit à son éloge) et demeuré très populo, il était fort mal embouché et m'engua...irlanda d'une telle manière que je me jurai bien de ne jamais plus interpréter une seule de mes poésies mises en musique par lui.

Que m'importait, après tout !... Fort peu sûr de ma voix, je ne tenais pas du tout à chanter et je me promis de m'en tenir désormais à la simple récitation de mes petits poèmes : *le Serment de Tanguy*, *la Vipère*, *le vieux Blaise*, *la Louvre*, etc.

Mais Armand Masson de me le dire alors :

- Puisque vous avez la chance d'avoir un filet de voix agréable, chantez !... Le public vient ici pour entendre des chansons et non des vers. Les chansonniers le ravissent, tandis que les poètes le rasant. Un suffit au programme ; on lui fait bon accueil, on crie même parfois bravo pour se donner un air artiste... mais, quand un second surgit, on le boude et on est tenté de lui crier : Hola !... Chantez, Botrel, chantez, mais ne récitez pas !

Et, comme pour rien au monde je n'eusse voulu déplaire à Masson, ce bon, ce pur, ce vrai poète trop méconnu, si vite oublié déjà et que j'admirais passionnément, je m'inclinai une fois de plus ; et, le soir même, je déclarai à Meusy :

- Puisqu'il en est ainsi, je ne chanterai plus, désormais, que ma chère et regrettée Bretagne.

- Un «chansonnier de terroir» manque à notre programme. Bonne idée ! Creusez-la et, de cette façon, vous ne marcherez plus sur les plates-bandes de personne.

- Comptez sur moi ; et, dès demain, annoncez au public le chansonnier breton Théodore Botrel, dans ses œuvres.

- Entendu.

Ce soir-là, je rentrai tout vibrant, nerveux, enthousiaste, roulant en ma pensée mille sujets divers, esquissant en esprit les humbles héros de mes futures chansons dans leurs cadres rustiques : campagnards, forestiers ou marins. Car il me fallait, coûte que coûte, et dans les vingt-quatre heures, un programme nouveau, un répertoire bien typique. Ah ! pas de chansons «à voix» surtout, comme *Au son du biniou*, *Pascalou*, etc, pas de romances ; mais, en plus des *Châtaignes*, excellente comme «ronde» de début, une chanson d'amour et un chant sauvage, l'une exaltant sa légendaire fidélité de la Bretagne, l'autre sa brutalité farouche. Et deux mélodies de plein air se mirent à chanter dans mon souvenir : d'abord un air de chasse entendu souvent, jadis, à l'orée des forêts enchantées où je rôdais, petit garçon ; l'autre, celle que j'entonnais fiérot, le «bouquet de pommes» au poing, du haut de la charrette ramenant en mon village les dernières gerbées de la moisson.

Je venais de lire *Pêcheur d'Islande*, de Pierre Loti, et la pauvre Gaud était comme vivante à mes yeux, prostrée, mais confiante, au pied de la Croix des Veuves. D'un jet, je paraphrasai le roman déjà célèbre, décrivant à mon tour et fixant en six petits couplets le labeur terrible du morûtier et l'image de celle «qui l'attend au pays breton».

La *Paimpolaise* était née.

Il était trois heures du matin. Hardi ! courage ! Il m'en fallait rimer encore une autre avant l'aurore, que j'aurais le temps de fignoler, ensuite, au P.L.M. Et je me mis à songer à la douleur atroce du matelot qui reviendrait, lui, en Bretagne, au lieu de glisser, comme Yann «dans l'Océan sans fond» et qui, «en doublant le promontoire», ne «verrait pas le cotillon» de celle qui «avait promis de l'attendre». Que ferait le désespéré ?... Il essaierait de noyer son chagrin dans le cidre et l'alcool. «Verse à boire !» hurlerait-il en tendant sa bolée : «Pour oublier son abandon, buvons donc !» Et, au matin, sur le vieil air du Vieux Saint-Méen «Rose, Rose est un beau nom», la *Fanchette*, elle aussi, était éclosée sous le ciel de la Chanson.

Et le soir même, tout de suite après la petite ouverture exécutée au piano non plus par Archambaud, mais par Veyret-Lepont qui lui avait succédé, lorsque Meusy m'eut annoncé aux trois pelés et quatre tondus arrivés les premiers, je fredonnai, manuscrits en main, mes deux nouveautés, qui passèrent presque inaperçues, du reste, je m'empresse de l'avouer, sauf du Directeur et du pianiste cependant qui, tous deux, eurent la gentillesse de me dire : «C'est bien. Très bien, même. Apprenez-les vite et chantez-les avec plus d'assurance : elles porteront».

Un autre encouragement me vint à l'entr'acte par le truchement du jeune employé qui circulait entre les tables en offrant au public les œuvres de mes grands confrères : «Monsieur Botrel, me dit-il, trois personnes m'ont demandé votre chanson... qui a un si drôle de titre. Vous savez... la... la - La *Fanchette* ? - Non, une autre : la Pau... la Pan... la Poumpolaise ! - Ah ! la *Paimpolaise* ? - Oui, c'est cela. Est-ce édité ? - Non. - C'est dommage «ça se vendrait».

«Faites imprimer au plus vite vos chansons, me conseilla de son côté Meusy. Connaissez-vous l'éditeur Ondet ? - Un peu. - Portez-les lui toutes, dès demain. - Mais la musique n'en est pas fixée. - Qu'à cela ne tienne ! dit Veyret-Lepont. Je vous les harmoniserai demain soir».

Trois personnes, en effet, avaient réclamé la *Paimpolaise*, trois Bretons qui vinrent me serrer la main dans les coulisses, à l'issue de la représentation : Armand Dayot (un illustre Paimpolais) et deux compatriotes des bords de la Rance : MM. Yves Bazin de Jessey et le Chevalier-Chantepie. Inconnu, hésitant, déconcerté comme je l'étais alors, leurs chaudes poignées de main bretonnes me furent un rude encouragement. Après trente-et-un ans, je m'en souviens encore et les en remercie une fois de plus ici.

Le lendemain matin, je donnai la mélodie de *Dors, mon gâs* et des *Berceaux* à un de mes collègues du P.L.M., gentil musicien du nom de Léon Delerue qui promit de me les harmoniser sans retard.

Et, enfin, vers le soir, chez moi, je dictai le chant de la *Ronde des Châtaignes* et de la *Paimpolaise* à Eugène Feautrier que m'avait présenté, quelques jours auparavant, un autre de mes camarades de bureau, Michel, ancien piston solo de la musique du 82e dont Feautrier était le chef. Cet excellent homme m'apportai lui-même trois jolies mélodies sans paroles encore, me priant d'y adapter des verts : j'en fis les *Semeurs*, *Notre-Dame-des-Flots* et l'*Océan*.

Quand Veyret-Lepont, au Chien Noir, me donna le *Vœu* et la *Fanchette*, je lus, comme sous-titres, ces mots écrits de sa main : *Paroles et musique de Théodore Botrel* :

- Donnez-moi quinze ou vingt francs pour chaque harmonisation, me dit-il, et nous serons quittes.

Je lui donnai cinquante francs.

Quand Léon Delerue, lui, me remit *Dors, mon gâs* et les *Berceaux*, je lus sur le manuscrit : *Musique de Botrel harmonisée par Léon Delerue*. C'était encore très bien et ces deux chansons furent déclarées ainsi à la Société des Auteurs.

Quant aux manuscrits de la *Ronde des Châtaignes* et de la *Paimpolaise*, ils portaient, eux, simplement cette indication *Paroles de Théodore Botrel, musique de Feautrier*. Et, ma foi ! je trouvai encore cela parfait, car j'ai toujours été le plus accommodant des collaborateurs.

Cependant quand il s'agit de fixer la part des droits revenant à Léon Delerue pour son harmonisation, nous fûmes convoqués rue Chaptal où Louis Ganne et Xanrof - sous la présidence de Pradels - me dirent :

- Dès l'instant que vous composez votre mélodie vous-même et bien que vous la dictiez à un musicien, vous demeurez l'auteur unique de votre chanson. Inutile de déclarer le nom de l'harmonisateur ; payez lui, une fois pour toutes, son travail ; cela simplifie nos travaux de répartition.

- Et c'est, du reste, un usage couramment admis, ajouta Léon Xanrof ; j'agis toujours ainsi et je ne suis pas le seul. En rimant mes chansons, j'en compose les airs tout naturellement, mais ne sais pas les écrire. J'en indique uniquement le ton et les notes en marquant les longues et les brèves exactement comme s'il s'agissait de vers latins ; on me les harmonise ensuite, mais j'en reste l'auteur. Imitiez-moi dans l'avenir.

Le conseil était bon, venu de haut, et je l'ai suivi, toujours, depuis lors.

Et cela me donne l'occasion de rendre publiquement hommage aux deux parfaits compositeurs qui, au cours de mon humble, mais déjà si longue carrière, harmonisèrent mes cantilènes populaires : à Charles de Sivry (dont je vous parlerai plus longuement bientôt) qui fixa toutes mes *Chansons de chez nous* et mes *Chansons de la Fleur-de-Lys* ; et à André Colomb qui, depuis plus de quinze années, est le parfait harmonisateur de toutes mes œuvres. De lui aussi j'aurai l'occasion de vous parler souvent au cours de ces Souvenirs, puisqu'il fut, jusqu'à la Guerre, le compagnon fidèle et harmonieux de toutes mes errances.

Et ce fut Ondet qui édita - après quelques semaines, que dis-je ? quelques mois d'examen, de réflexion, d'hésitation, de discussions, de tergiversations - la *Paimpolaise* et toutes mes autres œuvrettes. Je vous apprendrai même, chers lecteurs, si tant est que la chose puisse vous intéresser, qu'il me les paya quarante francs chacune. Or, ces quarante francs étant partagés par moi intégralement avec mon compositeur ou mon harmonisateur, vous pouvez en déduire, sans longs calculs, que cette fameuse *Paimpolaise* par exemple, dont la vente fut et demeure... formidable, rapporta vingt francs, en tout et pour tout, à son auteur.

Notez, notez bien cela, jeunes chansonniers si impatients de conquérir la gloire... et la Fortune !

Chapitre vingt huit

Chansonniers et poètes

...Et c'est ainsi que se passa pour moi la première saison du Chien Noir. Si je n'y chantais guère (et toujours en mauvaise place), en revanche, comme je vous l'ai dit, j'observais et m'instruisais.

Des camarades d'autres cabarets artistiques venaient, de temps en temps, faire une semaine parmi nous et je vis ainsi défiler quelques-unes des plus célèbres vedettes - on dirait des As, aujourd'hui - de la chanson : Xavier Privas qui n'était pas encore notre Prince, mais qui, déjà, méritait de l'être et avec lequel je devais me lier si fraternellement, plus tard, aux Quat'z'Arts ; Émile Goudeau, le prestigieux poète que l'on eût pu sacrer, lui, le Roi de la Bohême et qui nous récitait de façon si dramatique ses *Communiantes*, ses *Polonais* et, surtout, sa *Revanche des fleurs*, ces purs et nobles poèmes. Il était de ceux-là qui, près de Salis, avaient pris la déplorable et dangereuse habitude - dont ils moururent d'ailleurs - d'ingurgiter bock sur bock pour faire «marcher la limonade» du gentilhomme-cabaretier.

- Ah ! ce sacré Salis, disait Goudeau (avec une pointe de jalousie admirative) quel «Polonais !» Il vous lampe ses soixante-cinq bocks par jour... tandis que, moi, je n'ai jamais pu dépasser le quarante-cinquième !...

Et jamais gris, avec cela, bien entendu ; pas plus que Delmet, amateur, lui aussi, de la dive bouteille, ou que le bon Marcel Legay qui disait si gentiment :

- Moi, je ne suis pas ce qu'on appelle un «buveur». Boire est dans mon tempérament : je suis *spongieux*.

Eugénie Buffet donna audition également, lorsque, voulant changer de genre et abandonner les faubouriennes héroïnes de Bruant, elle s'essaya dans les *Vieux Papillons* de Richepin et Cabanès :

Faites l'aumône
Donnez pour un sou de rayons
A deux pauvres vieux papillons !

et dans :

C'est les Normands - m'a dit ma mère -
C'est les Normands qu'a conquis l'Angleterre.

Jehan Rictus - de son vrai nom Gabriel Randon - long, pâle, lugubre, vint y gémir ses fameux *Soliloques*, entre autres son *Revenant* si douloureusement pathétique.

Fragerolle, doux philosophe un tantinet moqueur, y fredonna ses plus charmantes compositions : le *Cordier* :

Il est un cordier bon enfant
Qui travaille
Vaille que vaille
Qui travaille... en reculant.

la *Glu* (paroles de Richepin) et son cri d'alarme : *Sentinelles, veillez !...* qui redevient, hélas, d'actualité.

Entre deux «tours», rue Victor-Massé, où il doublait - et avec quel brio ! - le noble seigneur de Chatnoirville-en-Vexin, Dominique Bonnaud venait aussi, de temps en temps, nous régaler d'une de ses ineffables chansons satiriques : les *Brigades centrales*, par exemple :

Tous les jours à la Préfétance,
Sur le coup de dix heur's et d'mie
Nous ons un Cours d'Anatomie
Fait par un homme de science...
 Car il faut avoir
 Fait ses études
Afin d'garder pour soi, du moins, la certitude,
 Quand on cogne un bourgeois,
 Que c'est au bon endroit
Et qu'il n'v r'viendra pas une seconde fois !

Et, sur l'air d'*En revenant de la Revue*, son amusante «marche franco-rosse» aux rimes inattendues :

Nous galopions
Sous un' voût' de lampions
Pareils à des cachets d'antipyrine
.....
Pour acclamer la czar et la czarine !

Dominique Bonnaud égratigne un tantinet, mais n'emporte jamais le morceau. Comment le pourrait-il, étant la bonté même ? S'il ne s'appelait pas véritablement Bonnaud, il eût fallu inventer ce nom pour le lui décerner. Aussi, lui avais-je voué, d'emblée, dès le premier regard et la prime poignée de main, une de ces amitiés aveugles, absolues, qui ne se rompent qu'à la mort. Et encore!...

Nous ne nous voyons plus souvent ; mais je ne cesse, pour ma part, de me tenir au courant de tous ses travaux, de tous ses succès, de ses joies comme de ses deuils. Et il le sait bien témoin ces mots qu'il m'écrivait l'an dernier :

«Mon bon Théo - on ne se voit plus que tous les trente-six du mois ; mais je suis absolument certain que si, de mon côté, je pense souvent à toi, toi aussi tu dois évoquer, de temps en temps, la silhouette, bien grisonnante aujourd'hui, de celui dont les débuts, un peu tardifs, furent les compagnons des tiens !... Le «Chien noir»!... Que de souvenirs !... Comme c'est loin, nos retours du Nouveau-Cirque avec le papa Hypsa ; et le bureau de tabac de la Chaussée d'Antin où nous achetions - folie ! - deux cigares à deux pour trois sous. Toi, homme sage et rangé, tu ne fumais pas !... Aujourd'hui Hypsa, toujours vif d'esprit et de malice, est un petit Monsieur tout blanc qui ne fume jamais et surveille strictement son régime. D'accord avec sa Jeanne, il a adopté la fille d'une belle-sœur morte et s'est crée, de la sorte, une famille. Sa nièce est d'ailleurs très mignonne et lui, il est plus papa que si elle était vraiment sa fille. Moi, mon jeune et vaillant Théo (car tu es un gosse, heureux poète !) J'aurai, dans six mois, mes soixante ans, mais demeure toujours sur la brèche, travaillant comme trois. Quand me reposerai-je ? Sans doute quand j'irai rejoindre la bonne vieille maman incomparable que j'ai perdue et au sujet de laquelle je garde ta lettre (écrite avec ton cœur), dans son vieux psautier. Je m'arrête ici, vois-tu, car je t'écrirais dix pages pleines de larmes.»

Aimant fortement qui j'aime, j'ai tenu à citer, peut-être indiscrètement, ces lignes où l'on sent battre un si grand cœur que l'on ne soupçonnerait sans doute pas chez ce satiriste pince-sans-rire.

Lorsque Paul Delmet prenait quelques jours de congé, il était remplacé par un doux et timide musicien doué d'une voix charmante de baryton ; c'était Gaston Perducet qui interprétait, alors, presque

exclusivement les œuvres de l'auteur des *Stances à Manon*, car il n'était pas encore devenu, lui-même, le compositeur applaudi de la *Petite Maryvonne* qu'il musiqua sur des paroles de notre compatriote Léon Durocher.

Ferny nous amena, un soir, un jeune aède de ses amis qui, prié de nous réciter quelques-unes de ses poésies, fut acclamé avec enthousiasme. C'était Hugues Delorme, ce jongleur de rimes mâtiné de Banville pour la fantaisie et de Glatigny pour la maigreur. Dieu ! qu'il était long, alors, et qu'il est demeuré grand !... Je me le rappellerai toujours, boulevard de Clichy, un soir d'hiver que nous déambulions, transis par la plus aigre des bises. Nous y rencontrâmes, devant la porte des «Quat'z'-Arts» où elle allait chercher son père, la fille de Charles de Sivry, jolie petite (toute petite) Parisienne d'une quinzaine d'années, qui, la frimousse frileusement enfouie dans son manchon, s'écria en regardant le nez rougi du poète grelottant : «Brr ! Ce qu'il doit faire froid... là-haut !»

Je dus à Delorme mon premier «article» de presse (?) Oh pas long ! trois lignes dans un petit journal normand auquel il collaborait et où il avait fait connaissance avec Ferny, je crois : «Enfin, un jeune Breton, nommé Théodore Botrel, nous est venu jouer quelques airs de biniou qui ne sont vraiment pas dans une musette !» Vous reconnaîtrez bien là, chers lecteurs, la manière du malicieux chroniqueur des *Annales*.

Mais mon poète préféré était, je vous l'ai dit, Armand Masson. Quel bon camarade, quel philosophe toujours souriant et quel admirable rimeur ! Et que de bons conseils il daigna me donner ; entre autres pour la *Vilaine* dont j'avais - quel anachronisme ! - chanté la légende sur un mode très moyenâgeux, où il n'était question que de manoirs et de destriers, alors que je l'avais située au temps où les druides

Coupaient le gui sur le chêne

- Rajeunissez-là de quelques siècles, me dit Masson. Et, lui obéissant, je la transplantai, bien vite, au temps où, dans Paris,

La Duchesse Anne est Reine.

Cependant je vous avouerai que l'artiste qui me remua le plus profondément, en réveillant en moi, soudain, tous les échos endormis de ma rustique enfance et qui - sans jamais s'en douter - me fortifia dans le noble dessein de devenir, coûte que coûte, et de ne plus être, désormais, qu'un «Chansonnier populaire», c'est... Suzanne Dariel.

Elle débuta, là, en même temps que moi. Longtemps, elle attendit son «tour», assise, comme moi, muette et résignée en apparence, dans son coin. Sous sa petite toque en fourrure, avec son beau visage un peu triste et ses clairs yeux énigmatiques, nous la prîmes longtemps pour une Slave, Russe ou Polonaise. C'était cependant bel et bien une Française et doublement Française même, puisque Lorraine et sœur du célèbre explorateur Gentil.

Debout, hiératiquement, à côté du piano et sans faire un seul geste, elle soupirait adorablement les «Vieilles Chansons de France» recueillies et harmonisées, pour elle, par Sivry. Nulle ne les chanta, nulle ne les chantera avec une voix plus cristalline, une simplicité plus naturelle. Pâle comme la belle «rose du rosier blanc», avec ses grands yeux couleur de «la violette double, double», naïve comme le «joli tambour», vibrante comme les «Cloches de Nantes», douloureuse comme la «Femme du marin», c'était vraiment la chanson populaire incarnée, tour à tour souriante - oh ! à peine ! - et mélancolique même dans sa joie.

A l'écouter ainsi, les yeux mi-clos, je voyais surgir de mon jeune passé toutes les cantilènes des champs, des prés, des grèves et des bois, si légères et si pures, si profondes et si humaines aussi dans leur auguste simplicité ; et je prenais en horreur, du coup et pour toujours, les blagues des «caf'conc's» et les mièvreries sentimentales de la rue.

Et, dès lors, toute une Poésie rustique se mit à bouillonner en moi, à sourdre lentement de mon cœur illuminé.

Depuis, Suzanne Dariel est devenue Mme Jacques Ferny et ne se fait plus guère entendre que dans des concerts philanthropiques ; aux soirées, aussi, de la Société Bretonne-Normande «La Pomme» dont son spirituel époux - un Normand - fait partie. Elle a dû conserver sa voix pure, sa diction impeccable, son expression indéfinissable, car le Bulletin de cette Société m'apporte bien souvent les échos enthousiastes des bravos qui ne cessent de lui être prodigués.

Oui, voilà ceux qui furent les bons compagnons de mes débuts, les purs artistes qui m'entraînèrent dans leur brillant sillage. Et, après tant d'années écoulées, j'ai la douce joie de constater que je n'ai pas semé en chemin une seule de ces vieilles, douces et encourageantes amitiés. Au reste, les jalousies, les compétitions envieuses, les critiques acerbes, les dénigrement systématiques, si communs, paraît-il, dans les autres branches artistiques et littéraires, sont généralement ignorés dans la famille chansonniers...

Des chanteurs de Café-Concert, en quête d'inédit, nous venaient entendre, aussi, quelquefois. Et c'est ainsi qu'un soir le fameux Kam-Hill, le frère du parfait chanteur Jean Périer qui avait créé à la Scala le *Pendu de Mac-Nab* et le *Poulailler d'Urgel*, - s'emballa sur ma *Paimpolaise* et ma *Fanchette* et les lança, avec le succès que vous savez. Si bien que mes œuvrettes furent populaires bien avant leur humble auteur.

Mais, avril finissant, Meusy me dit :

- Nous fermons pour ne rouvrir que fin septembre. Serez-vous encore des nôtres ?

- Volontiers... si ma santé le permet... car...

- Car ?

- Voilà. Vous savez ce que l'on gagne dans les Chemins de Fer ?...

- Si je le sais !... Oubliez-vous que je suis retraité de la Compagnie de l'Est ?

- Pour augmenter mon petit budget, je suis obligé de grossoyer, la nuit, des exploits judiciaires. Je les copiais, jadis, de huit heures à minuit ; tandis qu'à présent je suis obligé de me remettre à cette ingrate besogne en rentrant du Chien Noir. C'est vous dire que je ne me couche plus guère qu'au petit jour ; et, dame ! faiblard comme je le suis depuis mon retour du Régiment, je sens que je finirai par y laisser ma peau.

- Et combien gagnez-vous à ce métier ?

- Dans les quatre à cinq francs par nuit ; ce qui double mes appointements du P. L.M., quoi !

- Eh bien ! puisque de «grossoyer» vous fait «maigrir», abstenez-vous en à dater de septembre. Je vous donnerai cent sous par soirée.

C'est ainsi qu'au cours de la saison 95-96 je fus inscrit officiellement au programme du Chien Noir et que j'émargeai somptueusement à son budget.

Chapitre vingt neuf

Mes vrais débuts

Un soir, Victor Meusy nous communiqua une lettre qu'il venait de recevoir du président de l'Association générale des Étudiants. Celui-ci nous y disait qu'un concert étant organisé à l'Odéon, au profit d'une œuvre de charité patronnée par l'A, il espérait bien que le Chien Noir y serait représenté comme tous les autres cabarets artistiques.

La date ?

- Mercredi prochain.
- Impossible, dit Ferny : j'ai promis, déjà, mon concours ailleurs.
- Moi, je «sévis» dans le grand monde, prétexta Vincent Hyspa.
- Et moi, dans le demi, susurra Delmet.
- Voyons ! dit Meusy ; notre abstention serait remarquée que quelqu'un se dévoue, que diable !
- Envoyez le petit ! grogna Jules Jouy. C'est ainsi qu'il me désignait toujours.
- Ça te va, petit ?
- Assez... et je ferai mon possible pour ne pas vous déshonorer.
- Parfait ! dit notre Directeur. Mais arrangez-vous pour ne pas revenir trop tard.

Et le mercredi suivant, monté sur ma bicyclette pour «faire vite» et m'éviter tous frais de voiture, je mis le cap sur la lointaine et désertique Odéonie.

- A bicyclette !... me direz-vous ; en tenue de soirée ?
- Oh ! tranquillisez-vous ; ma toilette était fort simple.

Au cours de la précédente saison, j'avais été invité à me faire entendre, avec trois camarades, dans un grand Cercle parisien.

- Quelle tenue ? dis-je.
- Redingue, répondit Hyspa.
- Sifflet, dit Ferny.
- Smoking ! rectifia Delmet qui prononçait «smokinge».

Hein ? Non, mais me voyez-vous chantant les couplets naïfs et rustiques de mes Terrenewvas, de mes Islandais, en redingote ou en «queue de morue» ?...

J'avais chez moi, heureusement, un gilet de Pont-l'Abbé, brodé par mes vieux amis Pichavant pour une pièce de notre Patronage, le *Vieux Breton*. Je l'arborai fièrement sous mon traditionnel veston noir ; et ce fut lui qui, désormais «situa» mes humbles chansons, mieux que ne l'eût pu faire le décor le plus savamment brossé.

C'est donc en cet équipage que j'arrivai à l'Odéon sur le coup de neuf heures. La salle était archibondée et j'attendis mon tour, dans les coulisses, la bouche sèche et le cœur battant à se briser. J'ai toujours été fort «traqueur» sur le «plateau» et le suis encore après tant d'années, au moment d'affronter un public nouveau ; mais, la première chanson terminée et applaudie, je redeviens maître de moi.

A neuf heures et demie, on annonça enfin : le chansonnier breton Théodore Botrel dans ses œuvres, et l'on me poussa en scène, pâle comme un mort. J'y fus accueilli par une salve d'applaudissements et, dès le second couplet de ma *Ronde des Châtaignes*, un public jeune, ardent, généreux, un peu chahuteur aussi, fit chorus au refrain :

Pour manger des châtaignes
Avec du cidre doux !

Puis, la *Paimpolaise* fut acclamée ; la *Fanchette* plus encore peut-être. Bref, succès complet (double ban, «chic» rien n'y manqua) que je constate ici, naïvement, comme si je parlais d'un étranger. C'est si loin !

Quand je remontai sur mon vélo, dix minutes plus tard, il me sembla que je chevauchais Pégase lui-même.

- Ça a bien marché, là-bas ? me dit Meusy.

- Très bien, cher Maître.

- Tant mieux ! Mais comme il est tard !... Enfin, vous passerez tout à l'heure, derrière Hyspa.

Le mercredi était, d'habitude, avec le samedi, le jour le meilleur pour la recette, et notre salle était pleine à craquer, ces soirs-là. Le succès qu'elle me fit fut si grand, si inaccoutumé, que j'en fus abasourdi. Les cannes des spectateurs martelaient le sol, les spectatrices applaudissaient en levant très haut leurs petites mains gantées et les «bravo ! une autre !», partant, encourageants et impératifs, de toutes parts, je dus revenir quatre ou cinq fois sur le tremplin...

- Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'a-t-il chanté ?... demandaient les camarades accourus des coulisses à ce tapage inusité.

- Mais qu'avez-vous donc, ce soir ? dit Meusy. Vous êtes épatant.

- Ce que j'ai ?... Mais... un Public, parbleu !... répondis-je tout frémissant. Jusqu'ici, à huit heures et demie et à minuit, je n'ai guère chanté que devant les fauteuils vides ; tandis que ce soir...

- C'est bons ! c'est bon !... Dorénavant, vous ferez, vers dix heures, un second «tour» pour lequel vous garderez vos meilleures chansons...

Et, le lendemain, l'avisé directeur faisait paraître dans le *Figaro* un petit article commençant par ces mots : «Une étoile nouvelle vient de se révéler dans le Ciel de la Chanson», etc., etc.

Le succès, dès lors, ne se démentit plus ; et j'ajouterai même - si je n'avais pas peur d'être traité de fat - qu'il dure encore, car le public me fut toujours indulgent et fidèle.

L'été suivant, la Société *La Pomme* dans laquelle j'étais entré à la prière du Dr Barré, son secrétaire, remplacé, peu après, par Jean Bertot [Maintenant directeur du «Lexovien», et lui-même remplacé au secrétariat par le charmant et dévoué Louis Latouche], tint ses assises littéraires dans ma ville natale. Et la municipalité dinannaise insista pour que je fisse partie de la délégation. La fête locale était organisée par M. Even, le maire, remarquable dessinateur, qui m'illustra, depuis, les couvertures de mes chansons la *Paimpolaise*, le *Vœu* et la *Voix des Cloches*, et présidée par un enfant de Dinan, Yves Guyot, l'ancien Ministre.

Mes compatriotes m'accueillirent chaleureusement et m'applaudirent d'emblée et en toute confiance. Pourquoi ?... Parce que je venais à eux précédé d'une petite renommée acquise dans la Capitale. On dit souvent que nul n'est prophète dans son pays. C'est faux... si on y revient après avoir prophétisé ailleurs, avec quelque succès.

J'eus aux banquets pour voisins de table : à ma gauche, le regretté directeur de l'*Union libérale* de Dinan, Jean-Marie Peigné, qui m'ouvrit ses colonnes ainsi qu'à mon premier et hyper-dithyrambique biographe Théophile Janvrais ; à ma droite, un délégué du *Journal*, tout jeune poète alors, mais déjà fort connu : Georges Dacquois. Ah ! le joyeux et spirituel artiste ! Ah! le bon et loyal camarade !... Et comme nous nous comprîmes vite ! Au début du Congrès, on s'ignorait : à la fin du déjeuner, on se tutoyait.

Le lendemain, nous descendîmes la Rance ensemble et, sur la vedette, je dus lui chanter tout mon répertoire breton qui se composait dès ce moment de la presque totalité des *Chansons de chez nous*. A Saint-Malo, nous descendîmes dans l'hôtel où naquit Châteaubriand ; après souper, nous fûmes nous asseoir au bas des remparts, face à sa tombe. Et nous restâmes là, devant la mer, accompagnant sa grande chanson, Docquois avec ses strophes et, moi, de mes couplets, jusqu'à deux heures du matin.

Le lendemain, avant de me quitter, mon nouvel ami me dit :

- Je viens d'envoyer au *Journal* un article où je te signale chaudement à l'attention des foules ; mais au Chien Noir où je t'ai entendu, tu es entouré de trop de célébrités qui t'écrasent forcément. Il faut t'isoler un peu pour mieux te mettre en valeur et t'apprécier : je viens d'en faire l'expérience. Alors, voici ce que je te propose. On va fonder un cabaret artistique, rue Pigalle, qui sera baptisé «Le Tréteau de Tabarin». Deux chansonniers seulement s'y feront entendre dans leurs œuvres Fursy et Charton. On m'y a demandé, à moi, une parade en en vers : *Sur le Pont*, que je suis en train de mettre au point. Veux-tu être des nôtres ? Après ton succès d'hier signalé par le *Journal*, je réponds de ton engagement. Là, toi seul donnerais la note grave, un peu sévère, du succès de laquelle je ne doute pas. Ça te va-t-il ?

- Ma foi, oui. Essaye toujours.

Ce qu'il avait prédit se réalisa. Après Charton, qui «fragonnait» joyeusement, et Fursy, qui, semblant s'amuser follement lui-même, désopilait toutes les rates avec ses «chansons rosses», mes couplets nostalgiques ou farouches faisaient une telle opposition que l'on était bien obligé de les écouter et de les remarquer. On m'applaudit ferme et, tous les courriéristes, Sarcey et Mendès en tête, assistant à cette ouverture sensationnelle, j'eus le lendemain une presse excellente, qui, en quarante-huit heures, mit mon humble nom sous les yeux de toute l'élite intellectuelle du pays.

La soirée se terminait par la parade étourdissante de verve et d'allure de Georges Docquois, interprétée avec un entrain endiablé par deux jeunes artistes frais émoulus du Conservatoire et qui devaient, eux aussi, faire leur chemin : Garbagni et Prince, le futur «Rigadin».

Et voilà, chers lecteurs, quels furent les bons artisans de mes «vrais débuts» : les Étudiants et la *Pomme*. Étonnez-vous après cela, de m'avoir vu, toujours, exalter, la jeunesse... et les pommiers.

Chapitre trente

Au Port-Blanc

Je chantai donc, durant quelque mois, chaque soir, au «Tréteau de Tabarin», tout en continuant à me faire entendre également au «Chien Noir».

Sentant confusément que l'heure, souriante, mais fragile, de la «Veine» exaltée par Capus, était venue pour moi, je travaillais farouchement à l'aider de toute ma bonne volonté, de toutes mes forces. Je composais, chaque jour, des œuvres nouvelles et, sitôt sorti de mon Administration, je courais les éditeurs, les graveurs, les lithographes, les clicheurs, les imprimeurs, au lieu de prendre un peu de repos avant mes auditions épuisantes du soir. Bref, je soumis ma pauvre carcasse malade à un tel surmenage qu'elle finit par en craquer. Une fièvre que rien ne pouvait juguler me minait sourdement ; j'eus deux ou trois petites crises d'hémoptisie et le docteur Robin, le dévoué médecin du P. L. M., ne laissa pas de se montrer fort inquiet à mon sujet, ne sachant plus quelles drogues reconstituantes me conseiller.

C'est alors que parvint à mes oreilles le nom du docteur Burlureaux, encore un médecin-major au Val-de-Grâce, dont je vous ai parlé déjà, chers lecteurs. Ah ! dès qu'il m'eut reçu dans le petit appartement de la rue de Rennes qu'il habitait alors, dès qu'il m'eut ausculté et décrit, lui-même, comme un vrai devin, tout ce que je ressentais, il n'y alla pas par quatre chemins :

- Voulez-vous vraiment guérir ? me demanda-t-il presque brutalement.

- Certes !

- Alors, confiez-vous à moi aveuglément et suivez toutes mes prescriptions sans vous laisser jamais influencer par les critiques inévitables de vos proches. Votre organisme est si délabré qu'il va falloir le reconstituer entièrement. Commençons par l'estomac, et le reste ira tout seul ensuite, car, lorsque l'estomac va, «tout va». Supprimez, dès aujourd'hui, et pour quelques semaines, le pain, la viande, le vin, de votre alimentation.

- Entendu.

- Dès que rentré chez vous, tout à l'heure, après vous être bien couvert, ouvrez en grand votre fenêtre, et, désormais, ne la fermez plus ni de nuit ni de jour.

- Bien.

- Chaque matin, au réveil, enveloppez-vous dans un drap trempé dans de l'eau bien salée, à défaut d'eau de mer, et recouchez-vous jusqu'à ce qu'il soit à peu près séché, et vous réchauffé. Ce sera fait ?

- Ce sera fait !

- C'est juré ?

- Foi de Breton !

- D'où êtes-vous ?

- De Dinan.

- Parfait. Demandez trois ou quatre mois de congé à votre Compagnie et filez sur votre ville natale. Vous y passerez votre premier mois tout entier, car affronter la mer en cette saison serait dangeureux pour vos poumons. Mais, dès le mois prochain, gagnez une modeste plage du littoral et vivez de la vie frugale et quasi végétative des pêcheurs du pays. Adieu et bonne chance !

Huit jours plus tard, ma dévouée compagne, affolée mais confiante, me faisait transporter, roulé dans des couvertures, à la gare Montparnasse et, dès le soir même, nous arrivions en Bretagne où, comme Antée, j'allais renaître, après avoir frappé de mon talon la bonne terre natale.

Au bout de quelques semaines de traitement, fièvre débilitante, étouffements anxieux, suées épuisantes, phobies neurasthéniques, insomnies nerveuses, tout s'était atténué grandement et je commençai à prendre si bon goût à la vie et y avais gagné déjà si belle mine, que, la Société chorale dinannaise «la Typhaine» m'ayant demandé de chanter à son profit, j'acceptai. On insista même tant et tant pour que la bonne Léna se fit entendre à mes côtés qu'elle finit par y consentir. Ce fut là son tout premier début dans l'interprétation de mes humbles couplets et son succès, d'emblée, fut considérable.

Au banquet de la Sainte-Cécile qui suivit, je fis connaissance avec mon jeune compatriote Jules Heurtel, qui, à mon exemple, commençait à s'essayer, lui aussi, dans la Chanson Bretonne ; je l'encourageai fraternellement, de mon mieux, à persévérer dans cette voie ; et il y a acquis une jolie notoriété... pas assez grande cependant, à mon avis, étant donné son réel et original mérite.

Pour nous remercier de notre concours, le Président de la «Typhaine», M. Boscher des Ardilletts, mit à notre disposition Ker-Bruc, le modeste cottage estival qu'il venait de faire construire au Port-Blanc de Tréguier, petite crique encore inconnue mais où, cependant, Anatole Le Braz, alors professeur à Quimper, passait déjà, lui aussi, ses vacances. J'étais, comme tous les artistes bretons, si enthousiastes de l'auteur du *Pays des Pardons* et si désireux de suivre, points par points, les prescriptions de mon Docteur, que j'acceptai la belle offre généreuse, sans plus de cérémonie. Et quelques jours plus tard, par une glaciale soirée de décembre, la vieille patache de Pontrieux nous amena, transis, un peu angoissés, dans la Cité de Saint-Yves... et de Renan, d'où, dès le lendemain, nous mîmes le cap sur le mystérieux Port-Blanc.

De Tréguier à la mer, par Plouguiel et Penvénan, la route, longue de six kilomètres environ, encaissée presque constamment entre deux hauts talus d'ajonc (qui, séché, est le seul combustible du pays) est plutôt monotone et sempiternelle ; mais, soudain, arrivés au sommet de la côte du sémaphore, un horizon marin si grandiose, si inattendu, se déroule à vos yeux, que, sidérés, suffoqués, on ne peut retenir un cri d'admiration. Imaginez plus de soixante kilomètres de grand Large, allant des Héaux de Bréhat aux Triagoz, sur lequel, au loin, flotte l'archipel des Sept-Iles semblables à sept monstres préhistoriques. Rouzik-le-Mammouth en tête. Aux premiers plans, d'exquis petits îlots : Groagué (l'île des femmes), Bruc (l'île des bruyères), le Château, Saint-Gildas et son joli bois de pins, que Le Braz a si justement baptisée «la Salamine bretonne», Marquer et, enfin, Illic qu'habita Ambroise Thomas, le père de *Mignon*.

Port-Blanc si coquet, si envahi aujourd'hui, n'était alors qu'une petite crique sauvage : au pied de son rocher «La Sentinelle», deux ou trois auberges, la maison du syndic et celle qui allait devenir le «Kastellic» de Le Braz... - c'était tout. La population marine habitait les «creac'hs» Baradoz, Avel, etc, (buttes du Paradis, du Vent), un peu plus loin, vers l'Ouest, en d'humbles «ti-plouz» (maisons de paille)... toutes couvertes à présent de belles ardoises bleues.

Imaginez de plus, planant, bénisseuse, entre le port et les creac'hs, une vénérable chapelle dont le toit touche le sol, escortée de son grand calvaire de granit, et vous aurez vu tout Port-Blanc ; ce Port-Blanc tant aimé où nous ne devons passer que trois mois, mais dont l'enchantement fut tel que, vingt ans plus tard, nous y étions encore !

Dès lors, escorté de Jobic Mainguy, un jeune mousse avec lequel je me liai vite d'amitié, je me mis à explorer toutes les landes, les garennes, tous les chemins creux de la côte, toutes les îles, toutes les criques de la baie ; à pied, vers l'Orient, nous poussions jusqu'au Trévoux et à Trélévern, en passant par la blanche grève de Trestel et par le Bois-Riou aux trois étangs superposés ; vers l'Occident, jusqu'à Plougrescant (où villégiaturait un jeune Angevin de nos amis qui devait être, quelques années plus tard, le héros-martyr des Légations de Pékin : Paul Henry), par Pelinec, que surmontait le château de l'amiral de Cuverville, Buguelez (le village des enfants) et Saint-Gonéry au curieux clocheton de plomb tout de guingois, comme un bonnet de vieux mire incliné sur l'oreille ; en mer, sur ma petite barque «La Paimpolaise» ou sur les côstres, massifs, mais fendant bien la vague, de mes rudes amis, les fins marins Bitous, Gouriec, Olivier, Cloarec, Le Gars, etc., nous bourlinguions depuis les Sept-Iles et Tomé jusqu'à l'île d'Er, à l'entrée de la rivière de Tréguier.

Je chassais et pêchais tour à tour, défiant le vent d'hiver, et la pluie, et l'embrun, toujours en route, mangeant en plein air, y couchant parfois même lorsque la marée manquée nous y obligeait ; et nous ne vivions guère que du produit de ces chasses et de ces pêches... - et pour cause, puisque, venu là en congé sans solde, mon petit budget d'artiste ne devait pas dépasser plus de cent francs par mois !

Mais, à ce régime spartiate et sain, je gagnai, vite, si robuste appétit, si bon sommeil et mine si hâlée, si cuite, si rougeade, que lorsque je rentrai à Paris, l'hiver finissant, camarades et parents eurent peine à me reconnaître.

Pour prendre contact avec la population du pays, je lui donnai quelques petites veillées familiales dans le grenier de l'auberge Le Roux où le jeune Poulneau m'accompagnait à l'accordéon. Anatole Le Braz, qu'il faut toujours citer quand on parle de la Bretagne et, surtout, du Port-Blanc, a si magistralement décrit un de ces rustiques concerts dans la préface de mes *Chansons de chez nous* que je n'y reviendrai pas. Ces braves gens qui devinèrent, vite, que je les adorais pour eux-mêmes et non par intérêt, ne tardèrent pas à me vouer, à leur tour, une amitié qui ne s'est jamais démentie.

Au cours de ce premier et inoubliable séjour, je ne quittai Port-Blanc qu'une seule fois : le onze février, pour assister «au Grand Pardon des Islandais» qui précède de quelques jours, à Paimpol, le départ des vaillants morûtiers pour les mers hyperborées. Nos amis Daniel Guézennec, de Tréguier, nous y conduisirent en voiture et nous présentèrent aux armateurs du pays : les Gicquel, les Duval et les Savin particulièrement. M. Jules Gicquel et sa charmante compagne, qui venaient de construire leur joli «Poulgoïc», nous firent fête et demeurèrent, dès lors, pour nous, les amis les plus fidèlement dévoués. Pendant quinze années, ils furent mes désintéressés pourvoyeurs, chaque hiver, d'une huile de foie de morue puisée à même les tonneaux rapportés d'Islande, et cet «élixir de longue vie» acheva peu à peu ma guérison si bien commencée en Trégor.

Je ne connaissais, alors, de la petite cité de Paimpol, qu'elle-même et pour, l'avoir traversée au cours d'une excursion rapide ; j'ignorais ses falaises. Or, le Paimpol des «Pêcheurs d'Islande» n'est pas la ville, où ne logent que les armateurs et les marchands, mais bien les superbes falaises qui la dominent : celles de Ploubazlanec où sont agenouillées leurs humbles demeures autour du clocher natal et du petit cimetière dans lequel, s'ils ne reviennent pas, une planchette, clouée au «Mur des Péris en Mer», rappellera aux leurs qu'ils sont «disparus à Islande» ; les falaises, aussi, de Porz-Even que domine la «Croix des Veuves» immortalisée par le roman de Loti et où les douces et dolentes Gaud continuent à venir «espérer» leurs grands Yann. Cette croix, disons-le, n'en est plus une, depuis longtemps déjà. Ses deux bras ont été usés, corrodés, fracassés par la pluie et les embruns et par les vents terribles du large et ce n'est plus que devant un long fût de colonne que viennent prier les éternelles «attendeuses».

Aussi, ai-je fait un rêve avec quelques amis dévoués : fêter, l'été prochain [1925. On sait que l'auteur mourut en 1924, au cours même de la publication de ses Souvenirs dans le *Nouvelliste de Bretagne*], le

trentième anniversaire de la naissance de mon humble cantilène populaire par une fête bien bretonne dans la cité paimpolaise et dont le produit servirait - les fins piqueurs de granit ne manquant pas chez nous - à reconstituer, dans son intégrité première, en y touchant à peine et avec la plus grande vénération, la vieille croix tragique. Et, dès lors, le divin Crucifié pourrait recommencer à tendre ses deux bras, rouverts bien en grand, à la pauvre Déesse humaine !... Qu'en pensez-vous, mes Compatriotes ?

*

**

Ma première visite, en rentrant à Paris, fut - vous le pressentez - pour le cher docteur Burlureaux qui me dit, coupant court à tous remerciements :

- C'est parfait ; mais continuez votre régime durant quelque temps encore.

Et je lui obéis si bien... que, ma foi, je ne l'ai guère abandonné un seul jour depuis lors.

Et j'ai tenu à conter tout ceci, bien en détails, pour verser espérance et courage aux blessés des poumons - «gazés» d'hier, pour la plupart - qui languissent innombrables, hélas ! au fond de leurs logis ou dans les sanatoria : ne suis-je point pour eux, en effet, un vivant témoignage qu'avec de l'hygiène, de la volonté, de la persévérance, une volonté ferme de vivre, un homme quasi-mort peut revenir au monde ?

Chapitre trente et un

Les "bons camarades"

Je ne restai pas longtemps - où suis-je demeuré longtemps ? - au «Tréteau de Tabarin» : mais suffisamment, cependant, pour y bien connaître le «bon camarade Fursy»... car telle est la formule qu'il est de tradition d'employer, pour s'annoncer au public, entre chansonniers montmartrois : «Et la parole passe, maintenant, au bon camarade Huntel, dans ses œuvres !»

On le «chine», le brave Fursy, on le «charrie» un peu de ci, de là, je le sais bien, comme on «charrie», d'ailleurs, tous ceux dont le succès, trop rapide, semble immérité et on lui reproche, particulièrement, la facilité de ses improvisations, le bâclage de ses productions qu'il annonce si drôlement «Chansons rrosses !» Certes, elles n'ont pas la tenue littéraire, le fini de celles de Ferny, ni la fantaisie prolixe, continue, étourdissante d'Hyspa, ni même l'esprit si bon enfant de celles de Bonnaud, ces trois maîtres incontestés de la Chanson satirique ; mais celles de Fursy procèdent un peu des trois et j'en pourrais citer un grand nombre qui - interprétées par lui, surtout, de sa voix grasseyante et avec son bon rire gavroche sont, ma foi, d'un comique irrésistible.

De quoi le «chine-t-on» encore ? De s'appeler Dreyfus, - ce qui n'est pas de sa faute, - et d'avoir anagrammé, si j'ose dire, adroitement ce nom un peu trop voyant en celui de Fursy ? Admirez au contraire sa modestie, puisqu'il a supprimé stoïquement, démocratiquement, la particule !... Au reste, il est si peu israélite ! De tournure, de physique, il ne l'est point du tout ; au moral, il l'est moins encore, si possible. Tenez, un exemple entre dix : quand il fonda sa «Boîte à Fursy» (qu'il dirige, aujourd'hui, avec le spirituel Mauricet), il insista beaucoup pour avoir mon concours - j'avais abandonné, déjà, le Cabaret pour les Tournées - et, pour me décider, il me pria de fixer moi-même le chiffre de mes honoraires. Je songeais à lui demander quarante francs, ce qui était énorme, pour l'époque, je vous l'ai dit.

Passant après Odette Dulac, Hyspa et Montoya, j'eus un assez beau succès de presse, en matinée, à la répétition générale. J'y créai, d'ailleurs, mon *Couteau* que venait de m'harmoniser André Colomb, car c'est là que je fis la connaissance de ce prestigieux accompagnateur qui, de quinze ans, ne devait plus me quitter.

Et, dès le soir même, Fursy, dans les coulisses, après m'avoir complimenté sur mon succès, de me demander à brûle-pourpoint :

- A combien avez-vous fixé votre cachet ?
- A quarante francs, je crois... mais si vous le trouvez exagéré...
- Non, non, bien au contraire : je vous le double. Et il tint parole.

Jamais bon catholique, soit dit en passant, ne me fit pareille surprise au cours de ma carrière.

Chez lui, je connus l'amusant Jules Moy qui, celui-là, par exemple, ne peut renier ses origines sémites - car elles sont inscrites, triomphalement, sur son visage ; et, aussi, Georges Chepfer, un Nancéien, qui, dans sa chère Lorraine, avant de devenir lui-même l'auteur d'amusantes fantaisies, fut un interprète admirable des vieilles chansons de terroir. Il est aujourd'hui et demeure le type accompli du «diseur» de salons aristocratiques, où on lui fait fête... et où on le prend souvent - tant il est élégant et distingué - pour le maître de la maison.

Du Tréteau, je passai aux Quat'-z-Arts qui, le Chat Noir décédé, était demeuré le seul vrai cabaret artistique de Paris. Dirigé par le ventripotent Trombert, il avait pour régisseurs parlant au public les deux inséparables Varney-Baltha : Varney, fils du compositeur fameux, compositeur lui-même aussi parfait qu'il était parfait poète et qui, cependant, mort prématurément, ne laissera guère, dans le souvenir populaire, que le refrain de sa célèbre chanson : *Sois bonne, ô ma chère inconnue* ; Baltha qui fut, lui, longtemps, le meilleur interprète de Paul Delmet, avant d'être le collaborateur heureux de nombre de chansons de Dominique Bonnaud, son associé actuel au «Logiz de la Lune-Rousse».

Gaston Sécot (anagramme de Costé), se faisait applaudir là aussi, notamment dans sa *Visite de Charité* :

Quand le Président a bien dormi
Il dit : «N'soyons pas bon à d'mi :
Visitons les malades !

et le voilà parcourant un Hôpital auquel :

Il laisse quelque argent pour a -
- améliorer l'ordinaire ;

et s'en va, enfin, satisfait de lui,

Pendant que les malades mis en goût,
Par l'espoir d'un fameux ragoût
Crient : «Viv'la République !»

Paul Daubry - meilleur comédien que chansonnier - y fredonnait quelques chansons plutôt «vertes» et d'une tenue bien lâchée, à côté de Léon de Bercy qui, au contraire, exagérait presque le purisme de la forme, en des poésies galantes et des «Chansons de Lansquenets» convenant admirablement à sa fière allure et à son fin et beau visage de seigneur de la Renaissance.

Nos œuvres étaient vendues dans la salle - à son seul bénéfice, bien entendu - par un jovial petit nain d'une quarantaine d'années, haut d'un mètre à peine, nommé Auguste Tuailon, ami intime de cet autre pygmée (un délicieux artiste celui-ci), Delphin, le créateur inoubliable du chef-d'œuvre de Moeterlink *l'Oiseau bleu*.

Un soir, Auguste me dit :

- Monsieur Botrel, il y a dans la salle une de vos admiratrices (sic) qui m'a promis de me refiler une thune [Me donner cinq francs] si je lui procurais votre signature sur une de vos chansons.

- Mais qu'à cela ne tienne ! Je signerai tout ce que tu voudras...

- Chouette !

Et, à l'entr'acte, je le vis s'avancer, guidant vers moi une belle jeune femme très empanachée, dame du monde «à la manque», pauvre «Fanchette» évadée fraîchement de son village natal, sans doute, qui me dit en minaudant :

- Oh ! Monsieur, que je suis donc contente que vous vouliez bien (sic) me faire une délicatesse !...

- Hein ? sursautai-je.

- Une dédicace, une dédicace ! dit vivement le nain pour me rassurer.

- Ah ! bon... Très volontiers, Madame.

Et je fignolai mon autographe de mon mieux afin d'en donner à la bonne fille pour les cent sous qu'elle «refilait» à Auguste.

Mais le bon «camarade» dont j'appréciai le mieux l'indiscutable talent, l'ami auquel je ne puis penser aujourd'hui encore sans pousser un gros soupir de regret, c'est Charles de Sivry. Ah ! le parfait artiste et l'homme inaltérablement bon que ce brave «Sivroche». Son portrait ? Imaginez une frêle silhouette inoubliable, tant elle était hoffmanesque. Une grosse tête chauve, de gros yeux en boules de loto, toujours un peu larmoyants, et de longues moustaches pendantes, le faisaient ressembler à un bon petit phoque ingénu. Ajoutez qu'il avait les pieds excessivement petits, un peu en dedans, et qu'il roulait sans arrêt une des innombrables cigarettes qu'il n'arrivait jamais à fumer, et vous ne trouverez pas surprenant qu'on l'ait surnommé «le Monsieur qui se tient par la main quand il marche, de crainte de se marcher sur les pieds».

Mais quelle âme d'artiste en cette carcasse falotte ! Et comme il est malheureux qu'un si parfait musicien n'ait jamais donné sa mesure ! Assis devant son piano-harmonium, il ne s'appartenait plus : le démon de l'Harmonie le possédait tout entier et il nous improvisait des accompagnements si beaux, si définitifs, qu'il est nombre de chansons ou poèmes que, pour ma part, je n'ai voulu interpréter, depuis sa mort, accompagné par un autre.

Sous un de mes *Contes du Lit-Clos*, entre autres, le récit fantastique intitulé : *Celui qui frappe*, il faisait courir une mélodie si douloureuse, coupée, de ci, de là, par un rire satanique et qui s'achevait en un crescendo tragique et divin à la fois, que tous les spectateurs, haletants, en demeuraient comme hallucinés, muets de stupeur... Mais, ensuite, revenus à eux, quel succès ne faisaient-ils pas au magicien !... Aussi, les artistes qui fréquentaient le cabaret - Willette, Faverot, Guirand de Scévola, Léandre, d'Esparbès, Steinlen, Truchet, Fauty-Lescure et *tutti quanti* - me criaient, presque chaque soir : «La Main ! La Main sur la porte !» ; Je savais que ce qu'ils réclamaient ainsi était *Celui qui frappe* et je le leur disais souvent deux fois par soirée, quand un artiste notoire, invité par eux, les venait rejoindre tardivement.

Dès lors, Sivry - qui se faisait remplacer aux «Quat'-z-Arts» par un autre pianiste - nous accompagna toujours dans les soirées mondaines où l'on sollicitait notre concours. Il vint même, un hiver, avec nous en Angleterre pour y donner deux ou trois auditions à Londres et une à Tikwenham, chez le Duc d'Orléans. La traversée de Calais à Douvres fut assez houleuse et le pauvre «Sivroche» bien malade. Je descendais de temps à autre le voir sur la banquette de l'entrepont, où il gisait affalé... auprès d'une prosaïque cuvette.

- Courage, mon vieux : ça se tire !

- Oh ! je n'ai pas le mal de mer ! - affirmait-il fièrement, entre deux hoquets. Ce qui me travaille... *heuh* !... c'est ma neu... ras... *heuh* !... ma neu... ras... thé... *heuh* !... ma... neu... ras...

- C'est bon, c'est bon : ne te fatigue pas !

- Ma neu... ras... thé... *heuh* ! s'entêtait-il. Cochon de mot... *heuh* ! est-il long !

Arrivés, enfin, au château princier, en pleine nuit, un imposant domestique nous demanda ce que nous désirions prendre au réveil.

- Rien, dit Sivry : j'ai apporté dans ma valise tout ce qui m'est nécessaire.

Et quand, le lendemain matin, j'allai prendre de ses nouvelles, j'aperçus, trônant sur sa table de nuit... un flacon d'absinthe !...

Car hélas ! oui le malheureux était – je vous l'ai déjà dit – une des victimes du Chat Noir qui, près de Salis et à l'exemple de tant d'autres, toujours excités, emballés et pérorants, s'étaient habitués à boire... sans fin et presque machinalement. Et il en mourut, lui aussi, à quarante-huit ans à peine, si vieilli, si décharné, que nous croyions, tous, qu'il avait dépassé depuis longtemps la soixantaine.

Toujours correct et parfait gentleman, au reste, jamais «ému» ; personne, non personne n'aurait pu soupçonner chez lui cette fatale passion.

Rentrions-nous de soirée à deux ou trois heures de la parce qu'il savait que, dans ces parages de Saint-Ouen, existait nuit ? Il nous priaît, puis, sur notre refus, nous intimait l'ordre de la descendre de voiture et de l'abandonner place Clichy... un caboulot qui demeurerait ouvert toute la nuit et où il pourrait encore boire une «verte» à trois sous le verre, bien râpeuse à la gorge (la seule qu'il appréciait) avant de s'aller coucher.

- Mais, lui disais-je, ces heures n'appartiennent plus qu'aux rôdeurs, qu'aux pires escarpes. Tu vas te faire assassiner en te baladant ainsi dans ces rues désertes en frac de cérémonie et en chapeau de soie...

- Pas de danger, souriait-il doucement : ils me connaissent.

Et c'était vrai. D'aucuns même l'escortaient parfois, de loin, pour le protéger, au besoin, contre l'attaque d'un «copain» non averti.

Mais, jugez de l'état d'un tube digestif soumis à ce régime !

Un jour qu'il était au lit, il dit à sa petite Claudie de lui apporter un d'eau de Saint-Galmier.

- Bien, papa. Je vais descendre en chercher.

- Non, voyons, regarde : j'en vois une bouteille sur la cheminée.

La petite prit la bouteille, sans trop l'examiner, et ne versa un plein verre à son papa qui l'avala d'un trait.

- Merci. Ça fait du bien par où ça passe...

Tant de bien en effet qu'un quart d'heure plus tard il appelait sa femme.

- Donne-moi donc encore, un peu d'eau de Saint-Galmier.

- Dans un autre verre alors, car le tien est bien sale.

- Mais non, mais non : je viens de m'en servir.

- Voyons ! il est tout huileux.

Elle le flaira machinalement ; puis, soudain, inquiète, flaira également la bouteille.

- Tu as bu de ça ?

-Mais certainement : donne donc !

- Malheureux ! c'est de l'alcool à brûler !

Autrement dit de l'essence minérale que l'on était allé chercher dans un récipient vide et que l'on avait

déposé, là, au petit bonheur, sur la cheminée de la chambre à coucher.

Affolée, Mme de Sivry descend les escaliers quatre à quatre et bondit chez le pharmacien le plus proche.

- Rien à faire, dit celui-ci avec flegme, votre mari est blindé. Attendez passivement. Si, dans deux heures, il est encore de ce monde, tout danger sera passé.

- Deux heures ? dit Sivry à sa femme quand elle fut remontée, tout en larmes. Bon ! Donne-moi ma montre... et patientons encore une heure et demie.

Et, une heure et demie plus tard, il s'écriait triomphalement :

- Ça y est ! Je suis guéri ! Descends vite me chercher un Pernod que je n'ai fichtre pas volé !

Des mois encore passèrent... Puis, un soir, durant que je chantais, accompagné par lui, je l'entendis pousser un gros soupir derrière moi et, me retournant, je le vis s'affaler sur son clavier, vomissant le sang à pleine bouche.

On héla un fiacre et je le ramenai dare dare à son logis rue des Abbesses. En route, il me poussa le coude et gouailler, me montrant le mouchoir ensanglanté qu'il tenait sur sa bouche :

- Regarde, Théo : le petit mouchoir de Cholet !

Arrivé chez lui, devant sa femme et sa fille épouvantées et tandis qu'on le mettait au lit, il me dit encore en faisant la grimace :

- Ubu !...

Car on était au temps où triomphait cette farce d'atelier (ou de collège, plutôt, puisqu'écloso, paraît-il, au lycée de Rennes) : *Ubu Roi*, de Jarry. Et tout ce qui était mesquinement bourgeois, ou bête, ou raté, comme par exemple un mauvais public, une mauvaise pièce, de mauvais couplets, Sivry les supportait en philosophe, mais se vengeait en les cravachant de ce simple mot : «Ubu !».

- Cette chanson... Ubu !... La Vie ?... Ubu !...

Quelques jours plus tard, un matin que je l'allai visiter, je le trouvai très bas. L'après-midi, ma bonne Léna, qui l'aimait beaucoup, alla le voir, elle aussi, et Mme de Sivry lui dit `

- C'est fini ! Il ne reconnaît plus personne.

- Charles !... M'entendez-vous, mon bon Charles ? lui dit ma compagne, doucement, à tout hasard. C'est moi : Mme Botrel.

Le moribond reconnut la voix amie, ouvrit un œil, eut la force encore d'amener sa propre main droite à portée de sa main gauche, fit semblant de se donner une poignée de main à lui-même, en un geste de bonjour et d'adieu, et murmura distinctement :

- Ubu !...

Ce fut son dernier mot.

Chapitre trente deux

Les "Chansons de chez nous"

Est-il besoin de dire que c'est avec la plus grande impatience que nous attendîmes la venue des beaux jours pour rallier le joli Port-Blanc ?

Ce n'est plus à Ker-Bruc que, l'été enfin venu, nous logeâmes, cette fois, mais dans une des petites maisons que venait d'acquérir, face au large, Le Braz.

L'aubergiste Le Roux, faisant construire, sur ces entrefaites, une petite villa au bas du rocher de la «Sentinelle», en bons Prévoyants de «l'Avenir», nous la louâmes, d'avance, pour les vacances futures. Et c'est dans ces deux beaux logis, où nous lui donnions l'hospitalité, qu'Eugène Vincent, le bon Breton de Landévennec et mon ami de jeunesse, fit toutes les illustrations de mes *Chansons de chez nous*. Anatole Le Braz, qui en suivit l'éclosion au jour le jour, l'a dit dans sa préface. Tout Port-Blanc y revit : le vieux puits de l'entrée de la «Sentinelle» avec sa «guette» ; le petit port où godille Jobic et où sont échouées les barques des Bitous, des Le Gars et des Cloarec ; la «batterie des Voleurs» où rêvent, pipe au bec, nos bons amis les douaniers Thos et Quéréel ; la chapelle millénaire et son calvaire réparé, hélas ! et rajeuni par Hernot ; tous les «creac'hs» et toutes les îles ; et même la maison de Le Braz où, en tête de *Dors, mon gâs*, le tout petit Robert - l'une des premières victimes de la grande guerre - et qui venait de naître est bercé par «Magué» qui risque, elle, ses premiers pas. Le marin de la «*Fanchette* et des *Châtaignes*, C'est Vincent en personne ; les trois Messieurs qui, plus loin, regardent les Gouriec revenir de la pêche, leurs engins sur l'épaule, sont Le Braz, Verchin et Gélard ; le morûtier de *Mon gâs d'Islande*, c'est moi-même, surôit en tête ; l'eau glauque où flotte la *Vilaine* agonisante, c'est celle de l'étang du Bois Le Pape ; la bonne femme en prière du *Vœu à Saint-Yves* et le *Tailleur de granit* sont la mère Toulouzan et son homme ; la *Paimpolaise*, enfin, dressée sur son rocher, la main droite en auvent sur ses yeux inquiets, c'est la jolie Anne-Marie Poulneau qui en garda, depuis lors, le surnom. Oui, tout le Port-Blanc d'alors, vous dis-je, y est enclos et c'est pourquoi (bien plus que pour mes œuvrettes) le bouquin nous est très cher à cause de ses «fines images» [Anatole Le Braz.]

Quant à la couverture, elle fut peinte, elle, par Vincent, à Douarnenez ; et c'est le petit village marin de Tréboul qui encadre le vieux «brezonnek» si fièrement campé dans le soleil couchant.

Le volume parut en 1898 et fut, tout de suite, très bien accueilli. Adolphe Brisson lui consacra une de ses chroniques des *Annales* et André Theuriet un long passage de sa critique littéraire du *Journal*. Charles Fuster le «conférençia» à l'Athénée Saint-Germain (devenu, depuis, le Théâtre du Vieux Colombier) et à la salle Rudy ; Charles Le Goffic aussi, un peu partout, avec notre concours et celui du bon Charles de Sivry et de sa petite Claudie : illustrant l'alerte et émouvante causerie de l'auteur d'*Amour breton*, nous y chantions, alternativement, les vieilles chansons bretonnes recueillies par Bourgault-Ducoudray et les miennes.

De son côté, Mayol - qui débutait alors - lançait à tous les échos de Paris et de Toulon - dont il est originaire - la *Paimpolaise*, la *Fanchette*, les *Châtaignes*, *Grand-maman Fanchon*, la *lettre du Gabier*, le *Petit Grégoire*, etc. Et cela ne nuisit pas, comme bien vous le pensez, à la vente du petit livre dont plusieurs éditions s'enlevèrent en quelques semaines...

Sur ces entrefaites, eurent lieu, en Bretagne, à Morlaix, deux grandes manifestations : l'inauguration du monument élevé à la mémoire de Cornic-Duchêne, le fier marin, et la résurrection du Théâtre Populaire breton, à Ploujean, dont le futur député Cloarec était alors le maire et où, maintenant, habite le Maréchal -

j'allais écrire : le Connétable - Foch.

Les fêtes commencèrent par deux grandes représentations au beau et vaste théâtre municipal. Fenoux, frais émoulu du Conservatoire, y joua la *Mary-Morgane* de Gabriel Vicaire et Charles Le Goffic et - avec le concours de la Société chorale - nous y redîmes, tour à tour, mes *Chansons de chez nous* et les vieilles sônes recueillies par Bourgault-Ducoudray ; le Maître y conduisait, lui-même, l'orchestre !

Entre temps, le brave Roland, le barde populaire du Guerlesquin, fit entendre *Ar Bemboulezen*, sa traduction presque mot pour mot, en celtique, de ma *Paimpolaise* :

O tilezel he waremo, etc...

La représentation de Ploujean, le dimanche après-midi, fut superbe. Le théâtre était monté en plein air, bien entendu, au pied de la curieuse petite église du village, qui semble, vieille bergère, paître les blanches tombes se son cimetière. Le décor était brossé, largement, par Maufra. L'acteur Park - le Figaro du pays, soit dit en passant - et sa troupe populaire y interprétèrent consciencieusement, sous la présidence de Gaston Paris, de l'Académie Française, le *Mystère de Saint-Guénolé*. La légende fameuse du vieux roi Grallon, d'Ahés, sa perfide enfant, et du bon «Monsieur Saint-Guénolé» poignait d'émotion les paysans et les pêcheurs accourus du gai Trégor et du grave Léon, qui, pour la plupart, n'avaient jamais été à semblable fête ; mais elle intéressait un peu moins, avouons-le, les quelques centaines d'invités parisiens ou de touristes de passage qui garnissaient les premiers bancs de l'assemblée, ignorants qu'ils étaient presque tous de la Langue bretonne.

Aussi, après le troisième acte - il y en avait cinq - MM. Cloarec et Bourgault-Ducoudray, le romancier Rémy Saint-Maurice, le dessinateur Georges Scott envoyé par *l'Illustration*, le critique B.-H. Gausseron, etc., insistèrent-ils beaucoup pour que, durant l'entracte, je leur fisse entendre quelques-unes de mes œuvres. On dut me hisser sur l'estrade presque de force, car je me faisais un vrai scrupule de briser, avec mes accents français, le charme purement celtique de la représentation.

Pour ne pas me montrer trop sacrilège et augmenter, accentuer encore, au contraire, la légendaire et mystique ambiance, j'eus soudain, la bonne idée d'entonner ma *Cloche d'Ys*.

Le silence se fit presque religieux et il se produisit un fait bien typique qui frappa d'étonnement les spectateurs étrangers : lorsque je joignis les mains, pour l'invocation finale à la cloche rédemptrice, en m'écriant :

Cloche, sonne sur l'heure
Grande carillonnée
Que nul de nous ne meure
Sans t'entendre sonner !...

Tous les «bretonnants» crurent que je commençais une véritable prière - et trouvant, d'ailleurs, cela tout naturel - imitèrent mon geste en tirant leur «tokplatt», durant que les femmes se mettaient à genoux.

Gaston Paris - qui m'ignorait certainement quelques instants plutôt - me tendit spontanément les deux mains à ma descente de «l'échafaud» et me fit remarquer les grosses larmes qui humectaient ses yeux. Il est évident que tout - atmosphère, paysage, assistance, douce brise marine qui soufflait du Dourdu - tout concourrait à cette émotion dont bénéficièrent mes humbles couplets.

C'est ce jour-là encore que, sous la présidence du marquis de l'Estourbeillon, de Le Braz et de Le Goffic, sous l'impulsion ardente de François Vallée et de Berthou (et, aussi, de Jaffrennou et de Le Berre, étudiants en droit à l'époque) fut fondée l'*Union régionaliste bretonne*, qui devait sonner le réveil du

Patriotisme régionaliste en Bretagne [Les «souvenirs» du barde sont ici un peu confus : c'est Maxime Maufra qui lança le premier l'idée d'un groupement régionaliste breton. M. Le Goffic la reprit, traça les grandes lignes du programme à réaliser et, malgré les instances de Jean Le Fustec et des autres congressistes, déclina la présidence de la nouvelle association qui, sur son refus et après le rejet de la candidature Tiercelin, fut déferée à Anatole Le Braz].

D'aucuns, dès l'origine, virent, dans ce mouvement, un danger pour l'idée française, je ne sais quelle menace de séparatisme même. Quelle erreur !... D'aimer ainsi passionnément farouchement presque, la petite patrie, on n'en adore que mieux la grande : nos deux cent mille héros-martyrs, tombés entre la Flandre et l'Alsace ou sombrés au fond des vastes mers, en témoigneront éternellement.

Après les vacances, je présentai, sur le conseil d'André Theuriet, mes «Chansons de chez nous» à l'Académie française ; et le modeste petit bouquin fut couronné. Aussi, dès la bonne nouvelle reçue, m'empressai-je d'aller, à Bourg-la-Reine, remercier de son ineffable bonté le doux poète de *Jean-Marie* et de la *Chanson du Vannier*, le conteur de tant de rustiques et délicieuses histoires, fleurant si bon les sylvestres parfums des forêts argonnaises.

- La concurrence était nombreuse et menaçante, je ne vous le cache pas, me dit-il ; mais je n'ai pas eu grand mal ni grand mérite à vous imposer à la bienveillante attention de mes collègues, car j'ai vu venir à mon secours et au vôtre un éloquent avocat, aussi enthousiaste qu'inattendu.

- Qui donc ?

- Gaston Paris. Il m'approuva hautement, surenchérit sur les qualités littéraires de vos œuvres et sur leur utilité, se porta garant de leur succès près du peuple et, finalement, vous obtint le prix de l'unanimité.

L'académicien n'avait donc pas oublié Ploujean, ni le *Mystère de Saint-Guérolé...* ni la *Cloche d'Ys...* Ce qui prouve que nul effort sincère et vaillant ne demeure tout à fait stérile ; que tout se paye ou vous sera payé ; que tout grain germe et fleurit, plus ou moins bien, plus ou moins tôt : l'essentiel est de semer avec courage et persévérance.

Chapitre trente trois

La chanson "au quartier"

Vous pensez bien qu'après le succès de mes débuts à l'Association Générale des Étudiants, ceux-ci inscrivent souvent mon nom au programme de leurs fêtes. Et je fus, bientôt, si populaire au Quartier-Latin que Martial Boyer, le directeur-fondateur des «Noctambules», me pria de lui donner une série d'auditions. Des hommes-sandwiches promènèrent préalablement mon nom, grand comme ça, d'une extrémité du Boul'Miche à l'autre, durant plusieurs jours, et, dès que je parus, on fit fête, systématiquement, à toutes mes chansons. La jeunesse est si bonne, si confiante, si facilement enthousiasmée !

Le cabaret des «Noctambules», situé rue Champollion, était alors - et est encore - le seul cabaret vraiment artistique de la Rive gauche et l'on peut dire que tous les chansonniers, sans exception, descendant des hauteurs du Mont des Martyrs, s'y sont fait tour à tour entendre. Le bon dessinateur Ladislas Lœvy les a, du reste, portraituretés tous, et j'ai l'honneur de figurer dans la fameuse galerie.

Le dieu, le Jupiter tonnant - mais jamais détonnant - du lieu, était alors, sans conteste, Marcel Legay. Toujours revêtu, ou plutôt drapé dans une longue et large redingote romantique, riant, buvant, palabrant, chantant, on ne se vit semblable boute-en-train.

Il n'avait plus un poil sur le crâne depuis belle lurette, mais il laissait tomber jusqu'au niveau de ses épaules la couronne de ses cheveux annelés ; si bien que, lorsque son grand gibus à bords plats cachait sa calvitie, c'était Absalon ; mais nu-tête, il n'était plus que «le chauve-chevelu», ainsi qu'on l'avait surnommé. Doué d'une voix splendide qu'il maniait avec art, il triomphait dans les œuvres de Léon Durocher (*Pourquoi files-tu, l'École Buissonnière*, etc.) et de Boukay : *Les Chansons Rouges* et *Tu t'en iras les pieds devant !* Dans l'exécution de toutes ces œuvres - mises en musique par lui - il était superbe ; mais, dans la dernière, il était tragiquement beau et nul ne pouvait entendre claironner sa grande voix sans frissonner d'épouvante, comme si elle eût été une avant-courrière de la trompette du Jugement dernier. *Tu t'en iras les pieds devant ! Brrr !*

Comme Delmet avait, en Hyspa, un bien amusant parodiste, Legay en avait un, lui, dans Yon-Lug, l'auteur de la chanson des *Agents*, vous savez bien :

Qui s'balladent, qui s'balladent
Tout le temps.

Lyonnais, ainsi que son nom nous le dit par deux fois, en français et en latin, Yon-Lug était malicieux comme Gnafron, mais bohème aussi, à croire que tous les héros de Murger s'étaient condensés en lui.

Legay chantait alors, et avec grand succès, sa chanson des *Moutons*. «Viens ! disait-il au berger, viens je te donnerai la Fortune !» - «Non, répondait l'autre ; j'aime mieux garder mes moutons !» - «Viens, continuait le tentateur, et je te donnerai l'Amour... la Gloire !» Et la réponse était toujours la même : «J'aime mieux garder mes moutons !»

Là-dessus Yon-Lug arrivait et contait, sur le même air, l'odyssée lamentable d'un pauvre bougre eczémateux, dont le sempiternel refrain était - et il fallait l'entendre gémir par le bon Gnafron : «J'aime mieux gratter mes boutons !»

Il avait aussi une autre chanson qui faisait bien rire ses jeunes auditeurs, mais qui me donnait toujours, à moi, l'envie de pleurer, tant elle semblait la complainte personnelle du miséreux qui l'avait composée et qui nous la chantait. Dans chaque couplet, il détaillait, d'après ses personnelles expériences, toutes les avanies du prolétaire et s'écriait au refrain :

Ah ! Populo, pauvre populo,
Ton sort n'est pas rigolo...

puis, gravement, lentement, sinistrement, détachant bien chacune des trois syllabes :

La Pu-rée !!!

Ce «La Purée», que tous les étudiants, bien entendu, psalmodiaient en même temps que lui, était d'un effet irrésistible et suivait partout le brave Yon-Lug qui, demi bossu, semblait, douloureuse cariatide, porter sur son pauvre dos toute la «Purée» humaine !

Sa pitoyable architecture inspira même, un soir, à Vincent Hyspa, un de ces «mots» dont il semble seul avoir le secret et que vient de me conter l'amusant interprète de ses œuvres, Lucien de Gerlor.

C'était pendant la guerre. Il fallait vivre et conserver un bon moral ; aussi, quelques cabarets avaient-ils rouvert leurs portes ; et les chansonniers non mobilisés continuaient à faire la navette, comme en temps de paix, entre Montmartre et le Quartier. Or, un soir que la représentation des «Noctambules» avait été interrompue par une incursion soudaine des terribles «gothas», un camarade rencontra Hyspa et Yon-Lug qui déambulaient tranquillement à travers les rues obscures.

- Comme c'est dangereux d'aller ainsi à l'aventure, dit-il aux chansonniers, surtout dans ces quartiers où vous ne connaissez nul «abri» en cas d'alerte !

- Oh ! dit Hyspa, en montrant son compagnon de route, moi je ne crains rien : il est *voûté*.

L'irrésistible chansonnier-ténor Gabriel Montoya - un médecin en rupture de Codex - faisait également florès au Quartier, avec ses romances d'amour dont quelques-unes, la *Pastorale poitevine* entr'autres, étaient adorables.

Un bon gros garçon, toujours triste comme un bonnet de nuit, et qui avait eu l'idée de prendre le pseudonyme de Joyeux, s'efforçait de faire rire les autres en chantant, lugubrement, *Les Taureaux* que l'on voulait faire classer comme «animaux domestiques», afin de les protéger contre les cruautés des aficionados :

Les taureaux sont-ils vraiment
Des animaux domestiques ?
Les taureaux sont-ils vraiment
Amis du Gouvernement ?

Il blaguait aussi la générosité de Rothschild dans une chanson, dite satirique, dont le refrain était :

Il a donné vingt mille francs !
Il a donné vingt mille francs !

Et ces deux chansons composaient, ma foi, je le crois bien, tout son désopilant répertoire.

Qu'est devenu ce brave garçon, me demanderez-vous ?... Voici : un matin, nous lûmes dans les journaux

ces trois lignes nécrologiques : «L'amusant chansonnier André Joyeux s'est suicidé, hier matin, dans une crise de neurasthénie». Est-ce assez tristement ironique ?

- Que voulez-vous ? dirait Sacha-Guitry, on ne chante pas pour s'amuser !

Un qui, cependant, chantait certainement pour s'amuser lui-même avant d'essayer d'amuser les autres, tant il a la chanson dans la peau, c'est Eugène Lemerrier. Et c'est tant mieux pour lui, car il a souffert toute sa vie de la manie de la persécution. Et Dieu sait pourtant si tout le monde l'aime bien, le brave camarade ! S'il vous interpelle brusquement : «Hé ! vieux Kroumir !» (c'est son mot), c'est toujours pour se plaindre de son malheureux sort ; mais comme un refrain nouveau est toujours en train de germer en sa féconde cervelle, régulièrement sa jérémiade s'achève sur un air du «Caveau».

Sa chanson «date» un peu, il faut l'avouer. Pourquoi ? Je ne sais trop, mais c'est un fait. Elle est spirituelle, cependant, toujours impeccable de forme, mais d'une facture un peu désuète. C'est la chanson dite «à tiroirs» des contemporains de Nadaud et Désaugiers, des Jeannin, des Chebroux, la chanson des «goguettes» et des «Lice chansonniers» qu'adorèrent nos grands-pères ; et c'est toujours à ces vénérables pères-conscrits que je songe, en écoutant Lemerrier nous dire ses œuvres nouvelles sur les vieux «timbres» d'autrefois. Il les interprète, du reste, fort bien, les détaille délicatement d'une voix juste, mais pointue et qui semble lui sortir beaucoup plus du nez que du gosier ; et il est amusant de constater que celui qui se fit connaître par cette chanson que tout le monde a fredonnée «Le meurtre de Polichinelle» possède justement la voix de son héros.

Pourvu, grands dieux, que ces lignes de critique peu méchante ne lui tombent pas sous les yeux ! Il se dirait persécuté une fois de plus. Mais, bah ! son vieil ami Botrel - «ce sacré kroumir !» - s'en console d'avance, en songeant que cela nous vaudrait une nouvelle œuvre de Lemerrier.

Chapitre trente quatre

Le "Prince"

Vers cette époque, Edmond Teulet, le poète de *Tu demandes de quoi je meurs...*

(Don Juan, toujours sûr de plaire,
A parfumé ses longs cheveux,
Mis des rubans à sa rapière
Et des sourires à ses yeux...)

Teulet, dis-je, s'avisa de publier nos biographies, spirituellement illustrées par Grun, dans le supplément littéraire d'un grand quotidien parisien. Et c'est alors qu'il s'aperçut qu'à la tête de tant de bons chevaliers servants de notre petite reine la Chanson, il manquait un chef, un gonfalonier plutôt, pour porter, haut et ferme, ses nobles couleurs ; et - profitant de la tribune offerte il nous convia gentiment à procéder, entre nous, à l'élection d'un Prince. Les électeurs ne furent pas nombreux, une douzaine, une quinzaine tout au plus : et j'avoue qu'étant donné son âge, son passé, la dignité de sa vie et son œuvre charmante, je votai, moi, pour le vieil ami de mes débuts Ernest Chebroux. Durocher, lui, vota pour Yann Nibor, le chantre des matelots, «qui avait, disait-il, ajouté une corde à la Lyre : «la corde à nœuds». Mais la majorité éleva sur le pavois le vibrant aède Xavier Privas. On ne pouvait faire meilleur choix, en vérité, l'auteur immortel des «Chimères», des «Thuriféraires», des «Heures», des «Ruines», des «Résignés», du «Testament de Pierrot», étant bien le plus scrupuleux des artistes, le plus délicat des amis et aussi, disons-le, le plus représentatif des Princes avec

Sa taille de cent-garde et sa moustache en croc.

Taille de cent-garde, moustache en croc, c'est l'apparence, car Xavier Privas, malgré son imposante carrure, est bien l'homme le plus doux, le plus patient qui soit au monde. Son existence - qui ne fut pas toujours rose ni exempte d'inquiétudes pourtant - ne fut, semble-t-il, qu'une chanson en action, un sourire perpétuel.

Au reste, pourrait-il en être autrement, alors qu'il possède à ses côtés la plus tendre et la plus douce des muses, la charmante Francine Lorée-Privas, chansonnière adroite elle-même, qui est, en même temps que notre Princesse, notre excellente sœur à tous !

Et bien ! ce «doux» Privas, je l'ai vu, moi, terriblement en colère une fois au moins dans sa vie ; ce Privas «toujours souriant», je l'ai vu, moi qui vous parle, pleurer à pierre fendre, une autre fois encore... et, pour la rareté des faits, ces mémorables épisodes valent, je crois, d'être contés.

Aux environs de 1900, il venait de composer sa fameuse *Berceuse pour l'Aimée*, qui se termine par ce quatrain fort beau, mais bien pessimiste :

Livre-toi donc, amie, au caprice des songes
Qui, pour toi, vont ouvrir leurs Édens enchantés,
Car ici-bas, vois-tu, mensonges pour mensonges,
Les Rêves sont plus doux que les Réalités !

Gros succès immédiat ; et nombre de spectateurs, de spectatrices surtout, réclamaient, chaque soir,

l'œuvre inédite encore et qui n'en finissait pas de «sortir», Privas avant eu ainsi que moi - l'imprudence grande de confier l'édition de ses œuvres à un brave homme, qui est l'honnêteté même, certes, mais aussi, hélas ! le plus tatillon, le plus lambin, le plus négligent des éditeurs : j'ai nommé Georges Ondet. Aussi, les jours et les semaines passaient, passaient et notre petit marchand de chansons devait toujours répondre aux clients : C'est à l'impression !»

Enfin, un soir que je sortais de scène et que l'on allait annoncer Privas, le jeune employé d'Ondet arriva avec, sous son bras, un cent de «guitares» et de «piano et chant» [Petits et grands formats],

Tout humide encor des baisers de la presse.

Et le bon Xavier de me dire : «Donne un pourboire au gosse et déficelle le paquet ; je vais chanter ma *Berceuse* et Auguste, ce soir, va pouvoir, enfin, satisfaire les amateurs».

Je m'exécutai... quand, ayant jeté un rapide coup d'œil sur le titre, je fus pris d'un rire irrésistible qui ne m'empêchait pas de murmurer en moi-même : «Pauvre Privas ! Que va-t-il dire ?» Je l'entendais dans la salle voisine (on l'entend de loin) clamer sa *Berceuse*, en martelant les touches du piano avec l'énergie que vous lui connaissez. Et les applaudissements crépitèrent derrière Privas, qui revenait vers moi, haletant, s'épongeant et demandant :

- C'est prêt ?

- Ah ! mon vieil ami, lui répondis-je. Un vrai désastre !

- Quoi donc ?

- Ta pauvre «Berceuse pour l' Aimée»...

- Eh bien ?

- Vois ce qu'en a fait une déplorable «coquille».

Et je mis sous ses yeux la couverture de sa partition, sur laquelle hurlait, en lettres rouges et bien «grasses», ce titre claironnant :

«Berceuse pour l'ARMÉE»

Vous dire la colère du Prince est impossible ! Un flot de sang lui monta à la nuque, puis empourpra tout son visage, au point que, puissant comme il l'était, nous redoutâmes une congestion.

Mais qu'y faire ? Les camarades accourus à ces cris ne pouvaient s'empêcher, eux non plus, de sourire en cachette ; et, d'aucuns, même, de dire :

- Après tout, le «prote» n'a peut-être pas tout à fait tort : s'il a entendu notre bon Prince clamer lui-même sa «Berceuse» de sa rude voix de colonel de cavalerie, il a dû croire, sincèrement, que c'était une Berceuse composée pour endormir, le soir, nos bataillons !

Et, pendant ce temps, en remballant rageusement ses chansons, Privas tonitruait «Animal d'Ondet !... Il ne perdra rien pour attendre, allez !... Dès demain matin, je le pulvérise !»

Ondet, bien entendu, ne fut nullement pulvérisé ; le lendemain, fou de désespoir, il s'arracha quelques-uns de ses derniers cheveux, prit le ciel à témoin de la mauvaise chance qui s'acharnait après lui... et,

finalement (je connais cela), ce fut Privas qui dut consoler son éditeur.

L'autre épisode promis est, hélas ! bien autrement tragique et m'oblige, pour vous le conter maintenant, à anticiper de beaucoup sur les événements.

En 1914, Xavier Privas et sa chère Francine s'apprêtaient, pour notre grande joie, à passer leurs vacances estivales près de nous, au Port-Blanc.

Mais à peine y étaient-ils installés depuis une huitaine de jours que les événements se précipitèrent : d'abord l'attentat de Sarajevo, puis l'ultimatum de l'Autriche à la Serbie, l'assassinat de Jaurès et, enfin, le 2 août, la Mobilisation générale. C'était la guerre qui s'annonçait, atroce, et que nous sonna, soudainement, vers quatre heures, la petite cloche de notre chapelle marine.

Quand, avec Anatole Le Braz - dont nous fêtions, ce jour-là, précisément la rosette - je vins annoncer la terrible nouvelle à Privas, vieil admirateur des idées humanitaires de Jaurès, Privas qui, lui-même, tendre rêveur aveuglément confiant dans la bonté infinie des hommes, n'avait jamais rêvé, chanté, que la douce Paix, l'union fraternelle entre tous les Peuples, le malheureux s'écroula sur le bord de son lit et fondit en sanglots. Et rien n'était poignant comme la vue de ce colosse effondré, la figure enfouie en ses deux mains, de grosses larmes ruisselant à travers ses doigts ; si poignant que nous sortîmes, un peu lâchement, sur la terrasse, pour laisser le pauvre utopiste pleurer, en silence, ses beaux Rêves envolés.

Dehors, une autre voix continuait, elle aussi, son sanglot désespéré : celle de la petite cloche de Notre-Dame des Flots qui s'entêtait à sonner interminablement le tocsin maudit, ce tocsin du premier jour qui était, déjà, comme le glas de mort de tant de millions de jeunes hommes !...

Quatrième Partie

EN TOURNÉE

Chapitre trente cinq

La "Fleur de Lys"

Un jour - c'était en 1897 - l'un des garçons de bureau de la Cie P. L. M. où j'étais toujours employé, m'apporta la carte d'un visiteur qui me demandait «dans la galerie». Cette carte était ainsi libellée : Vicomte Gustave de Kerguézec, avocat, 5, rue Séguier, Paris.

J'avais fait sa connaissance à Tréguier, deux ans auparavant, dans le salon de mes bons amis Guézennec dont je vous ai déjà parlé.

Très élégant, un peu distant, le visage haut en couleur, avec des yeux scrutateurs un peu gênants, parfois, en leur insistance appuyée, tel il m'était apparu en Bretagne, tel je le retrouvai à Paris m'attendant, modestement assis sur un des bancs du vestibule où je m'excusai d'être obligé de le recevoir, nul étranger ne pouvant pénétrer dans l'intérieur des services.

Nous parlâmes pendant quelques instants de Tréguier, du Port-Blanc, d'amis communs et, aussi, des cabarets artistiques où il était venu m'entendre. Puis, brusquement, il me demanda :

- Pourquoi ne faites-vous pas des chansons royalistes ?

- Pourquoi en ferais-je ? répondis-je. Artiste, uniquement artiste, je n'ai et ne veux avoir aucune opinion politique et je ne vois pas trop pourquoi je chanterais plutôt Philippe VII que M. Carnot ou que le Prince Victor Napoléon. Notre Bretagne, Dieu, la Famille, la Liberté, tout cela est si doux à chanter ! Pourquoi voulez-vous que je convertisse ma Muse rustique en virago de réunion publique ?

- Oh ! entendez-moi bien, protesta-t-il. Je ne vous demande pas de chanter un homme, cet homme fût-il un Prétendant de la valeur de notre Prince ; mais il me semble qu'à votre place j'aimerais chanter, incidemment, la Monarchie traditionnelle. La chanter, n'est-ce pas exalter la France qui est son œuvre ?

- Mais, ma note à moi, vous le savez, est purement bretonne.

- N'en changez pas... et chantez par exemple, et uniquement, la Chouannerie de Bretagne et de Vendée. Il y a là une veine intéressante à exploiter, ne vous semble-t-il pas ?

- C'est vrai, dis-je, après un instant de rêverie. Cette «Guerre de Géants» n'a pas encore été mise en chansons. Et, cependant, Jean Cottereau, La Rochejacquelein, Cathelineau, Charette, Cadoudal, quels hommes !

- Parbleu ! Je savais bien que cette idée vous séduirait ! A l'œuvre donc et, dès que vous aurez composé trois ou quatre chansons, faites-moi signe. Je parlerai de vous, d'ici là, à mes amis de la «Jeunesse

royaliste» et de la «Poule-au-Pot» où l'on fera fête à vos couplets. Et, en inscrivant ces œuvres nouvelles à vos programmes, vous pourrez ainsi créer (sans faire, vous, aucune politique personnelle) un mouvement d'opinion aussi utile à notre Cause que l'*Épopée* de Caran d'Ache et la *Légende de l'Aigle* de d'Esparbès le furent à celle des Bonapartistes. A bientôt !

- A bientôt !

Huit jours plus tard, j'avais composé *Jean Cottureau, le Mouchoir de Cholet et Debout, les Gâs*.

Elles sont parfaites, me dit M. de Kerguézec, à qui, selon ma promesse, je les communiquai. Je vais vous faire inviter, le mois prochain, au banquet de la Saint Philippe, et vous les y interprétez au dessert.

Il tint parole et j'assistai pour la première et unique fois de ma vie, aux dites agapes de Saint Mandé, assis entre lui et le fils du colonel de Léglise.

Mon succès dans ce milieu si nouveau pour moi, milieu courtois, délicat, vibrant, enthousiaste, fut très grand et je dus bientôt prêter mon concours à toutes les fêtes artistiques organisées, de ci, de là, par le vicomte de Charnacé, le baron de Vaux, Me Godefroy et Raoul de Fréchencourt qui en étaient les protagonistes les plus ardents.

La fouguese *Action Française*, où je n'ai jamais «sévi», n'avait pas, alors, commencé encore ses courageuses campagnes patriotiques ; l'organe, bien inoffensif du Parti, était la vénérable *Gazette de France* qui inséra mes premiers refrains vendéens.

Un jour, sur le conseil de mon éditeur, j'allai prier Steinlen de composer pour la couverture de *Debout, les Gâs* ! un dessin représentant une troupe chouanne en marche.

- Impossible, me dit-il. Il est question de me donner la Légion d'Honneur et ça pourrait me nuire. Mais, ajouta-t-il candidement, - adressez-vous donc à Willette.

Je me le tins pour dit et ce fut encore le brave Eugène Vincent qui illustra tout le volume - la plaquette plutôt - qui parut, un an plus tard, sous le titre générique *Les Chansons de la Fleur-de-Lys*.

Le Mouchoir de Cholet, où j'évoque la figure de Charette, me valut l'amitié - dont je m'honore grandement - de son petit-neveu le général baron Athanase de Charette, le héros de Mentana, de Castelfidardo et de Loigny, héros de légende, capitaine d'aventures, «venu trop tard en un siècle trop vieux». A Paris, à la Basse-Motte des bords de la Rance et à Cannes où il passait l'hiver, il organisa nombre de réunions où il convoquait ses illustres compagnons d'armes d'Italie et de France, ceux qu'il appelait tendrement «mes Zouaves», comme il me dénommait, moi-même «son» barde, car le vieux général, à l'enthousiasme facilement despotique, était un irrésistible accapareur.

Et je fus désormais catalogué !

Grâce au Vicomte de Kerguézec - qui, depuis... - et au général de Charette, j'étais devenu le chantre des «Chouans», chouan farouche (?) moi-même par conséquent.

Et cette légende me suivra sans doute jusque dans la tombe, bien que j'ai été, au cours de ma vie, le plus indépendant, le plus désintéressé des hommes, mettant toute ma fierté à n'être inféodé à aucun parti, afin de toujours planer, comme l'alouette tirelirante, bien haut, bien haut, et, avec ivresse, au-dessus de toutes les mêlées... politiques !

A cette légende qui ne manque pas d'allure, du reste, et qui n'a rien de déshonorant, j'ai fini par

m'accoutumer, en souriant, et n'ai rien fait pour l'accréditer, mais non plus rien pour la détruire. A quoi bon ?... On en aurait forgé une autre sur mon compte ; car, toute personnalité en vogue - même si la vogue est mince comme est la mienne - doit fatalement, paraît-il, en avoir une aux yeux du public. Voyez plutôt de Max, et Mayol, et Maurice Rostand. Grand merci. J'aime mieux la mienne !

Et voilà l'histoire de mes «Fleurs-de-Lys».

D'aucuns me reprocheront peut-être d'avoir mis en cause, à propos d'elles, M. de Kerguézec. Pourquoi ? Parce qu'il a changé d'opinions ? «L'homme absurde est celui qui ne change jamais», dit le proverbe et je ne vois pas en quoi cette évocation véridique d'un fait de notre lointaine jeunesse le mettrait en plus mauvaise posture que moi-même. J'étais bien aussi l'ami, à la même époque, d'un autre personnage devenu, depuis, bien plus illustre, bien plus considérable - et bien plus avancé encore vers l'extrême gauche - que notre compatriote trégorrois : pourquoi, de cette vieille amitié-là, rougirais-je également et pourquoi en rougirait-il lui-même ?

Celui-là, dont je vous dirai le nom tout à l'heure, était le camarade d'études, le commensal de plusieurs bons Bretons demeurés mes amis très chers : le poète Charles Bernard, Urvoy de Closmadeuc et Henry Chupin, le maître verrier.

Charles Bernard, l'auteur d'un exquis volume *L'Amour en rêve*, était, lui surtout, l'inséparable de l'étudiant en question, charmant petit jeune homme, élégant et spirituel, pour lequel je m'étais pris moi-même d'une vive affection. Je les vois encore tous deux, en notre petit logement de la rue Joubert, au coin de la rue de Provence, dégustant, démocratiquement, un verre de cidre pur jus, arrivé tout droit de Bretagne, ou écoutant, une autre fois, la lecture de la *Chanson du Réveil* :

Éveillez-vous, mon blond mignon,
Dans votre petit nid de mousse :
Le soleil de son chaud rayon
Vient caresser votre frimousse.

que je venais de composer pour Paul Delmet.

Après plus d'un quart de siècle, dès que je fredonne cette romance ou qu'on la chante à mes côtés, soudain surgissent devant mes yeux les visages de mes deux premiers auditeurs : celui, monoclé à la Régnier et précocement chauve, de Charles Bernard et celui, imberbe et long chevelu, de... Paul-Boncour que je n'ai jamais plus contemplé, depuis lors, qu'en photographie, sur tous les «illustrés» du monde.

Oui, la vie a de ces surprises, qui, au fond, la rendent intéressante. Mais comment, en vieillissant, ne deviendrait-on pas philosophe ?

Chapitre trente six

A la Haute-Cour (Le Serment)

Comme toute la génération de la Guerre - celle de 70 -, j'adorais Paul Déroulède en qui vraiment semblait s'être incarné l'esprit de la Revanche ou, plus exactement, celui de la Délivrance des deux provinces dont la France venait d'être si douloureusement, si odieusement amputée. Je savais ses chansons par cœur, lisais passionnément ses poésies, avais applaudi frénétiquement - moi, Breton - son *Messire Duguesclin*, si robustement campé par Coquelin, et m'étais fait inscrire, dès mes quinze ans, à sa Ligue des Patriotes dont j'arborais fièrement les insignes : «*L. D. P. - Quand même !*»

Mais je ne le connaissais pas, personnellement, encore.

Par le distingué et spirituel sénateur des Côtes-du-Nord, M. Louis Le Provost de Launay, qui me présenta à Jules Lemaître, au lieutenant-colonel Monteil, à Jacques Thibaud, à Syveton et à Maurice Talmeyr, je fus un des fondateurs de la «Patrie française» et ne tardai pas à prêter mon concours aux réunions patriotiques qu'elle organisait et au cours desquelles se faisait entendre, parfois, le chantre inspiré du *Clairon* et du *Bon gîte*.

C'est au cours d'une de ces séances qu'il présidait que j'interprétais - improvisais presque - une réponse à sa profession de foi rimée :

«Je ne suis rien qu'un sonneur de Clairon.»

Cette réponse était intitulée *Le Sonneur de biniou* [«Coups de Clairon» (G. Ondet, éditeur)] et débutait ainsi :

Barde des camps ! l'humble barde des grèves
Fut et sera toujours de tes amis
Car nous avons, tous deux, les mêmes rêves,
Un même amour pour notre cher pays.
Quand ta chanson monte, on aime à la suivre...
La mienne à moi s'en va je ne sais où.
Tu vas sonnante dans ton clairon de cuivre :
Je ne suis, moi, qu'un sonneur de biniou.

J'étais devenu déroulédiste ardent, et, bien que continuant à planer au-dessus de tous les partis politiques, je me sentais invinciblement attiré, au sortir des conférences enflammées de l'irrésistible Tribun, vers sa République plébiscitaire. Qui eût pu résister longtemps, du reste, à son verbe passionné, à son action si franche et si désintéressée ? Dès qu'il paraissait, on reconnaissait en lui le Vates inspiré, le Prophète qui, lui aussi, «dépassait de la tête tous ceux qui l'entouraient» et, en conséquence, voyait plus loin, plus haut, que nous tous, dans l'Avenir.

Aussi, avec quelle énergique indignation les flagellait-il déjà, ces «Pacifiques» qui - toujours bêtards, comme un autre l'a dit depuis - menaçaient de nous livrer pieds et poings liés au Barbare farouche qui nous guettait dans l'ombre en ne cessant de s'armer formidablement :

Allons ! hardi, les «pacifiques» !

Reniez bien les maux soufferts.
Rendez les lâches bien cyniques,
Organisez bien les paniques,
Préparez-nous bien nos revers...
Car d'empêcher qu'on nous assaille,
Vos désirs y sont superflus.
Vos efforts ne sont pas de taille ;
Nous aurons toujours la bataille ;
C'est du cœur que nous n'aurons plus !

Car, hélas ! oui, nous aurons toujours des batailles ! ... Ah ! nous avons bien cru que celle de 1914-1918 serait la dernière !... Je m'entends encore le crier à nos héros-sauveteurs dans les tranchées ou les cantonnements de l'avant : «Courage !

«Espoir, ô mes amis bien-aimés ! Vous combattez pour la plus noble des causes : celle de la paix universelle et définitive.
«Grâce à votre héroïsme, ceux-là qui vous suivront, fils, petit-fils et neveux, ne connaîtront pas l'angoisse atroce qui se traduisait par ce cri quarante-quatre fois répété par nous, depuis Soixante-dix : «Nous aurons la guerre au Printemps !»
«Cette guerre ultime gagnée - et vous la gagnerez, n'en doutez pas ! - l'Alsace et la Lorraine redevenues françaises, après nous être bien gardé de prendre, nous, un kilomètre, un mètre du territoire allemand, nous tendrons la main au monde entier, à nos plus proches voisins les premiers ; et ce sera, enfin, le règne, si longtemps désiré, de la République universelle des peuples réconciliés !»

Ah ! bien oui ! Voyez où nous en sommes depuis 1918, depuis la signature de la paix ! Guerres partout : en Russie, en Pologne, en Grèce, en Turquie ; soulèvement en Égypte, aux Indes, en Chine, au Maroc !...

Continuons donc à entendre la grande voix de Déroulède nous crier : «Alerte !», continuons à écouter ce cri que j'avais moi-même mis dans la bouche du héros de mon poème *Notre-Dame-Guesclin* :

Ne nous endormons pas sur nos lauriers de gloire
Durant que l'ennemi nous guette en sa nuit noire...
Sinon, tout est perdu...

Or, un jour, à la prière de son ami Barillier, je m'essayai tout de même à chanter, non plus uniquement une «idée», mais un «homme» cette fois, et composai un chant, d'allure très populaire, en l'honneur de Paul Déroulède. C'était la *Faubourienne* qui se chantait sur l'air si entraînant de *Prends ton fusil, Grégoire!*, la chanson chouanne dite de *Monsieur de Charette* et plus que certainement apocryphe cependant, puisque revendiquée par Paul Féval qui l'aurait composée plus d'un demi-siècle après la guerre de Vendée.

Les premières auditions de ma *Faubourienne*, salle Wagram et au Manège Saint-Paul, eurent un succès fort grand et, dès le deuxième couplet, la salle reprenait en chœur le refrain :

Prends ton fusil, Gavroche...

Mais, immédiatement, tout en me remerciant de l'intention et en me félicitant des paroles, Paul Déroulède protesta véhémentement contre l'air choisi et qui pouvait le compromettre ; durant que les royalistes, de leur côté, me dépêchaient en hâte M. Buffet pour me supplier de ne pas augmenter encore, par mes couplets enthousiastes, la popularité de leur intransigeant adversaire.

Là dessus éclata l'affaire du «Grand Complot» (?) dans lequel je fus, un instant, inculpé de la plus amusante des façons.

En perquisitionnant chez M. de Monicourt, le secrétaire du prince Philippe, on trouva une lettre de moi demandant à quelle adresse «le tailleur Ravalec, de Coray, devait livrer le costume breton commandé par Monseigneur le Duc d'Orléans».

Un costume breton !... Commandé à Botrel par le Duc !... Plus de doute : une nouvelle descente de Quiberon était projetée sous un déguisement sur les côtes de Bretagne !... Brr !... A quel danger la République venait d'échapper une fois encore !...

Et l'on posa vite, vite, les scellés sur mon petit logement de la rue Damrémont ; et les gendarmes vinrent dare-dare me cueillir au Port-Blanc pour me conduire à Tréguier où je fus interrogé «sur commission rogatoire».

- Je suis allé en Angleterre, l'an dernier, dis-je, y apporter un peu de l'air de France à l'exilé avec mes humbles chansons, et le Duc, qui possède une admirable collection de costumes militaires et régionaux, s'aperçut qu'il lui manquait un spécimen de nos costumes de Bretagne... Sur quoi il me pria d'en commander un, à sa taille, chez mon fournisseur ordinaire. Un point. C'est tout.

On n'en perquisitionna pas moins dans notre appartement où l'on saisit des lettres de Jules Lemaître, de Coppée, de Déroulède, du colonel Monteil, etc., qui n'étaient, comme de juste, que des accusés de réception de mes bouquins ou que des demandes de concours au profit d'œuvres patronnées par eux. Ces précieux autographes - je le note en passant - ne me furent jamais restitués d'ailleurs ; je les regretterai éternellement.

Et, bien que toutes les charges relevées contre les conspirateurs fussent, je crois, de cette envergure, le procès suivit tout de même son cours, car on «voulait» Déroulède à tout prix !

J'étais encore au Port-Blanc quand les co-accusés, royalistes et plébiscitaires, me firent citer comme témoin, d'un commun accord, au sujet de l'éphémère et cependant fameuse *Faubourienne*.

Je pris donc le train et passai directement de la gare Montparnasse aux couloirs - j'allais écrire : aux coulisses - du Palais du Luxembourg où se jouait la sinistre Farce.

J'y trouvai Drumont qui venait de témoigner : il me parla de Gyp qui, appelée à prêter serment, avait demandé avec son petit air toujours si mutinement jeunet : «Jurer sur quoi ?... Sur la pendule ?...» Le Crucifix venant d'être arraché du Prétoire, chacun protestait à sa façon contre l'odieuse proscription. Et, sur les entrefaites, on m'appela à la barre.

A mon sincère étonnement, une partie des juges, les accusés et le public des tribunes saluèrent mon entrée par une grande salve d'applaudissements. Je ne me savais pas si populaire à Paris et cela raffermi mon courage ; car - pourquoi ne pas l'avouer ? - j'étais fort impressionné par le solennel appareil judiciaire qui s'offrait, brusquement, à ma vue.

Mais, derrière moi et de haut, me tombait déjà la voix du président, qui était M. Fallières, le futur premier magistrat de la République :

- Le témoin est prié de lever la main droite et de jurer de dire la vérité.

C'est alors - mais alors seulement - que me vint, à moi aussi, le désir de protester contre ce geste inutile,

grotesque même, puisque fait «à vide» ou pour mieux dire : «à blanc».

Et je répliquai :

- Lever la main sur quoi, Monsieur le Président ?... Où est le Crucifix ?...

Je dis... et aussitôt, ce fut une clameur folle, furieuse, d'une partie de l'assemblée sénatoriale, enthousiaste de l'autre partie, délirante de joie aux bancs des inculpés et dans les fauteuils des galeries.

Le président frappa la tribune avec son coupe-papier, sonna, résonna.

- Pour la seconde fois, le témoin est prié de lever simplement la main droite et de jurer de dire la vérité.

Je réitérai, fort poliment, à mon tour :

- Et pour la seconde fois, Monsieur le Président, j'ai l'honneur de vous demander : «Où est le crucifix ?»

Le *tolle* et les bravos s'élevèrent encore de toutes parts, plus formidables peut-être que précédemment ; puis, le silence rétabli à grand peine, le pauvre M. Fallières répéta sans trop enfler la voix, mais un tantinet menaçant :

- Pour la troisième et dernière fois, le témoin est prié de lever la main droite en jurant de dire la vérité.

Et c'est alors que me monta, spontanément, du cœur aux lèvres cette phrase lapidaire (?) que mes détracteurs m'ont si souvent reprochée... en la travestissant ridiculement, d'ailleurs, pour la plupart :

- Tout chrétien qui fait le signe de la croix devenant, de ce fait, une sorte de Crucifix vivant, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, je jure sur moi-même de dire la vérité.

Je vous laisse à penser le succès remporté par la phrase et le geste !...

Chapitre trente sept

En escadres - Chez Pierre Loti

Depuis un quart de siècle que je bourlingue au profit, aveuglément, des œuvres qui veulent bien faire appel à mon humble concours, j'ai chanté, je crois, dans toutes les villes - préfectures et sous-préfectures - de France, ainsi que dans tous les pays de langue française, Belgique, Suisse, Canada ; comme, aussi, dans tous les pays où il est possible de faire de la bonne propagande artistique et patriotique avec la quasi-certitude d'y être compris, en Hollande et en Angleterre par exemple. Mais je vous ferai grâce du détail de ces randonnées et ne vous conterai que les aventures un tant soit peu originales ayant pu m'advenir en cours de route.

Ma première « tournée » bretonne se fit, avec, au programme, ma petite nièce « Fleur-d'Ajonc », pour l'exécution de laquelle je fis appel à la collaboration du bon camarade, le joyeux fantaisiste Georges Launay, qui ne nous quitta plus dès lors. Sa jeune femme remarquable pianiste, élève de Mathias et lauréate du Conservatoire de Paris, nous y accompagnait. Mais, dès l'année qui suivit, elle fut remplacée par le compositeur André Colomb, que je vous ai présenté déjà, André Colomb, actuellement chef d'orchestre de la Porte-St-Martin, et qui est bien le plus prestigieux, le plus étourdissant harmoniste improvisateur qui soit au monde.

Avec lui, jusqu'en 1914, nous « tournâmes » tour à tour, mettant à nos programmes, en plus de mes chansons, mes idylles bretonnes: *La Voix du lit-clos*, *Doric et Léna*, la *Paimpolaise* (dont un des rôles, celui de Rouzik, fut créé par Charles de Rochefort, devenu un des as du Cinéma) ; puis *Au Bois-Joli*, *Maïna*, que sais-je ?

En Belgique, nous fûmes « lancés » par la sœur du comte de Mun, Mme la duchesse d'Ursel, dont le mari était, alors, Président du Sénat. Accrédités par elle auprès de la comtesse de Flandres, celle-ci s'intéressa vivement à mes chansons populaires et me fit débiter à la Grande-Harmonie de Bruxelles dans un gala artistique au profit de ses œuvres charitables. Le prince Albert et la princesse Élisabeth, qui venaient de se marier, présidaient cette première audition et ne l'oublèrent plus désormais ; car, à la Panne, durant l'atroce Guerre, leurs Majestés me la rappelèrent encore elles-mêmes.

En 1900, nos compatriotes finistériens, MM. de Penfentenio, Guéneau de Mussy et Amédée de Vincelles, organisèrent au Théâtre Municipal de Brest, une conférence antialcoolique, à laquelle je prêtai mon concours. Nous y fûmes les hôtes, à la Préfecture Maritime, de l'amiral Barréra, qui me pria de me faire entendre, ensuite, à bord de tous les bâtiments de l'Escadre mouillée sur rade. Et ce furent, pour nous, deux semaines inoubliables !

A bord, tour à tour, du *Borda*, de *La Bretagne*, navire-école des mousses, du *Tage*, du *Dupuy de Lôme*, du *Masséna*, du *Carnot*, etc., pavoisés superbement, je pris contact avec nos braves « cols bleus », que, l'hiver suivant, je retrouvai à Toulon, au Golfe Juan et à Villefranche, où l'amiral Fournier avait son pavillon sur le *Brennus* ; et, partout, dans l'une comme dans l'autre escadre, on nous fêta si gentiment, on nous gâta tant et tant, que cela finit par chagriner fort - et j'en fus navré - le bon Yann Nibor - dans les plates-bandes (ou plutôt les plats-bords) duquel on me faisait marcher un peu malgré moi. Si bien qu'un jour, comme le Dr Barré, le secrétaire général de la société « La Pomme », lui disait, au cours d'un banquet :

- Et bien ! Yann, que dites-vous du succès de l'ami Botrel auprès de nos matelots ?

- Ah ! ce sacré Botrel ! s'écria le pauvre «Tonton Yann», non seulement il a failli me voler «ma gloire», mais voilà, maintenant, qu'il me vole «mes escadres».

Non, mon bon Yann, non la petite «vogue» de Botrel n'a pu diminuer en rien Votre Gloire ; et, comme vous demeurerez le grand, le seul, l'unique chantre des matelots, soyez sans crainte, allez ! Vos Escadres vous resteront fidèles !

Tous nos grands ports de guerre avaient donc entendu mes chansons, sauf Rochefort toutefois, lorsque, en 1902, sa municipalité décida de donner un concert au profit des victimes de la Martinique et demanda mon concours. Je l'accordai avec empressement, est-il besoin de le dire ? Et cela me valut - à mon grand étonnement, car je me croyais totalement ignoré de lui - une lettre de Pierre Loti, me disant que le «chansonnier» de la *Paimpolaise* ne pouvait avoir d'autre domicile, en Rochefort, que celui de l'auteur de *Pêcheur d'Islande*.

Après nous être fait, un peu, tirer l'oreille, par discrétion, nous acceptâmes la flatteuse invitation et séjournâmes trois jours dans son palais enchanté, y errant, à notre guise, de la chambre Louis XVI, où logeait Mme Botrel, à la chambre paysanne d'Oléron minutieusement reconstituée où je logeais moi-même, du salon persan à la pagode chinoise, de la salle à manger Renaissance à la mosquée turque, sur les dalles de marbre de laquelle nous fûmes autorisés par grande faveur (crainte d'un enrrouement intempêtif susceptible de compromettre le succès de nos auditions) à circuler autrement que les pieds déchaux.

Sait-on que cette fameuse mosquée, qui possède encore ses cercueils et sa porte sacrée, sa vasque aux ablutions, la petite stèle si émouvante qui surmontait primitivement la sépulture d'Azyadé, ses divans «profonds comme des tombeaux», est, tout simplement celle de Damas ?... Écroulée, mais non détruite, puisque tout en marbre, à la suite d'un incendie, elle fut achetée par Loti et mise, morceau par morceau, en des centaines de caisses, amenée ainsi à Rochefort et remontée ensuite - titanique puzzle ! - au premier étage du vieux logis ancestral. Inutile d'ajouter qu'il fallut installer préalablement plusieurs puits de soutènement afin de consolider cette masse énorme dont le poids formidable eût écrasé l'antique et vénérable logis.

- Comme je ne lis jamais, - me dit Loti en m'accueillant, - je vous ignorais totalement en effet - ou croyais vous ignorer encore - l'hiver dernier. En croisière, loin de tous les nôtres, depuis près de deux années, nous étions mouillés, alors, dans la baie d'Alone à côté du *Pascal*, d'où, vers minuit, monta, soudain, dans la plus merveilleuse des nuits orientales, un chant si nostalgique et si doux que nous ne pûmes l'entendre sans pleurer. C'était le *Noël à bord*, dont les matelots du *Pascal* avaient appris et chantaient les couplets, soutenus au refrain, et en chœur, par ceux des bâtiments voisins :

Pour oublier nos peines
- Et dig ! et dig dondaine ! -
Sans prêtre et sans autel,
Fêtons Noël !

- D'où vient cette chanson ? dis-je à mes camarades... Je croyais bien posséder tout notre folklore marin, mais j'avoue que ce Noël m'est inconnu.

- C'est qu'il a pour auteur un chansonnier breton qui s'est fait connaître depuis peu, me répondit un permissionnaire qui venait me rejoindre.

- Son nom ?

- Théodore Botrel.

- J'ignore.

- Mais vous connaissez, cependant, quelques-unes de ses chansons que nos hommes nous fredonnent souvent, le soir, au gaillard d'avant, en les alternant avec celles de Yann Nibor... quand ce ne serait que les *Châtaignes*, la *Fanchette*.

- Mais oui...

- ... Et la *Paimpolaise*.

- Parbleu !... Oh ! il faudra que je fasse la connaissance de ce barde quand nous rallierons le pays !... Et voilà pourquoi je vous ai lancé l'autre jour une invitation en si grande hâte.

Et je remerciai *in petto* mes interprètes du *Pascal* et le capitaine Goisset qui - je l'ai su depuis par mon cousin Léon Joubaux, marin à son bord - avait été leur répétiteur.

Ce premier séjour chez Pierre Loti me valut la précieuse amitié, toujours fidèle, de sa dévouée compagne, si simplement, si pieusement charitable à tous, et celle de leur cher Samuel ; l'affection, aussi, de Mme Bon, la sœur aînée du poète d'*Azyadé*, qui l'aima, si l'on s'en rapporte à ses souvenirs d'enfance, d'un amour tyranniquement jaloux. Et je tiens d'elle-même une petite anecdote bien touchante que je m'en voudrais de ne pas vous conter ici :

- Par un gai matin d'été - me dit-elle - je traversais notre petit jardin pour passer de ma chambre à celle de notre mère située à l'extrémité Sud du bâtiment familial, lorsque j'aperçus le petit Julien (qui allait sur les quatre ans et portait encore des robes), assis sur le gazon devant une corbeille fleurie. Il était sage et au bon air ; aussi ne m'arrêtai-je pas et entrai-je chez maman avec laquelle je demeurai à bavarder pendant une demi-heure environ. En la quittant, je retrouvai le petit frère à sa même place, immobile, toujours, comme un minuscule bouddha. Je m'approchai de lui, un peu inquiète tout de même de ce silence et de cette immobilité si prolongés, et je lui dis :

«- Que fais-tu donc là, tout seul, mon petit Julien ?

«Et je verrai, et j'entendrai toujours l'enfant lever lentement vers moi ses grands yeux calmes, fixes, étranges, mystérieux comme ceux des jeunes lionceaux, pour me dire, en me désignant les fleurettes de la corbeille :

«- Z'admire !...

«Puis, baissant sa tête bouclée, il se remit à contempler les fleurs.»

Qu'en pensez-vous, chers lecteurs ? Cette interminable et muette contemplation, ce simple mot : «Z'admire !» du grave enfant «encore en robes»... dites, n'était-ce pas, déjà, tout le futur Loti et son œuvre en puissance ?